

## LA VIE ET L'ŒUVRE DE SAINT GRÉGOIRE PALAMAS, ARCHEVÊQUE DE THESSALONIQUE

Au lecteur <sup>1</sup>

L'œuvre de sa Sainteté Philothée, patriarche de Constantinople, que nous publions en traduction sous le titre Vie de saint Grégoire Palamas, s'intitule en réalité : «Éloge du très saint et sage archevêque de Constantinople, Nouvelle Rome, et patriarche œcuménique, Monseigneur Philothée, à notre saint père Grégoire, archevêque de Thessalonique, Palamas». Cet éloge, ainsi que celui du patriarche Nil de Constantinople à saint Grégoire, fut publié à Jérusalem en 1857 en guise d'introduction, précédée d'une belle préface aux homélies de saint Grégoire. Auparavant, ce même éloge funèbre du patriarche Philothée, intitulé «La vie et les œuvres de notre saint père Grégoire, archevêque de Thessalonique, Palamas», avait été publié à Vienne en 1784 dans une traduction en grec vernaculaire réalisée par le hiéromoine Athanase de Parus, grâce au soutien du «mécène des études et zélateur de la piété» Jean Guta Kaftanjol. Il figurait en annexe de l'office à saint Grégoire, également composé par le patriarche Philothée, ainsi que de deux offices à sa mémoire et d'un office au saint martyr Démétrius le Myrophore. De plus, les œuvres suivantes de saint Grégoire sont imprimées dans le livre d'Athanase de Parus : «Le Décalogue», «La Confession de foi orthodoxe» et «L'Éloge de saint Grégoire, patriarche de Constantinople-Nil».

Saint Grégoire Palamas fut l'un des plus grands ascètes de piété de l'Église grecque, engagée dans la lutte contre le papisme pour l'orthodoxie et son indépendance. Durant ses treize années d'épiscopat, il fut un modèle de foi et de vie sainte; son œuvre écrite est riche et variée.



<sup>1</sup> traduction mécanique

Malheureusement, les écrits de ce grand défenseur de l'orthodoxie sont restés en grande partie inédits et sont conservés sous forme de manuscrits dans diverses bibliothèques, notamment la Bibliothèque royale de Paris et la Bibliothèque impériale de Vienne. Les papistes, certes plus modérés et prudents, ayant perçu dans les œuvres de saint Grégoire Palamas des preuves irréfutables contre les erreurs de l'Église d'Occident, ont dissimulé la majorité de ses manuscrits, de crainte que leur publication ne déshonore ses nombreux ennemis. On peut dire qu'aucun autre champion de la foi et de la piété de l'Église orthodoxe grecque n'a subi autant de calomnies et d'accusations injustes d'apostasie que saint Grégoire Palamas. Non seulement ses contemporains occidentaux, mais aussi des théologiens et des historiens orientaux cherchèrent à occulter les réalisations sublimes de ce saint homme, s'efforçant de trouver de nombreuses hérésies dans ses œuvres, conséquences, selon eux, de la séparation de l'Église d'Orient et de l'Église d'Occident. Outre le tristement célèbre moine calabrais Barlaam, principal instigateur de la tentation, et son successeur et confident Akindynos, les plus farouches adversaires de saint Grégoire Palamas furent Nicéphore Grégoras, le célèbre historien et théologien contemporain d'Andronic Paléologue, le patriarche de Constantinople Jean Calécas (mort en 1347), et d'autres encore. Il y eut aussi des défenseurs de saint Grégoire Palamas, mais ils furent bien moins nombreux que ses adversaires. Ces auteurs grecs bien intentionnés ont beaucoup écrit pour défendre saint Palamas contre les opinions défavorables à son égard de la part des défenseurs de la papauté; ainsi, Philothée, patriarche de Constantinople, a écrit douze discours défensifs contre Grégoras, la vie de saint Grégoire, qui est présentée ici, et un office religieux à sa mémoire; Marc, un moine, a écrit trois livres contre l'adversaire de saint Palamas, Barlaam; Nicolas Cabasilas, archevêque de Thessalonique, a écrit six livres, «Sur la vie en Christ», pour défendre saint Palamas; Athanase de Parius; les patriarches Nil de Constantinople et Dosithée de Jérusalem; saint Grégoire le Sinaïte, Calliste et Ignace de Xanthopoulos, et Calliste le Cataphygius. Des conciles entiers furent même convoqués pour défendre saint Grégoire Palamas : quatre de son vivant (le premier en juin 1341, le deuxième en août 1341, le troisième en février 1347 et le quatrième en mai et juin 1351), et le cinquième après sa mort, en avril 1368. Saint Grégoire Palamas se défendit personnellement lors des quatre premiers conciles. Avec humilité et simplicité, mais avec une force et une conviction telles qu'il apparaît chaque fois Grégoire, le grand pasteur des Thessaloniciens, a longtemps fait l'objet de célébrations universelles et de débats intellectuels au sein de l'Église du Christ. Mais jusqu'à présent, nul n'avait osé entreprendre le difficile exercice de ce débat : orateurs et orateurs, toute la pléiade des sages, pour ainsi dire, hésitent, retardant leur prise de parole devant l'ampleur et la grandeur du sujet. Ils se laissent le soin de composer des éloges à sa gloire, reconnaissant son éloquence étonnante, la clarté et la force extraordinaire de ses paroles. En somme, tous honorent le grand homme par un silence respectueux. Cela est à la fois naturel et parfaitement compréhensible, car si cela était possible, et si la nature permettait à chacun d'assimiler la façon de penser et la puissance de parole de cet homme divin, alors chacun se mettrait immédiatement à l'œuvre dès le début, et aucun de ceux qui planent sous l'inspiration des muses et qui possèdent une éloquence remarquable n'aurait peur de parler en l'honneur du saint, car ce n'est que de cette manière, ce n'est que sous cette condition indispensable, que la joute verbale pourrait être considérée comme digne de son sujet et atteindre pleinement son but. Mais puisque ce grand homme n'est plus parmi nous, et puisque les circonstances et certaines conditions ne le permettent pas – j'ai dit que tous ceux qui excellent dans l'art oratoire évitent également la compétition verbale, se croyant dépourvus de la force suffisante –, il est nécessaire que, dans ce cas aussi, l'amitié l'emporte et ose un tel exploit, selon les paroles du bienheureux Paul : «L'amour... ne cherche pas son propre intérêt... ne se réjouit pas de l'injustice, mais se réjouit de la vérité.» Et ainsi, moi, certes le moins éminent de nos orateurs contemporains, mais ne voulant céder à aucun des nombreux amis du défunt saint la primauté de l'amour et de la dévotion que je lui porte, je suis tenu, avant tous et plus que tout autre, d'assumer cette tâche, de remplir, du mieux que je peux, mon devoir sacré, en faisant totalement abstraction de toute considération que mon discours puisse se révéler faible et bien en deçà de l'objet même de mes louanges. Et même si tous mes efforts en la matière devaient s'avérer vains, c'est-à-dire si je ne parvenais pas à trouver les mots justes pour louer ce grand homme, un autre aspect, non moins important, demeurerait : notre amour désintéressé pour le saint. Nous prouverons que nous avons entrepris cette tâche non par vanité, par étalage d'éloquence, mais uniquement par amitié et par amour, pour le bien de notre ami lui-même.

Que nul ne s'imagine toutefois que l'amitié, par essence, se permette d'exagérer, de trahir la vérité de nos paroles. Car, d'une part, une telle attitude serait contraire à notre nature, comme à la sienne; d'autre part, notre discours s'adresse à des auditeurs qui connaissent presque tous les circonstances du sujet abordé et qui, de ce fait, sont capables de juger de nos propos, de comparer les actes aux paroles, et qui exigeront de notre parole une vérité factuelle absolue. C'est pourquoi nous ne craignons ni l'exagération ni la verbosité, mais plutôt de tomber dans un autre extrême, involontaire : l'affaiblissement et la diminution de la vérité, c'est-à-dire l'omission de présenter les choses telles qu'elles sont. Aussi, en toute équité, nous demandons à nos auditeurs bienveillants, avant tout, de ne pas exiger de notre discours qu'il englobe tout ce qu'a accompli le saint Maître, ni que nous le présentions de manière séquentielle, fait par fait, car cela est impossible compte tenu de la multitude, de l'ampleur et de l'importance des faits. Rappelons donc ici seulement les aspects les plus essentiels et les plus remarquables de la vie de ce saint homme – une vie qui a suscité l'admiration universelle – en évitant à la fois l'excès et la brièveté, à l'exemple même du saint.

Les parents de ce grand Grégoire étaient de noble naissance, de ceux qui descendent du levant, comme le disent les Écritures du juste Job. Venus d'Orient, ils émigrèrent vers cette magnifique cité royale – je veux dire la cité du merveilleux Constantin – et y engendrèrent des enfants, garçons et filles. Parmi eux, le merveilleux Grégoire fut le premier à naître et devint le premier en tout, non seulement par l'éloquence et la sagesse profane, mais surtout dans les domaines les plus élevés et les plus transcendants, de sorte qu'en cela, il ne céda la première place à personne. Aussi, concernant la patrie du saint et la place qu'elle occupe, je pense qu'il serait inutile de s'y attarder. Il suffit de dire qu'elle a longtemps été sur toutes les lèvres et qu'elle règne sur toutes les cités, les dominant toutes en tout : par sa taille, sa grandeur, la beauté de son emplacement, la richesse de ses éléments et la pureté de son air; elle est favorisée par la terre et la mer, par lesquelles toutes sortes de peuples – Grecs et barbares – l'enrichissent de leurs dons. Mais son plus grand et plus important avantage est que, dès le départ, elle est devenue une source inépuisable d'éloquence et de sagesse, le foyer des Hellènes, réunissant en elle à la fois l'éloquence et la sagesse.

Les trois écoles athéniennes renommées – le stoïcisme, la péripatétisme et l'Académie – et la piété chrétienne, qui rejetaient l'athéisme, les mythes et toutes les absurdités profanes, ainsi que les mensonges et autres erreurs, et qui, au contraire, embellissaient cette sagesse mondaine par la foi véritable en Dieu, un Dieu trinitaire et tout-puissant, par la prédication de la Croix et par la simplicité de l'Évangile, faisant de cette sagesse l'esclave reconnaissante et la servante de la sagesse première et véritable.

Telle fut la patrie universellement louée du prodigieux Grégoire; ses parents, tout aussi illustres, étaient ceux-là mêmes qui lui avaient donné naissance. L'ascétisme, la vertu et la piété étaient leurs principales aspirations, comme nous le verrons plus loin. Sous l'empereur Andronic II Paléologue, dit l'Ancien, dès son accession au trône, le sage père du sage Grégoire fut l'un des plus hauts dignitaires du conseil et se distingua par des qualités si exceptionnelles que l'empereur le choisit comme guide et mentor de son petit-fils, Andronic III le Jeune, afin de l'instruire dans la vertu et de façonner son caractère par la parole et l'exemple. L'empereur lui-même, sage en général, doté de dons naturels extraordinaires et particulièrement remarquable par sa perspicacité, n'eut pas honte de compter ce vaillant dignitaire parmi ses précieux conseillers, mentors et guides spirituels. Parfois, l'empereur succombait à une colère intense contre ses courtisans, recourant aux injures et proférant de terribles menaces; et tous, comme d'un commun accord, se soumettaient, inclinant la tête devant la colère du tsar, devant son pouvoir, tremblant, selon les Écritures, au rugissement d'un lion. Mais le père de Grégoire, même dans l'état d'agitation extrême du tsar, ne s'humilia pas devant lui : avec une audace extraordinaire, mais aussi avec la dignité qui convenait, il se présenta devant le souverain furieux et, par sa douceur et ses sages paroles d'admonition, amena le tsar à se calmer et à apaiser sa colère, lui rappelant calmement l'insignifiance et la misère de la nature humaine, «dont, sans aucun doute, dit-il, vous êtes également doté, ô tsar, malgré le fait que Dieu vous ait placé au sommet du pouvoir sur des hommes semblables à vous par nature». Par ces exhortations à la fois évangéliques et paternelles, et par ses propres conseils avisés, il apaisa l'âme de son maître et ramena rapidement ses pensées à leur état antérieur, sain et naturellement enclin à la vertu. Et le tsar, loin de manifester la moindre haine à son égard, lui témoigna au contraire une faveur encore plus grande pour cet amour pur et ce bienfait salvateur,

louant son audace remarquable, sa pensée élevée et divine, et lui conférant sans hésiter de plus grands honneurs. Il le préférait non seulement à tous les autres dignitaires, mais même à sa propre famille, pour la pureté de son âme, sa quête de beauté et de Dieu, et parce que son zèle et son sollicitude envers le tsar n'étaient ni de vaines paroles ni une démonstration feinte de vertu, comme c'était souvent le cas. Sa parole était suivie d'actes, fruit d'un désintéressement total, envers l'argent comme envers les honneurs. Il n'acceptait jamais de présents et n'était jamais blessé par la vanité; toutes ses paroles, ses conversations et ses exhortations étaient le fruit de son amour étonnant et inimitable pour son prochain. Tout aussi remarquable était chez lui sa sobriété d'esprit et ce que les ascètes appelaient la «maîtrise de soi», tant envers lui-même qu'envers Dieu, malgré le fait qu'il fréquentât les milieux profanes. Résidant au palais et occupant la plus haute fonction du synclitus, il était tenu de mener quotidiennement des discussions sur les affaires d'État, tant avec le tsar qu'aux réunions du synclitus. Malgré ce contexte peu propice à la vie spirituelle, le père Grégoire avait si bien cultivé ces vertus ascétiques – la sobriété d'âme et la sérénité d'esprit, ou, en d'autres termes, l'activité intellectuelle – qu'il devint rapidement célèbre pour cette qualité non seulement auprès de son entourage, mais aussi auprès d'étrangers, et plus particulièrement auprès des hommes d'une grande intelligence et d'une profonde perspicacité. Plus d'une fois, le tsar lui-même, s'entretenant avec Palamas, comme à son habitude, des affaires d'État, remarqua que ce dernier avait oublié ses propos et l'interrogea de nouveau à ce sujet (ce qui, bien sûr, ne pouvait passer inaperçu, perçu comme une inattention et une ignorance offensantes). Il répondait alors : «Non, Palamas est distrait aujourd'hui, non par frivolité ou par manque de sérieux, mais plutôt par désir et effort de se recentrer sur lui-même, par activité mentale, par volonté de soumettre son esprit à la prière et à Dieu.» Pour cela, il était l'objet d'une vénération et d'un respect particuliers, et se faisait aimer de tous : archontes, juges et nobles les plus influents. Il se posait invariablement en protecteur de tous ceux qui étaient offensés, hommes et femmes, et les délivrait toujours des troubles et des malheurs. Par exemple, Constantin, le second fils du roi et donc investi d'une autorité secondaire dans le gouvernement de l'État, abusa de l'autorité qui lui était conférée.

Les trois écoles athéniennes renommées – le stoïcisme, la péripatétisme et l'Académie – et la piété chrétienne, qui rejetaient l'athéisme, les mythes et toutes les absurdités profanes, ainsi que les mensonges et autres erreurs, et qui, au contraire, embellissaient cette sagesse mondaine par la foi véritable en Dieu, un Dieu trinitaire et tout-puissant, par la prédication de la Croix et par la simplicité de l'Évangile, faisant de cette sagesse l'esclave reconnaissante et la servante de la sagesse première et véritable.

Telle fut la patrie universellement louée du prodigieux Grégoire; ses parents, tout aussi illustres, étaient ceux-là mêmes qui lui avaient donné naissance. L'ascétisme, la vertu et la piété étaient leurs principales aspirations, comme nous le verrons plus loin. Sous l'empereur Andronic II Paléologue, dit l'Ancien, dès son accession au trône, le sage père du sage Grégoire fut l'un des plus hauts dignitaires du conseil et se distingua par des qualités si exceptionnelles que l'empereur le choisit comme guide et mentor de son petit-fils, Andronic III le Jeune, afin de l'instruire dans la vertu et de façonner son caractère par la parole et l'exemple. L'empereur lui-même, sage en général, doté de dons naturels extraordinaires et particulièrement remarquable par sa perspicacité, n'eut pas honte de compter ce vaillant dignitaire parmi ses précieux conseillers, mentors et guides spirituels. Parfois, l'empereur succombait à une colère intense contre ses courtisans, recourant aux injures et proférant de terribles menaces; et tous, comme d'un commun accord, se soumettaient, inclinant la tête devant la colère du tsar, devant son pouvoir, tremblant, selon les Écritures, au rugissement d'un lion. Mais le père de Grégoire, même dans l'état d'agitation extrême du tsar, ne s'humilia pas devant lui : avec une audace extraordinaire, mais aussi avec la dignité qui convenait, il se présenta devant le souverain furieux et, par sa douceur et ses sages paroles d'admonition, amena le tsar à se calmer et à apaiser sa colère, lui rappelant calmement l'insignifiance et la misère de la nature humaine, «dont, sans aucun doute, dit-il, vous êtes également doté, ô tsar, malgré le fait que Dieu vous ait placé au sommet du pouvoir sur des hommes semblables à vous par nature». Par ces exhortations à la fois évangéliques et paternelles, et par ses propres conseils avisés, il apaisa l'âme de son maître et ramena rapidement ses pensées à leur état antérieur, sain et naturellement enclin à la vertu. Et le tsar, loin de manifester la moindre haine à son égard, lui témoigna au contraire une faveur encore plus grande pour cet amour pur et ce bienfait salvateur, louant son audace remarquable, sa pensée élevée et divine, et lui conférant sans hésiter de plus

grands honneurs. Il le préférait non seulement à tous les autres dignitaires, mais même à sa propre famille, pour la pureté de son âme, sa quête de beauté et de Dieu, et parce que son zèle et son sollicitude envers le tsar n'étaient ni de vaines paroles ni une démonstration feinte de vertu, comme c'était souvent le cas. Sa parole était suivie d'actes, fruit d'un désintéressement total, envers l'argent comme envers les honneurs. Il n'acceptait jamais de présents et n'était jamais blessé par la vanité; toutes ses paroles, ses conversations et ses exhortations étaient le fruit de son amour étonnant et inimitable pour son prochain. Tout aussi remarquable était chez lui sa sobriété d'esprit et ce que les ascètes appelaient la «maîtrise de soi», tant envers lui-même qu'envers Dieu, malgré le fait qu'il fréquentât les milieux profanes. Résidant au palais et occupant la plus haute fonction du syncèle, il était tenu de mener quotidiennement des discussions sur les affaires d'État, tant avec le tsar qu'aux réunions du synclitus. Malgré ce contexte peu propice à la vie spirituelle, le père Grégoire avait si bien cultivé ces vertus ascétiques – la sobriété d'âme et la sérénité d'esprit, ou, en d'autres termes, l'activité intellectuelle – qu'il devint rapidement célèbre pour cette qualité non seulement auprès de son entourage, mais aussi auprès d'étrangers, et plus particulièrement auprès des hommes d'une grande intelligence et d'une profonde perspicacité. Plus d'une fois, le tsar lui-même, s'entretenant avec Palamas, comme à son habitude, des affaires d'État, remarqua que ce dernier avait oublié ses propos et l'interrogea de nouveau à ce sujet (ce qui, bien sûr, ne pouvait passer inaperçu, perçu comme une inattention et une ignorance offensantes). Il répondait alors : «Non, Palamas est distrait aujourd'hui, non par frivolité ou par manque de sérieux, mais plutôt par désir et effort de se recentrer sur lui-même, par activité mentale, par volonté de soumettre son esprit à la prière et à Dieu.» Pour cela, il était l'objet d'une vénération et d'un respect particuliers, et se faisait aimer de tous : archontes, juges et nobles les plus influents. Il se posait invariablement en protecteur de tous ceux qui étaient offensés, hommes et femmes, et les délivrait toujours des troubles et des malheurs. Par exemple, Constantin, le second fils du roi et donc investi d'une autorité secondaire dans le gouvernement de l'État, abusa de l'autorité qui lui était conférée.

Il avait pris trois cents pièces d'or à une pauvre veuve, arbitrairement et en toute injustice. Apprenant cela, le père de Grégoire alla trouver le prince et, s'entretenant avec lui, lui rappela les lois divines, lui expliquant et lui prouvant que le Juge Très-Haut et Juste ne tolère ni l'injustice ni l'offense, qu'Il punit terriblement ceux qui rejettent Ses commandements, qu'Il est Lui-même un fervent défenseur de l'obéissance aux lois et un prompt intercesseur pour les opprimés et les lésés, en particulier les pauvres et les veuves, etc. Il parvint à convaincre le prince de rendre immédiatement l'argent qu'il avait pris à la pauvre veuve. Cette dernière, reconnaissante envers son intercesseur, en apporta aussitôt la moitié au père Grégoire et le supplia de la lui reprendre. «Non, femme, répondit-il en la devançant, vous ne récompensez pas comme il se doit votre bienfaiteur ! En m'offrant un présent dérisoire, vous me privez du plus grand trésor et du plus grand avantage : or, comme vous l'avez constaté vous-même, auprès des dirigeants et des nobles, avec l'aide de Dieu, j'ai le pouvoir de faire tant de bien; et pour un être raisonnable, doté d'un cœur sensible, quoi de plus beau et de plus précieux que cette grâce ? En revanche, si, cédant à la tentation de l'avarice et de la corruption par les présents, je devenais dépendant d'eux, j'en souffrirais sans aucun doute beaucoup, et je serais condamné non seulement par Dieu, mais aussi par ceux qui m'ont fait don de ces présents; quoi de pire qu'une telle folie ? Allez en paix, ayez pleinement conscience de vos biens, car personne ne vous importunera à l'avenir, rendez grâce au Seigneur Dieu, et ne nous accordez que vos prières.»

Non seulement cet homme noble traitait l'argent, les trésors et la gloire éphémère qui amuse et divertit tant de gens avec indifférence, voire avec mépris, mais il traitait aussi ses propres enfants avec la plus grande négligence et semblait déployer des efforts considérables pour surmonter ce besoin inné de prendre soin avant tout d'eux, de briser les liens les plus forts de la nature par l'amour et un dévouement désintéressé au Christ. Aussi, lorsque des amis et des proches lui demandaient parfois pourquoi, comme tous les parents, il ne caressait ni n'embrassait ses enfants, du moins les plus jeunes, pourquoi il ne jouait pas avec eux par amour pour ses enfants, un amour inné chez tous les pères, il répondait : «C'est moi-même que je désire, mes amis, et mon cœur et mon amour inné pour les enfants me poussent à le faire. Mais j'ai peur de m'y habituer, de peur que cette attitude envers les enfants ne devienne une caractéristique permanente de ma personnalité; et alors je ne pourrais supporter leur disparition avec autant de facilité et de courage, car il est possible que certains d'entre eux meurent avant leurs parents –

l'heure de la mort est inconnue. C'est pourquoi je m'efforce de me tenir à l'écart de toute habitude et de tout attachement envers mes enfants, de peur que, lorsque, par la volonté de Dieu, l'heure de la séparation viendra, je ne me trouve totalement démuné, ne paraissant pas aimer mes enfants plus que Dieu. Car cela sera inévitablement suivi d'une grande et accablante tristesse, équivalente à un attachement excessif et à un amour trop fort pour les enfants. De plus, une telle tristesse intense et indomptable découle du danger d'ingratitude envers Dieu, en paroles et en actes. Et qui, parmi ceux qui souhaitent demeurer véritablement pieux, ne serait pas terrifié par cela et ne s'efforcera pas par tous les moyens d'éviter toute préoccupation pour les choses terrestres et éphémères ?»

Cet homme de Dieu, d'une sincérité absolue, confirma sa conviction par ses actes, lorsque les circonstances l'exigeaient. Car il advint que l'un de ses enfants tomba gravement malade. Jusqu'à sa mort, le père pria avec ferveur et persévérance pour la guérison de l'enfant, recourant au remède le plus important et le plus sûr, tant mental que sensoriel : la prière. Lorsqu'il vit que l'enfant avait quitté ce monde pour entrer dans la vie véritable et éternelle, il se tourna aussitôt vers Dieu pour le remercier et le louer, à l'instar du divin David après la mort de son fils, et consola lui-même, avec une sagesse admirable, ceux de ses amis venus le reconforter.

Je mentionnerai encore un ou deux actes remarquables de ces parents exceptionnels du grand Grégoire, puis je poursuivrai le récit de sa vie, laissant le reste à ceux qui le connaissent bien. La quête et l'aspiration constantes et profondes des parents de Grégoire se traduisaient par de fréquentes visites aux lieux saints et une écoute quotidienne des prières, aux conversations des moines et des pères spirituels. Ils encourageaient aussi leurs enfants à faire de même, guidant non seulement leurs aînés, déjà adultes, mais aussi leurs tout-petits, qui commençaient à peine à parler et comprenaient difficilement ce qu'on leur disait. Ils agissaient ainsi afin que, dès leur plus jeune âge, leurs enfants soient imprégnés d'enseignements et de conversations enrichissantes sur des sujets sacrés. Un jour, toute la famille des parents de Grégoire embarqua pour le monastère de Phocas, en face de Galata, afin de rendre visite, comme à l'habitude, à un prêtre ascète, de recevoir de lui un enseignement aussi précieux que possible et de lui demander de prier pour eux. En chemin, le père de Grégoire demanda à sa famille s'ils avaient emporté quelque chose à manger pour le repas de leur maître. Lorsqu'ils répondirent que, dans leur hâte de partir, ils avaient oublié, il en fut peiné et, bien qu'il les réprimandât pour cette négligence, il s'en remit, comme à son habitude, à la Providence divine. «Dieu pourvoira !» s'écria-t-il. Et ses paroles ne restèrent pas vaines, mais se transformèrent aussitôt en acte, de façon extraordinaire, surnaturelle. Lorsque la barque eut parcouru une certaine distance en mer, il plongea la main dans l'eau et, avec foi et prière intérieure, se mit à implorer le Seigneur de la mer de lui donner la proie nécessaire. Et – miracle ! – il remonta soudain un énorme mullet. Déposant le poisson au fond de la barque, il dit à ses compagnons : «Voici un repas pour notre prière du Père, préparé par le Christ lui-même !» Émerveillés par ce miracle extraordinaire, ils glorifièrent le thaumaturge et, en lui, le Donateur des miracles – Dieu – et, arrivés au monastère, le cœur rempli de joie, ils partagèrent ce festin merveilleux avec le moine-prêtre. «Qui, parmi les modernes ou les anciens, connaît un miracle semblable ?» – exclamons-nous d'une seule voix, car les circonstances de ce miracle sont identiques, tout comme la ferveur de la foi de ces nouveaux venus. Le cas des pêcheurs est similaire, à cette différence près que les parents de Basile le Grand obtinrent un miracle la septième année de leur vie difficile dans le désert, à la belle étoile, dans le froid et la pluie, après une longue prière commune de toute la famille à Dieu, pour leur piété. Le père de Grégoire obtint le même miracle non loin du palais royal et de sa propre demeure, après avoir prié seul, en silence, et de surcroît avec ...

Très vite, Grégoire excella tellement en grammaire et en rhétorique que tous les professeurs et les figures de proue de l'éloquence de l'époque furent stupéfaits et commencèrent à parler de lui avec beaucoup d'éloges, non seulement dans les conversations, mais aussi dans leurs écrits. Il fit ensuite preuve d'un succès tout aussi brillant en physique et en logique, bref, dans toutes les sciences aristotéliennes, à tel point que même le grand logothète (c'est-à-dire chancelier), réputé à l'époque pour son érudition universelle, conseiller et collaborateur le plus proche et indispensable du roi dans les affaires d'État, ayant entamé une conversation avec Grégoire en présence du roi au sujet du traité d'Aristote sur la logique, fut si stupéfait du succès du jeune homme qu'il ne put contenir sa surprise et, s'adressant aussitôt au roi, déclara avec enthousiasme : «Aristote lui-même, s'il avait été parmi l'auditoire de ce jeune homme, l'aurait sans

aucun doute vivement loué, j'en suis convaincu. Je dis cela pour montrer que ceux qui étudient la rhétorique, et en fait toutes les sciences d'Aristote en général, si vastes et écrites dans un style philosophique si abstrait, doivent assurément être des personnes d'une grande noblesse d'âme et de capacités naturelles extraordinaires.» En conséquence, le roi lui-même, fort satisfait et, pour ainsi dire, fier d'une telle noblesse chez ce jeune homme, plaça de grands espoirs en lui, lui préparant un avenir brillant. Mais lui, ayant les yeux et l'esprit constamment tournés vers le Roi et le royaume d'en haut, vers ce synclitus incorruptible et éternel, et entièrement dévoué de tout son cœur et de toute son âme aux choses célestes, ne pensait qu'à peu de choses du reste; non seulement il ne se souciait pas des choses terrestres, mais il évitait même d'en parler, répétant avec le prophète : «Tu es mon partage, ô Seigneur, ai-je dit, pour garder ta loi», «Enseigne-moi le chemin de tes commandements, car tel est mon désir», et «Détourne mes yeux de la contemplation de la vanité; «Demeure-moi dans ta voie», et autres paroles semblables. De cet état d'esprit découle son attirance accrue pour la vie monastique et sa recherche constante de contacts avec les ascètes et les maîtres de vertu. Il aimait particulièrement converser avec les moines venus du Mont Athos et qui, d'une manière ou d'une autre, s'étaient établis comme adeptes des règles strictes de l'ascétisme. Ces pères austères lui répétaient sans cesse que le chemin direct de l'Évangile serait difficile et escarpé pour lui, et que le léger fardeau du Seigneur lui semblerait lourd et cruel s'il passait sa vie entière parmi des gens du monde qui, de leur plein gré, se soumettent au pouvoir du monde et à son maître; qui ne vivent que pour les choses terrestres et sont indifférents à tout ce qui est céleste; qui arrachent sans cesse leurs disciples à la vie céleste si ces derniers se montrent inattentifs à eux-mêmes, s'ils n'ont pas acquis la sobriété spirituelle; que par conséquent, disaient-ils, il est préférable et plus sûr de quitter sa famille et sa patrie, de prendre sa croix et de suivre sans hésiter l'appel du Christ, selon sa parole divine, droit vers le désert et vers la Sainte Montagne. Car c'est seulement ainsi – en vous libérant, d'une part, de ceux qui s'opposent à vous, et d'autre part, en vous affranchissant des soucis du monde – que vous pourrez rester concentré sur votre but et ne pas vous égarer du chemin de votre noble entreprise. Si toutefois une transition aussi soudaine et un changement de vie aussi radical et immédiat vous semblent difficiles, peut-être pour des raisons antérieures, alors vous devez d'abord choisir la pauvreté et une vie austère, remplie de toutes sortes de privations, et ainsi, avec l'aide de Dieu, poser des fondements solides et des pierres angulaires pour la maison de la vertu. Car la pauvreté, l'humilité et l'austérité sont, pour ainsi dire, les racines d'où jaillissent l'humilité, la chasteté, la pureté et la sanctification de l'âme, ainsi que du corps – les commencements et les fondements de toute vertu. C'est cela, entre autres, que Théolèpte, ce grand homme de Philadelphie, a enseigné à Grégoire, lui qui, après une vie ascétique solitaire, le Mont Athos, ou plutôt son père spirituel, accéda au sacerdoce de l'Église de Philadelphie. Il fut le père et le guide de Grégoire, lui enseignant les secrets de la sainte sobriété et de la prière intérieure alors que Grégoire était encore laïc. Mais cela se produisit plus tard.

Alors, le bienheureux Grégoire, ayant écouté les conseils et les exhortations des saints pères athonites, devint soudain un poussin fendant l'air, une braise ardente, ou un noble destrier galopant à travers la plaine. Car il fit preuve d'une extrême simplicité dans ses vêtements, ses chaussures, son lit et dans tout le reste de sa vie. Il se perfectionna en tout cela et changea ses habitudes si radicalement que certains pensèrent même qu'il avait complètement perdu la raison et tout sens de la pudeur. Entre-temps, Grégoire se consacra tellement à l'abstinence, au jeûne et à la vigilance qu'il s'abstint non seulement des mets agréables auxquels il était habitué, non seulement se priva de sommeil à l'aube, ce qui, comme chacun sait, est le plus propice au renforcement physique et auquel il s'adonnait auparavant avec excès, mais Il s'imposait également une restriction alimentaire sévère, se contentant d'un petit morceau de pain et d'eau pour satisfaire les besoins de son corps. Grâce à cette vie rigoureuse, il avait déjà transcendé la mortalité.

Sa nature, aidée en cela par Dieu, lui permettait de maîtriser parfaitement, à l'instar d'un homme accompli, les désirs et les passions les plus tenaces. Il triomphait même des rébellions de la chair, qui se manifestent naturellement dans la fleur de l'âge, au cœur du monde, dans les profondeurs de cette matière grossière qui nourrit et exacerbe toutes les passions – de sorte qu'il était déjà au-dessus de l'homme.

Et comme il aspirait sans cesse à la solitude, à l'incomparable Mont Athos, assoiffé d'un ascétisme plus profond et d'une vie plus haute et plus parfaite, l'Empereur, considérant cela

comme une perte considérable pour lui-même, un dommage et, en quelque sorte, une perturbation pour l'État, s'efforça de toutes ses forces – par la parole, par l'action, par des faveurs royales et par la promesse des plus grandes récompenses – de retenir Grégoire auprès de lui et refusa en aucun cas de le laisser partir. Mais comme Grégoire souhaitait résolument préférer le royaume des cieux aux dons du royaume terrestre et corruptible, qui mènent toujours l'homme, quels qu'ils soient, à l'esclavage, et préférer l'adoption divine à l'esclavage humain, raisonnant et parlant avec une grande sagesse et une profonde élévation, considérant la préférence pour le monde terrestre comme une ignorance et une folie extrêmes, le roi, finalement, bien qu'avec regret, céda à l'insistance du noble jeune homme, déclarant en même temps, avec larmes et paroles, son regret et que la séparation d'avec lui lui était insupportable, mais en même temps prophétisant un avenir glorieux pour le jeune homme : «Et ici, avec nous, demeurant dans le monde, ce jeune homme serait devenu grand et serait devenu l'objet de l'admiration universelle; mais puisqu'il a aimé la vie la meilleure, la plus élevée, la plus parfaite, alors bientôt là aussi il deviendra grand et véritablement digne d'admiration.» Ainsi, Grégoire, ayant déjà dépassé l'adolescence, dans sa vingtaine, se retira dans la solitude, devint ermite, ne pensant pas seulement à son propre bien-être – auquel, selon l'apôtre, il se souciait peu – mais plutôt à celui de sa famille (Phil 2,4). Avant tout, il s'efforça de persuader les membres de sa maisonnée – hommes et femmes – de renoncer au monde et à toutes les choses terrestres, et d'aspirer à la sagesse divine, c'est-à-dire à la vie angélique. Il persuada également ses plus proches parents d'en faire autant, ainsi que ses serviteurs bienveillants et intelligents. Puis, ayant tout organisé – les ayant tous séparés des vicissitudes de ce monde corruptible, les ayant établis dans des monastères et, lorsqu'ils eurent atteint la vie angélique, les ayant confiés chacun à la guidance d'un père spirituel –, lui-même, revêtu d'une telle richesse de vertus, quitta sa maison avec ses deux frères et quitta sa patrie pour poursuivre un but plus grand, plus parfait et surnaturel. Ils quittèrent Constantinople vers la fin de l'automne, se dirigeant directement vers le Mont Athos, montagne sacrée, avec l'intention de s'y installer. Traversant la Thrace, ils atteignirent le Mont Papikion, entre la Thrace et la Macédoine, longtemps réputé pour la sainteté et l'austérité des ermites qui y vivaient. Là, parmi ces pères d'une grande sagesse, ils décidèrent de passer l'hiver. Et c'était là encore l'œuvre de la divine Providence, qui voulait manifester la sagesse de Grégoire et la grâce divine qui l'enveloppait, et, par lui, guider miraculeusement de nombreuses personnes vers la véritable connaissance de Dieu, comme on le verra par la suite. Car, passant l'hiver là avec ses frères et travaillant aux côtés des moines dans la piété et la pureté, il leur paraissait, tout d'abord, si grand et si véritablement merveilleux par sa parole, son caractère, son apparence et même sa démarche, son attention, sa sérénité d'esprit – en un mot, en tout ce qui révèle et reconnaît un homme conforme à la nature divine – que tous étaient stupéfaits, remarquant combien la sagesse de l'âge se concentrait dans son corps jeune et encore en pleine formation, dans ses paroles, ses actions et sa façon de penser. Ensuite, ceux qui vivaient sur la montagne voisine et qui, depuis des temps immémoriaux, depuis leur naissance même, suivaient l'erreur des Marcionites, ou Messaliens, devinrent la proie victorieuse de la langue divinement sage de Grégoire, car dès qu'ils apprirent qu'un homme aussi extraordinaire s'était installé là, sur la montagne, dans les cellules des moines, ils commencèrent à venir à lui, d'abord deux ou trois par deux, pour converser et le mettre à l'épreuve; mais lorsqu'ils furent convaincus que leurs paroles à son égard étaient toujours vaines, n'atteignant nullement leur but, ils se rétractèrent, affirmant que la vérité était de leur côté, mais qu'ils étaient eux-mêmes impuissants en dialectique, tandis que leurs maîtres étaient si exceptionnellement forts en dialectique et en précision dogmatique qu'il était difficile de dialoguer avec eux. Mais Grégoire, rempli du saint Esprit et enflammé d'un zèle divin, ne put tolérer cette calomnie infâme tissée contre la parole de Dieu et n'hésita pas à aller lui-même trouver ces prétendus théologiens, emmenant avec lui l'un de ses frères. Ce qu'il a dit là, lors de sa conversation avec les chefs de l'hérésie, et comment il a sans effort réduit à néant chacune de leurs preuves et objections, comme des toiles d'araignée, et a conduit le débat à une conclusion totalement opposée, prouvant que même ceux dont d'autres se vantaient tant ne disaient rien de sensé, qu'au contraire, ils ne savaient absolument pas de quoi ils parlaient et qu'ils déversaient en vain mensonges et calomnies sur la sainte Église – de cela, je dis, ce n'est pas le moment de s'étendre sur ce sujet, d'ailleurs, il relève d'une histoire bien plus vaste et détaillée. Je juge nécessaire de n'en mentionner qu'un seul, et ainsi, à partir d'une partie, comme on dit, parvenir à la preuve du tout.

Les hérétiques messaliens et leurs maîtres enseignent que les chrétiens ne doivent réciter qu'une seule prière, à savoir celle enseignée mot pour mot par Jésus Christ lui-même à ses disciples, qui lui avaient demandé de leur apprendre à prier. Ils n'acceptèrent que cette unique prière au sein de leur communauté religieuse et en interdirent toutes les autres. Cette même prière, parmi d'autres attaques contre notre Église, ils la présentèrent à Grégoire comme une preuve majeure et, à sa manière, convaincante, que notre Église manquerait soi-disant à observer les lois et ordonnances divines, qu'elle n'a pas le droit de transgresser impunément. Grégoire répondit : «Quant aux saints disciples du Christ, qui furent les premiers à interroger leur divin Maître sur la prière et qui la reçurent enseignée par Jésus Christ lui-même, vous ne direz jamais, je pense, qu'ils ont transgressé sa tradition et son enseignement ?» Ils répondirent que ce sont précisément les disciples et les apôtres qui ont été les premiers gardiens et exécuteurs du commandement du Christ, qu'eux-mêmes avaient observé la prière du Seigneur et, à travers les Évangiles, l'avaient transmise aux générations futures, «mais vous-mêmes, vous avez violé la tradition en introduisant vos propres prières et hymnes à la place de cette prière.» À cela, le divin Grégoire répondit : «Comment se fait-il que ces mêmes apôtres, persécutés par les Juifs après l'ascension du Christ au ciel pour l'Évangile et sa prédication à Jérusalem, se soient réunis dans la chambre haute pour la prière commune, là où le Consolateur leur fut envoyé, sans se limiter à réciter les paroles du Notre Père, mais en faisant chacun leur propre prière ? Dans les Actes des Apôtres, le saint apôtre Luc rapporte également qu'ils ne priaient pas avec les paroles de cette prière, mais avec d'autres paroles, particulièrement appropriées au moment et aux circonstances, et que leur prière fut si agréable que Dieu, du haut des cieux, fit trembler le lieu où ils priaient, et l'apparition du saint Esprit témoigna de l'agrément de leur prière : «Après qu'ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé, et ils furent tous remplis du saint Esprit, et ils annoncèrent la parole de Dieu avec assurance.» De même, le publicain, selon la parole de Jésus Christ, bien qu'il n'ait pas fait cette prière dans le temple, en sortit justifié plus que quiconque. C'est pourquoi, quiconque possède un esprit sincère doit comprendre, dans l'enseignement de Jésus Christ, et en déduire que le Christ n'a pas contenu toute l'essence de la prière dans ces seules paroles, mais qu'il y a donné aux croyants un modèle de prière, leur enseignant secrètement que dans les prières, les hymnes et les supplications, en le bénissant en tout temps et, selon la parole divine de David, en le louant de nos lèvres,<sup>16</sup> nous devons constamment nous attacher au sens, garder à l'esprit le but de ces paroles divines et ne jamais nous en écarter. Regardez attentivement, méditez sur le sens précis de cet enseignement : après tout, le Divin Maître, lorsqu'il a enseigné cette prière aux apôtres, n'a pas dit que vous deviez prier avec ces seules paroles; mais comment ? Priez donc aussi, c'est-à-dire selon ce modèle, que je vous indique maintenant, établissant, pour ainsi dire, une règle et une loi précises sur la manière de s'approcher de Dieu et de prier, ce qu'ils avaient eux-mêmes demandé auparavant : «Seigneur, enseigne-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples.» Par conséquent, tant les premiers disciples du Christ que les apôtres, ont enseigné par Jésus Christ lui-même, ils ont utilisé cette règle et ce modèle de prière, et ils nous ont enseigné, à nous leurs disciples, ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu. Et nous aussi, depuis longtemps, faisons de même, conformément à leur enseignement, collectivement et individuellement, en intégrant à cette règle et à cette première prière tout ce que nous disons dans nos prières et nos hymnes, selon sa parole et son enseignement, car il a dit : «Priez vous aussi.» Et ce que saint Grégoire a dit à ces ennemis de la Croix au sujet de la Croix du Christ, de notre salut et de notre renaissance par la sainte Croix, qu'il leur a dit que le signe de la Croix avait influencé les anciens patriarches et prophètes et les avait secrètement perfectionnés – fait dont le Mystère de la Divine Providence, révélé plus tard, constitue une preuve manifeste –, on peut encore l'entendre de la bouche de cette même langue divinement sage qui le narre avec tant de beauté et de sublime éloquence, c'est-à-dire dans les écrits de Grégoire où il traite de la sainte Croix.

Ayant fort étonné ses interlocuteurs faussement sages par de tels arguments et d'autres semblables, comme s'il avait réduit leurs lèvres au silence et les avait muselés... Après un blasphème impie et prolongé, Grégoire revint de là en vainqueur glorieux, aurolé de trophées. Dès lors, leur chef se mit à méditer et à étudier les paroles de Grégoire et, convaincu de leur vérité, il vint quelque temps plus tard avec plusieurs de ses fidèles à Constantinople, retourna au sein de la grande Église des fidèles et, maudissant l'erreur de leurs pères, devint membre de notre

saint concile. Ce fut pour Grégoire une sorte d'entrée dans l'ermitage, le début de ses exploits, annonçant ses plus grands exploits pour la piété et les trophées à venir.

Pour les moines vivant sur la montagne, son retour sain et sauf semblait un véritable miracle. Il avait échappé à la trahison de ceux qui étaient si nombreux, et lui seul avait non seulement résisté à l'assaut de toute l'hérésie, mais avait aussi triomphé avec gloire, couvert de honte et anéanti ceux qui avaient secrètement assassiné tous leurs opposants, ceux qui avaient comploté contre lui et son frère. Ainsi la main et la puissance divines du Très-Haut protègent-elles le temple des siens ! Même durant leur séjour parmi ces barbares, lorsque Grégoire, après avoir conversé avec eux, retourna avec son frère à sa cellule, ces scélérats sanguinaires eurent l'idée de leur envoyer un présent de nourriture pour le festin. Or, ces mets délicats dissimulaient la mort, ce qui, naturellement, n'échappa pas à la perspicacité de Grégoire qui, inspiré par l'Esprit divin, accepta cette offrande perfide, mais n'autorisa aucun de ses compagnons à y toucher. Tous lui obéirent et s'abstinrent. Lorsqu'un des présents, pour mettre ses connaissances à l'épreuve, jeta le pain envoyé aux chiens postés à la porte, un chiot, l'ayant avalé, mourut sur le coup. Dès lors, tous furent convaincus de la clairvoyance de Grégoire et comprirent que le repas envoyé par les assassins perfides était bel et bien empoisonné, raison pour laquelle il interdit à quiconque d'y toucher.

Après ce miracle, les pères divins du Mont Papikion, émerveillés par la vertu encore plus grande de Grégoire, s'efforcèrent par tous les moyens de le retenir, lui et ses frères, afin qu'ils puissent bénéficier de sa vertu et de sa sagesse. Mais tous leurs efforts furent vains : il aspirait depuis longtemps à la beauté du Mont Athos et à sa grâce surnaturelle. Aussi, dès l'arrivée du printemps, Grégoire, prenant ses deux frères, partit pour le Mont Athos tant convoité et, parvenu à la Laure des Vatopédi, il choisit pour guide spirituel le vieillard Nicodème, homme d'une ascétisme remarquable, comme le savent bien tous ceux qui vivaient sur le Mont Athos. Nicodème s'était déjà illustré comme ascète rigoureux bien plus tôt, sur le mont Aucanthe, situé à l'est de Byzance, au-delà de la Propontide, à Chrysopolis. Plus tard, au monastère de Vatopedi, se consacrant aux mêmes luttes pieuses et fructueuses pour le salut, il fut jugé digne d'une mort miraculeuse et bienheureuse dans le Christ. Dès son arrivée au Mont Athos, Grégoire se plaça sous la tutelle de cet ermite expérimenté en ascétisme et reçut peu après de lui la tonsure monastique.

Cela faisait déjà deux ans que Grégoire, conformément à son vœu, suivait la voie austère de l'ascétisme, jeûnant, veillant et priant Dieu sans cesse, jour et nuit, guidé et assisté à chaque instant par son Intercesseur et Puissant, la Mère de Dieu. Un jour, alors que Grégoire, plongé dans une solitude absolue, concentrait toutes ses pensées sur lui-même, sans jamais perdre Dieu de vue, un homme d'une vénérable sainteté, l'évangéliste Jean, disciple et ami proche de Jésus Christ, lui apparut, non en songe, mais en réalité. Le regardant avec douceur et bienveillance, il lui dit : «Comme tu le vois, je suis venu à toi comme messenger de la Vierge Marie, pour te demander pourquoi tu cries sans cesse, nuit et jour, presque à chaque heure : "Éclaire mes ténèbres, éclaire mes ténèbres !"» Grégoire répondit : «Que peut bien demander à Dieu, lui qui souffre et est rempli de péché comme moi, sinon de connaître et d'accomplir sa volonté salvatrice ?» – «Mais n'aie crainte et ne doute pas», dit le disciple bien-aimé du Christ, «la Vierge Marie, par mon intermédiaire, son serviteur, te l'ordonne et te dit qu'elle et moi serons tes secours.» Et saint Grégoire demanda de nouveau : «Quand la Mère de mon Seigneur sera-t-elle mon secours, dans cette vie ou dans l'autre ?» À cela, le divin évangéliste répondit avec douceur et bienveillance : «Dans ce siècle comme dans le siècle à venir.» Après avoir dit cela, et emplir le cœur de Grégoire d'une joie et d'un allégresse indicibles, par la promesse de toutes les grâces de la Mère de Dieu, il disparut.

Plus tard, saint Grégoire raconta cet épisode, les larmes aux yeux, à son fidèle disciple et compagnon Dorothee, fervent admirateur de sa vie exemplaire, qui devint par la suite son compagnon de lutte pour la foi orthodoxe. Il lui confia aussi que, même dans la maison de son père, puis au palais, dans ses études et en toutes choses, il avait toujours placé une grande espérance en la Vierge Marie et Mère de Dieu. C'est pourquoi, chaque jour, à l'aube, son premier et plus urgent devoir, avant toute activité, était de se tenir devant la sainte icône et de réciter, d'un cœur contrit, la sainte et grande prière de repentir qui trouve son origine chez la vénérable Marie. (Égyptienne).

La troisième année de la vie ascétique de Grégoire, Nicodème le vieillard, son guide et père spirituel, comblé des jours d'une vie sainte selon Dieu, s'éteignit glorieusement. Saint Grégoire se

rendit aussitôt à la laure de saint Athanase le Grand. Là, les pères l'accueillirent avec leur hospitalité habituelle, ou plus exactement, avec une cordialité particulière et extraordinaire; car ils avaient depuis longtemps entendu parler de ses exploits extraordinaires et, naturellement, le tenaient en très haute estime. Il y demeura. Pendant trois années entières, il fut l'objet d'admiration et de vénération pour sa vie vertueuse et sa sagesse philosophique. Ses actes démontraient que son ascétisme dépassait de loin ce que l'on croyait généralement. Nommé par l'abbé de la Laure pour servir comme acolyte, selon la coutume monastique, avec tous les autres, lors du repas communautaire, et pour chanter à l'église avec les autres choristes, il excellait toujours dans ces fonctions, étonnant chacun – jeunes et vieux, montagnards et ermites, sages et simples. Son âme semblait être le réceptacle de tout ce qui était bon, noble et saint, et par ces qualités, il attirait et liait à lui absolument tous ceux qui le rencontraient. Et que dire de sa grâce ? Son extraordinaire douceur et son humilité, alliées à une profonde sagesse, étaient un modèle d'humilité et de contrition pour tous ceux qui le côtoyaient.

Il maîtrisait parfaitement non seulement toutes ses passions, ses habitudes et ses désirs, mais aussi ce que la nature exigeait. En lutte constante contre son corps, il s'efforçait de le transcender. Malgré cela, son amour et son désir de solitude absolue l'empêchèrent de poursuivre l'ascétisme jusqu'au bout à la Laure. Aussi, au terme de sa troisième année, il quitta la Laure et se hâta vers le désert, plongeant les ascètes de la Laure dans un chagrin insoutenable et comblant de joie les ermites qui l'accompagnaient.

Glossia était le nom local du skite sacré où Grégoire s'était retiré. De nombreux autres ermites y œuvraient également sous la stricte direction d'un autre Grégoire, grand et renommé ascète de son temps, lui aussi originaire de Byzance. Ce Grégoire était un objet d'admiration et de vénération, non seulement parmi les ermites qu'il guidait, mais aussi, plus tard, dans sa patrie, où il connut une fin digne de sa vie pieuse. Dieu le glorifia même après sa mort, accordant à ses vénérables reliques le pouvoir d'accomplir de grands miracles. C'est avec ce Grégoire, du même nom et de même apparence, que notre grand Grégoire travailla à Glossia et, dit-on, reçut de lui l'enseignement des plus hauts mystères de la pratique mentale et de la contemplation la plus parfaite de Dieu, que cet homme divinement sage acquit par le temps, la diligence et l'expérience au sein de la communauté des pères porteurs de Dieu. Il est difficile, voire impossible, de relater en détail tout ce que Grégoire accomplit en termes de progrès spirituel et moral durant cette période de solitude absolue, car, dans son extrême humilité, il dissimulait sa perfection spirituelle mieux que les dépravés ne dissimulent leurs actes honteux et vicieux. Avec une grande sagesse et le plus grand soin, il cacha à sa main gauche les actes de sa main droite, n'offrant en secret sa prière intérieure et son adoration respectueuse qu'à Celui qui voit les choses cachées. Pourtant, les actes du saint ne furent pas cachés à Grégoire, son compagnon et ami. Aussi, nous ne rapportons ici par écrit que ce que ce dernier nous a révélé, et rien de plus. Et il nous a dit ceci : «Le sage Grégoire, durant ses moments de profonde solitude, fort de son recueillement et de sa contemplation exceptionnelle de Dieu, reçut des révélations et des illuminations divines particulières, difficiles toutefois à exprimer et à décrire. Une chose était visible et connue de tous, même des étrangers : son extrême humilité et son amour désintéressé pour Dieu et son prochain, selon les mots de l'apôtre, l'amour du cœur et la sincérité, deux fondements parfaits et sûrs de la vraie vie en Christ. Son premier enseignement, et pour ainsi dire sa première leçon à ses proches, fut : «Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes», ainsi que dans cette parole : «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même.» «De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les Prophètes.» L'apôtre Paul accorde une telle valeur à cette double vertu d'amour que même le martyr, dit-il, est totalement vain sans amour.

Quant à la contrition spirituelle et aux larmes versées à Dieu, ce même saint ermite affirme que saint Grégoire excellait particulièrement en cela : des larmes silencieuses et profondes coulaient sans cesse de ses yeux, telles des sources intarissables, nourrissant son âme et son corps, grâce à l'ardent amour pour Dieu qui l'habitait constamment. Cette contrition spirituelle, cette bienheureuse douleur pour Dieu, demeura en saint Grégoire tout au long de sa vie terrestre, comme nous le savons tous, à quelques exceptions près. On ne trouve pas cette bienheureuse contrition même dans la vie et les écrits des pères de l'Église – une qualité qui dépasse les mots; et ceux qui le savent ne peuvent, je crois, faire autrement que de le croire. Et pourtant, les habitants du désert de Glossie ne purent pleinement profiter de cette belle vie paisible,

conformément à leurs aspirations, pendant deux ans après l'arrivée de Grégoire parmi eux, car les impies Achéménides attaquaient fréquemment le Mont Athos et, par leurs raids, perturbaient particulièrement les ermites vivant hors des murs du skite, tantôt en dévastant quotidiennement les habitations monastiques, tantôt en faisant prisonniers les ascètes eux-mêmes. Les ermites glossiens furent contraints de quitter ce désert paisible et de se réfugier ailleurs, obéissant à la loi divine qui ordonne de fuir ceux qui poursuivent et de ne pas s'approcher de ceux qui persécutent. Ainsi, un groupe d'ermite, unis par la vie et par les pensées, au nombre de douze, se rendit à Thessalonique et décida d'un commun accord de quitter Thessalonique et le Mont Athos pour se rendre à Jérusalem, afin d'y passer le reste de leurs jours, après avoir vénéré les lieux saints. Cette décision ayant été approuvée par tous et le moment du départ approchant, le sage Grégoire implora la volonté et la faveur divines pour ce voyage, désirant recevoir de Dieu la confirmation de la décision prise par tous. Et c'est ainsi que, tandis qu'il priait seul à ce sujet, il eut la vision suivante. «Tandis que je priais, dit-il, la somnolence m'envahit; et il me sembla que nous tous, qui avons pris la décision susmentionnée concernant la réinstallation à Jérusalem, nous trouvions sous le portique du palais royal, en présence du roi lui-même, qui, dans toute sa majesté, siégeait sur le trône, entouré de gardes du corps, de membres du synode et d'autres dignitaires de l'État. Et voici que je vis un membre de la suite royale, un prince, se détacher, s'approcher rapidement de moi, me prendre dans ses bras et, se tournant vers mes frères et amis, dire : «Comme vous le voyez, je le garde auprès de moi, sur ordre du roi; mais vous, si vous préférez partir, allez-y; personne ne vous retiendra.» Ayant reçu ce signe de Dieu, Grégoire le rapporta à ses frères, et tous décidèrent à l'unanimité de ne pas s'éloigner du monastère et des terres environnantes du grand citoyen et gouverneur de la ville, protecteur en tout temps et en toutes circonstances et patron de la grande Thessalonique, c'est-à-dire le merveilleux martyr Démétrius. Car, d'après la vision, ils comprirent clairement que le prince qui, en accomplissement de l'ordre du tsar, tenait Grégoire dans ses bras avec tant de sincérité et d'amitié, était précisément le saint et grand martyr Démétrius lui-même, qui tenait maintenant Grégoire, et avec lui les autres, dans la solitude et l'ermitage désirés, afin de lui confier plus tard l'intercession pastorale et l'épiscopat de l'Église de Thessalonique. Ceci se réalisa après une longue attente grâce à la providence miraculeuse de la grande Sagesse de Dieu et de sa Providence, qui, de loin, prépare les grandes œuvres. C'est là, à Thessalonique, que Grégoire fut ordonné prêtre à la demande générale de son vénérable père. Frères, ils furent ordonnés alors même qu'ils envisageaient tous de se rendre à Jérusalem, car le voyage serait long et les mènerait parmi des personnes qui leur étaient totalement inconnues. Guidés par ces considérations et d'autres semblables, les vénérables ermites insistèrent avec ferveur pour que Grégoire soit ordonné hiéromoine. Mais comme il était essentiel qu'un homme d'une telle vertu soit guidé dans chacune de ses entreprises par des considérations et une sagesse supérieures, Grégoire se tourna vers Dieu avec une prière respectueuse, le priant de le guider en cette matière. Il prit le rouleau des Épîtres apostoliques et, levant les yeux vers Dieu de tout son esprit, y chercha avec foi la direction appropriée. Lorsqu'il ouvrit le rouleau, son regard se posa sur les mots par lesquels l'apôtre Paul commence son Épître aux Galates : «Paul, qui était apôtre, n'a pas été formé par les hommes, ni par les hommes, mais par Jésus Christ.» Il comprit alors que ce qui se passait n'était pas sans la permission de Dieu et que l'homme et le terrestre sont incapables de résister au Très-Haut et au Divin. Aussi accepta-t-il le sacerdoce et se prosterna devant lui. Devant Celui qui accorde les dons de la grâce, il s'empessa d'accomplir de grands exploits de vertu : parfaitement conscient du poids et de la grandeur de son rang sacré, il s'efforça de toutes ses forces d'honorer dignement Celui qui l'honorait en augmentant le talent qui lui avait été accordé, allumant chaque jour sa lampe spirituelle d'un feu divin et inextinguible.

Après l'ordination de Grégoire et suite au commandement divin mentionné précédemment, les frères quittèrent Thessalonique et séjournèrent quelque temps à Veria, non loin de là. Ils se retirèrent ensuite sur la montagne la plus proche de Veria et s'y installèrent dans un skite récemment fondé. Là, Grégoire établit une école de piété et, avec dix de ses confrères, recommença à œuvrer pour la perfection morale, désormais pleinement comblée de tout bien. Cinq jours par semaine, il demeurait dans sa cellule et ne recevait personne; il n'en sortait que le samedi et le dimanche pour les offices et la communion spirituelle avec les frères. Il avait alors trente ans et jouissait d'une santé parfaite, n'ayant jamais été atteint d'aucune maladie, même passagère. C'est pourquoi il se consacra à des travaux ascétiques encore plus rigoureux, à une vie encore plus austère, épuisant son corps par le jeûne et de longues veilles, s'efforçant de le

soumettre entièrement à l'esprit, purifiant son âme par une abstinence parfaite, la pratique ancestrale des larmes, et élevant son esprit vers Dieu par une prière incessante. De cette vie agréable à Dieu naissaient, selon l'apôtre, d'abondants fruits spirituels. Aussi, non seulement tous ceux qui l'accompagnaient, mais aussi les moines de cette montagne et tous ceux qui vivaient à Veria, virent dans sa vie remarquable et ses paroles le modèle de la vertu; en d'autres termes, ils voyaient en lui un miracle nouveau et extraordinaire, loin de la nature terrestre, et le considéraient comme supérieur à l'homme ordinaire. Ils étaient émerveillés et stupéfaits non seulement par sa vie angélique, mais aussi par ses paroles et sa sagesse surnaturelle et entièrement nouvelle.

Durant cette vie solitaire, riche de tant d'exploits, la mère de Grégoire, si belle et si aimée, quitta ce monde pour rejoindre le Seigneur, auréolée de nombreuses et grandes vertus. Les sœurs de Grégoire, qui avaient vécu ascétiquement au monastère, lui écrivirent de Byzance pour l'informer du décès de leur mère et l'inviter à leur rendre visite afin de recevoir un enseignement spirituel. Le bon frère, répondant à leur invitation, se rendit à Constantinople avec ses deux frères. Il les trouva pleinement dignes de leur lignée, s'émerveilla de leur vertu, loua leurs efforts ascétiques, la pureté et l'austérité constantes de leur vie, et, après avoir rendu grâce à Dieu pour toutes et les avoir instruites des hauts mystères d'une vie plus parfaite, il songea à retourner à sa solitude. Mais cela ne plut pas aux sœurs, qui déclarèrent qu'il était absolument nécessaire qu'il reste auprès des frères pour les instruire, les guider et les conduire quotidiennement à la vertu et à Dieu, ou qu'elles le suivent en terre étrangère, dans la solitude. Grégoire répondit qu'il lui était impossible de rester dans sa patrie, mais il jugea possible et bénéfique que les sœurs partent avec lui. Aussi, emmenant les sœurs avec lui, il retourna avec les frères à Veria. Il installa les sœurs dans un couvent de la ville, les encourageant à poursuivre leur vie ascétique, tandis que lui-même regagnait la montagne et se retirait de nouveau dans sa cellule d'ermite. Peu de temps après, l'aînée des sœurs, Épicharie, laissant derrière elle ses frères et toutes les choses terrestres et éphémères, s'en alla au Seigneur dans la gloire, parée des dons surnaturels et invisibles de la virginité et de l'ascétisme, manifestant ainsi à ses voisins comme aux étrangers la grâce spirituelle qui l'habitait. Car elle avait clairement prédit sa propre mort neuf jours auparavant, alors qu'elle était en parfaite santé; et que la mort du second frère, Théodose, suivrait, et que Grégoire lui-même, accompagné de son frère Macepius, retournerait bientôt au Mont Athos, où il serait soumis à diverses tentations, toutes vouées à une issue favorable. Et tout cela, conformément à sa prophétie, s'est accompli avec une précision littérale. Car dès son plus jeune âge, elle avait pour compagne et égale la vertu : une foi constante en Dieu, la simplicité et la modération en toutes choses, et un mépris pour les biens périssables et éphémères de ce monde. Son frère, Grégoire, racontait aussi des histoires merveilleuses et remarquables à son sujet, qu'il tenait, comme il le confia plus tard à ses proches, de sa très belle mère – des détails qu'il faudrait trop développer ici.

Lorsque Grégoire retourna à son ermitage après les funérailles de sa sœur, il lui arriva quelque chose qui mérite d'être raconté. Parmi les nombreux ermites qui œuvraient sur cette montagne se trouvait un vieillard d'une grande sagesse, tant par son âge que par sa pensée, nommé Job. Sérieux et simple d'esprit, il rayonnait parmi ses compagnons par sa douceur et sa bonté, bref, par toutes les grâces divines. Logé dans la cellule voisine de celle de Grégoire, il devint bientôt son confident, son disciple et son ami. Un jour, comme à son habitude, il s'assit près du grand Grégoire et écouta ses enseignements. Et entre autres choses, Grégoire affirma que quiconque se dit chrétien, quel que soit son rang, se doit de pratiquer sa foi. La prière incessante, conformément à l'exhortation apostolique à tous les croyants : «Priez sans cesse», tout comme le prophète David, bien que roi, le dit : «Je garde constamment le Seigneur devant moi». À la suite de ces hommes qui ont parlé de Dieu, Grégoire le Grand affirme également qu'il faut se souvenir de Dieu plus souvent qu'on ne respire, appliquant cette parole à tous les croyants en général. «C'est pourquoi, dit notre Grégoire au vieillard, nous devons, en accomplissement de ces commandements prophétiques et apostoliques, enseigner et encourager à la prière incessante non seulement les moines qui ont renoncé au monde, mais aussi tous les autres : hommes et femmes, adultes et enfants, instruits et simples.» À ces mots de Grégoire, le vieillard, contrairement à son habitude, se mit soudain à objecter et à contredire, cherchant à prouver clairement et irréfutablement que la prière incessante était le devoir des seuls ermites et moines, et non celui de tous les laïcs. En réponse à cette objection, saint Grégoire cita de nombreux autres passages des Écritures, mais il ne parvint pas à convaincre le vieillard et mit donc fin à la conversation, évitant toute verbosité et toute hostilité. Lorsque les interlocuteurs se séparèrent et que chacun

commença sa prière habituelle dans sa cellule, Dieu lui-même apparut comme Médiateur et Juge de la vérité des paroles de Grégoire, envoyant un ange au vieillard pour lui enseigner avec amour ce qu'il ignorait, et en même temps pour honorer miraculeusement les paroles de Grégoire. Ainsi, tandis que le vieillard priait, un ange, illuminé par une lumière divine, lui apparut et dit : « Désormais, vieillard, pense et considère uniquement comme saint Grégoire l'a dit de ce dont nous avons parlé. » Après avoir dit cela, le visiteur céleste devint invisible. Le vieillard Job, convaincu que l'apparition de cet ange lui avait transmis un enseignement divin, se hâta aussitôt vers saint Grégoire, lui raconta ce qu'il avait vu et entendu, se repentit devant lui de sa récente désobéissance et de sa résistance, et lui demanda pardon, qu'il obtint, et au-delà de toute espérance; car qui peut se comparer au saint en humilité et en amour incomparable ? Dès lors, le vieillard, à nouveau lié au saint par des liens indissolubles d'unité d'esprit et d'amour, ne fut plus jamais séparé de lui jusqu'à sa mort, survenue peu après. Avant de rejoindre le Seigneur, le bienheureux Job, dans son dernier souffle, rendit grâce à Dieu pour tout, et particulièrement pour lui avoir donné l'occasion de rencontrer et de converser avec Grégoire, grâce à laquelle il reçut de nombreux et grands bienfaits.

La cinquième année de l'ascèse intense du sage Grégoire sur la montagne susmentionnée, une tribu illyrienne pillarde attaqua cette montagne sainte, ou plutôt, mena des raids incessants sur ces lieux sacrés, dévastant tout aux alentours par le feu et l'épée – champs et habitations – et emmenant de nombreux ermites. En conséquence, saint Grégoire fut contraint de se retirer une fois de plus sur l'incomparable Mont Athos, une fois de plus à la Laure de saint Athanase, pour la joie partagée avec les frères de la Laure. Cependant, Grégoire ne souhaitait plus demeurer à la Laure comme auparavant et s'installa dans le skite voisin de Saint-Sava. Il ne retournait à la Laure qu'occasionnellement, lorsque les frères l'y invitaient pour célébrer les offices et s'édifier spirituellement. Cela se produisait les samedis, dimanches et jours de fête. Les autres jours de la semaine, confiné dans sa cellule, il se consacrait à la prière incessante et à l'union spirituelle avec Dieu, ne recevant personne et ne se montrant à personne. Puisque, selon l'enseignement des pères de l'Église, toute vertu se divise en deux parties – active et contemplative –, et que la vertu active constitue le commencement et le fondement de la vertu contemplative, et non seulement le commencement, mais aussi l'atteinte plus aisée et plus rapide du but ultime, tandis que la contemplation atteint ce but avec une grande difficulté, alors le divin Grégoire, avant même de renoncer au monde et d'embrasser la vie monastique, s'exerça si intensément à la vertu active et y excella tellement qu'il se révéla parfait en elle dès le début, au point d'être comparé aux plus grands hommes et glorifié de tous. Quant à savoir combien il y parvint ensuite par une pratique constante, il n'est pas nécessaire de s'y attarder : tout au long de sa vie, il fut un exemple incomparable d'extrême simplicité et de modération, d'indifférence à tout ce qui est charnel et terrestre; il fut un modèle de jeûne, d'humilité et de toutes formes d'abstinence, d'ermitage, de componction spirituelle, de contrition et de silence. Mais puisque sa préoccupation première et son but ultime étaient la contemplation, et plus précisément la contemplation suprême, surpassant toutes les autres, celle que les Pères sages appellent la contemplation de Dieu et l'union directe avec Lui, l'illumination divine, par laquelle et dans laquelle, grâce à une prière mentale incessante, à l'humilité et à la compassion pour Dieu, ils atteignent l'amour suprême et une théologie inébranlable, considérons dans quelle mesure cet homme véritablement pieux a réussi dans ces mystères. Qu'en est-il de la prétendue intelligence et de l'illumination divine, et de tous les bienfaits qui découlent de ces choses spirituelles ?

Les renaissances naissent, c'est ce que dit le sage divin dans sa dénonciation de Barlaam, qui a blasphémé cette lumière divine : « Lorsque l'esprit humain se détache de tout ce qui est sensuel et s'élève des tempêtes de la vaine préoccupation qu'il éprouve à son égard, et, ayant commencé à scruter l'homme intérieur, il aperçoit d'abord le masque de la vaine illusion terrestre d'hier, puis s'efforce aussitôt de laver ce spectacle répugnant avec tristesse et contrition; alors, ayant ôté ce masque hideux, puisque l'âme n'est plus ballottée artificiellement ici et là par le corruptible et le vain, l'esprit pénètre calmement, imperturbable, dans le véritable trésor et prie le Père qui s'y cache, lequel, selon le commandement, lui accorde d'abord le don de la tranquillité d'esprit, grâce auquel il devient capable de parfaire en lui la vertu d'humilité, innée en lui et acquise par la pratique, vertu certes non apparente, non manifestée par les paroles et extérieurement, que chacun peut aisément pratiquer et pratique, mais cette vertu d'humilité, que le divin Esprit, renouvelé en son sein, crée en lui. Dans ces deux vertus – la paix de l'esprit et de

l'âme, et l'humilité parfaite et véritable – croissent tous les arbres de la vraie vertu, comme dans un jardin intérieur clos, et au centre même de ce jardin intérieur se dresse la demeure sacrée de l'amour. Au seuil de ce jardin, en préparation à la vie future, s'épanouit une joie ineffable et inaliénable, car la pauvreté engendre le désintéressement du vain et du futile. Et ce désintéressement est le commencement et la source de la concentration spirituelle et de la prière intérieure, qui, à leur tour, suscitent la tristesse et les larmes, larmes qui lavent la vanité et les mauvaises habitudes, dont la destruction rend le chemin de la vertu plus aisé et plus facile, libre d'obstacles. Finalement, tout cela exhale une joie plus parfaite et une joie bienheureuse de l'âme. Alors même les larmes les plus douloureuses se transforment en douceur, et les paroles divines, comme une douceur dans la gorge, deviennent plus que du miel sur les lèvres. Alors aussi, les supplications se transforment en actions de grâce, et les enseignements sur la nature divine en une source de réconfort. Les commandements font la joie du cœur, parlant avec espérance, sans honte, et commençant à anticiper la Cène et, peu à peu, à comprendre les richesses incomparables de la bonté divine, selon les paroles du psalmiste : «Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon.» Il est la joie des justes et la joie des cœurs droits, l'allégresse du cœur des humbles, et la consolation, par lui-même, de tous ceux qui sont dans la peine. Quoi de plus ? Est-ce là le but de la consolation ? Est-ce vraiment le seul don des fiançailles sacrées ? Lui, l'Époux de ces âmes saintes, ne se révèle-t-il d'aucune autre manière, plus pure et plus parfaite, qu'en ceux qui ont été lavés dans une sainte douleur et préparés au mariage par la vertu ? Non. Car lorsque toute souillure nichée au fond du cœur a été bannie, toute passion étrangère, et que l'esprit, comme déjà dit, s'étant tourné vers la contemplation de lui-même et des autres puissances spirituelles, a orné l'âme par la culture entière des vertus, progressant sans cesse En tendant vers une plus grande perfection, en progressant et en s'élevant concrètement dans les vertus, et en se purifiant davantage avec l'aide de Dieu, l'esprit balaie non seulement la moindre trace de mal et de perversité, mais se débarrasse aussi de tout ce qui lui a été acquis de l'extérieur, même d'une image de perfection morale et d'un meilleur état d'esprit – qualités acquises par la science païenne. Lorsque donc l'esprit devient supérieur à ce qu'il conçoit seul et crée par l'imagination, et que, ayant renoncé à tout, il se présente devant Dieu d'une manière aimante et respectueuse de Dieu, comme le dit le psalmiste, sourd et muet, alors il apparaît comme une matière informe et informe, devenant la création divine la plus élevée et la plus parfaite, dotée des qualités de toute volonté, car rien de l'extérieur, des affaires du monde, par l'intermédiaire des sens, ne frappe sans cesse aux portes de l'esprit; seule la grâce divine, ce qui est le plus étonnant, illuminant d'une lumière ineffable ce qui est intérieur, le transforme pour le mieux, perfectionnant l'homme intérieur. «Quand le jour se lève, «et l'étoile du matin se lève dans nos cœurs», selon les paroles du principal apôtre, alors, en accomplissement de la parole prophétique, l'homme véritable se met à l'œuvre pour le Seigneur et, marchant dans la lumière, il monte ou est élevé jusqu'aux montagnes éternelles, où, illuminé par cette lumière, il contemple les réalités supramondaines, sans se détacher de la matière qui l'accompagne, comme si c'était le chemin. Car il ne s'élève pas sur les ailes de la pensée humaine qui, telle une aveugle, erre, cherchant à comprendre ce qui est hors des sens et au-delà des sens, mais il est élevé par la puissance véritable et ineffable de l'Esprit et, avec une compréhension spirituelle inexplicable, il entend des paroles indicibles, voit l'invisible et, dans le temps futur, pleinement rempli de la puissance surnaturelle des miracles, se tient parmi les chantes, les louanges de Dieu, apparaît véritablement comme un ange de Dieu sur terre, s'élevant avec lui vers Dieu. et toute espèce de créature, parce qu'il participe lui-même à toute créature, devient participant de Celui qui est au-dessus de tout, puis acquiert à l'image et à la ressemblance, la perfection. C'est pourquoi le divin Neil dit que cet état d'esprit est un sommet de pensée, semblable à la fleur du ciel, où, durant la prière, la lumière de la sainte Trinité se manifeste et s'illumine. Et Diadoque, ayant uni le commencement et la fin et rassemblé le tout en un seul chapitre, écrit : «La grâce divine accomplit en nous deux propriétés par le baptême, dont l'une surpasse infiniment l'autre, car elle nous renouvelle par l'eau et illumine en nous ce qui est à l'image, nous purifiant de toute souillure du péché; l'autre, elle la tolère et la permet, afin d'agir de concert avec nous. Ainsi, lorsque l'esprit perçoit aussi en lui-même la communion du saint Esprit, nous devons reconnaître que la grâce a déjà commencé, pour ainsi dire, sur notre propre image et ressemblance; et ce sentiment intérieur montre que nous recevons l'image, qui est à la ressemblance, et que nous reconnaissons la perfection de la ressemblance par l'illumination.» Et encore : «Nul ne peut acquérir l'amour spirituel s'il n'est pleinement illuminé par le saint Esprit; car

si l'esprit ne perçoit pas parfaitement, à travers la lumière divine qui est ressemblance, il peut posséder toutes les autres vertus, mais demeure étranger à l'amour parfait.» Saint Isaac dit aussi exactement la même chose : «Pendant la prière, l'esprit, béni, voit sa propre pureté, semblable à la lumière céleste que les anciens d'Israël appelaient le lieu de Dieu au moment où Dieu leur apparut en prière sur la montagne (Sinai).» Et ailleurs : «La pureté d'esprit est celle en laquelle, pendant la prière, la lumière de la Sainte Trinité brille et illumine celui qui prie.» Car la lumière divine est partout, mais elle brille partout inégalement et clairement; et elle est une, mais elle ne brille pas inégalement pour tous, même pas pour les plus saints, qui, semblables à Dieu, sont clairement illuminés par elle. Car, de même que la lumière du soleil est une et ses rayons multiples – et non seulement multiples, mais certains plus brillants, d'autres plus sombres, selon la capacité des objets éclairés à percevoir la lumière –, il en va de même, conformément à cette faible image dans les objets humains, de la lumière invisible, qui est au-delà des sens corporels : là aussi, la capacité et la volonté de l'être illuminé de percevoir la lumière sont nécessaires; et l'esprit, ayant reçu cette lumière divine, transmet au corps uni à elle des preuves claires et nombreuses de la beauté de cette lumière divine, servant, pour ainsi dire, de médiateur commode pour la pénétration de la grâce divine dans la chair et conférant force aux faibles. De cette illumination divine, l'homme acquiert une habitude de vertu divine et incomparable, une inertie totale face au mal. «De là découle aussi la sagesse, qui explique les causes de toutes choses et révèle, de par sa propre pureté, les secrets de la nature. Par ces secrets, la pensée de ceux qui l'exercent avec foi et respect se détache du périssable et s'élève à la compréhension du surnaturel par analogies et comparaisons; c'est-à-dire que du puissant, elle s'élève à la compréhension de l'omnipotence infinie du Dieu Créateur, du sage à la compréhension de la Sagesse suprême de Dieu, du bon à la compréhension de la bonté infinie de Dieu, et ainsi de suite. De là, enfin, proviennent d'autres effets miraculeux variés : la capacité de voir clairement et de prévoir, et de converser sur ce qui se passe au loin comme si cela se déroulait sous nos yeux. Et le plus important est que le but des exercices de vertu de ces hommes bénis ne se limite pas à l'acquisition du don de prévoyance et de providence. Non, leur but n'est pas là; mais, de même que celui qui contemple...» Les rayons du soleil perçoivent simultanément les atomes flottant dans l'air, bien que ce ne soit pas le but du spectateur. De même, les saints, illuminés par les purs rayons de la lumière divine, inhérents à la révélation de toute chose, voient et comprennent en passant toute l'humanité, non seulement le passé et le présent, mais aussi l'avenir, en proportion toutefois de la pureté spirituelle de chacun. Mais en cela, la condition la plus importante est observée avant tout : que l'esprit soit entièrement recueilli en lui-même et que toutes les facultés de l'âme y soient dirigées, que leur activité soit entièrement intellectuelle, entièrement divine; et par cette activité intellectuelle et divine, l'homme est préparé à recevoir dignement en lui la beauté originelle et ineffable où resplendit tout particulièrement la grâce de l'Esprit.

Voilà ce que cet esprit céleste et divin a perçu, et cette langue divine et véritablement sage a exprimé les qualités spirituelles du silence sacré et de l'illumination de la lumière divine. Qui d'autre aurait pu méditer sur ce sujet avec une telle profondeur et s'exprimer avec une telle sublime éloquence, même parmi ceux qui ont acquis une telle connaissance par l'expérience, ayant ressenti l'influence bienfaisante de l'illumination divine par une pratique constante de la contemplation de ces choses sublimes ? Et, comme il est en parfait accord avec les écrits et les enseignements des Pères porteurs de Dieu, cet enseignement de saint Grégoire demeure incontestable et inébranlable pour tous. Car, ayant lui-même été instruit de ces mystères surnaturels par l'influence manifeste de l'illumination divine, il a, plus tard, lorsqu'il le fallut pour faire taire les bouches blasphématoires, parlé et écrit ouvertement et sans détour, pour l'édification de tous ceux qui possèdent l'intelligence. Et bien que la sagesse humaine ordinaire, l'intellect humain ordinaire et la parole humaine soient totalement incapables de comprendre et d'exprimer de si hauts mystères (à moins, peut-être, qu'il ne soit possible de contrer les rayons du soleil par d'innombrables lucioles, ou le tonnerre céleste par les coups de marteau du forgeron et de hache du bûcheron), la sagesse divine de cet homme apparaîtra pourtant avec une clarté abondante dans le bref récit qui suit, de sorte que, pour ainsi dire, on puisse reconnaître l'arbre à ses fruits, selon la parole du Christ, et la racine à ses branches.

C'était la veille de la Passion salvatrice du Seigneur dans la chair, et, selon la coutume en vigueur à la Laure, une magnifique et solennelle veillée fut célébrée toute la nuit, à laquelle Grégoire assista et, participant assidûment aux lectures et aux hymnes, il, pour ainsi dire, embellit

cette sainte assemblée. Mais, comme souvent, certains membres du clergé présents, oubliant la grande fête célébrée, oubliant même les hymnes magnifiques – en un mot, perdant complètement de vue le but de leur rassemblement à l'église – se livrèrent à des conversations futiles et hors de propos, et ce, avec une intensité démesurée, si tant est qu'on puisse tolérer une certaine modération dans une conversation à l'église. Naturellement, l'homme de Dieu en fut contrarié et indigné; et, jugeant inconvenant d'intervenir, il les abandonna, eux et leurs hymnes, et, comme à son habitude, concentra son esprit et ses pensées sur lui-même, et par lui, sur Dieu. Aussitôt, une lumière divine l'illumina et, illuminé par ces rayons divins, il perçut, spirituellement et physiquement, ce qui allait se produire bien plus tard. L'intendant de la Laure, le père Macaire, se tenait à la droite de Grégoire, mais il semblait porter non pas sa tenue habituelle, mais plutôt les ornements épiscopaux, officiant aux côtés des autres évêques. L'accomplissement de cette vision eut lieu, comme nous le savons, onze ans plus tard : Macaire, après avoir servi à la Laure comme intendant puis comme abbé, monta sur le trône épiscopal de Thessalonique, où il mourut. Une autre fois, Grégoire pria pour lui-même et ses disciples. Il s'adressait à la Vierge Marie, leur Guide et Intercesseur toujours présent, afin qu'elle préserve leur vie spirituelle et leur relation avec Dieu de toute tentation, et qu'elle leur fournisse facilement et rapidement le nécessaire, pour que, souffrant du manque, ils ne soient pas contraints de s'en préoccuper au détriment de leurs besoins spirituels essentiels. Telle était l'essence de sa prière. Et la Souveraine de l'univers, anticipant par sa prompte providence chaque requête des priants, lui apparut aussitôt en personne, vêtue avec la même majesté et la même pureté virginale que dans nos belles icônes, œuvres d'art. Se tournant ensuite vers ceux qui la suivaient, nombreux et tous de noble naissance, elle dit : « Désormais et à jamais, pourvoyant à tous les besoins de Grégoire et de ses frères. » Après ces mots, la Vierge Marie s'en alla. Saint Grégoire nous a rapporté que, dès lors, où que nous soyons, nous obtenions tout ce dont nous avons besoin sans effort particulier.

Saint Grégoire passa deux ans au skite de Saint-Sava. La troisième année, un jour, alors qu'il était en prière, il lui sembla s'assoupir un instant et eut la vision suivante : il tenait entre ses mains un vase plein de lait; soudain, le lait se mit à bouillir et à déborder du vase; puis, ce lait se transforma en un vin merveilleusement parfumé qui imbiba ses mains et ses vêtements, les embaumant de son parfum. « Tandis que je savourais les douces sensations de l'arôme merveilleux qui imprégnait mes mains et mes vêtements, dit-il, quelqu'un apparut devant moi, un noble apparemment, vêtu d'habits éclatants, et me dit : « Pourquoi, Grégoire, ne partagez-vous pas avec les autres cette boisson si abondamment et si inutilement répandue ? Ignorez-vous que c'est un don de Dieu qui ne s'épuise jamais ? » Mais lorsque je lui fis remarquer, premièrement, mon impuissance à distribuer une telle boisson et, deuxièmement, qu'à ce moment-là, personne n'en avait besoin, l'homme resplendissant qui se tenait devant moi répondit : « Même s'il n'y a personne à ce moment-là... » « Quant à vous qui recherchez avidement cette boisson, vous devez remplir votre devoir et ne pas oublier de la partager avec les autres, laissant son accroissement au Maître. Vous connaissez le commandement concernant le talent et la condamnation du serviteur infidèle qui n'a pas cherché à faire fructifier son talent, selon l'ordre du maître. » Après ces paroles impressionnantes, l'homme divin s'en alla, et moi, sortant d'un doux sommeil, je restai assis au même endroit pour le reste de la nuit et toute la journée suivante, me sentant abondamment illuminé par la lumière divine.

Le merveilleux Grégoire raconta tout cela à son ami et disciple, saint Dorothee, plus tard, précisément au moment où il commençait à écrire ses homélies inspirantes sur les dogmes divins, expliquant que la transformation du lait en vin marquait le passage d'un simple enseignement moral au discours dogmatique et divin. Et le sage Grégoire obéit aussitôt au commandement divin et, ouvrant ses lèvres intelligentes et sensibles, commença à répandre à tous en abondance les dons de cet Esprit qu'il avait lui-même reçu d'en haut, prononçant des paroles divines qu'il serait difficile d'exprimer par des mots, même pour ceux qui, comme le disait un poète, avaient dix langues, autant de bouches et même dix mains, si ce n'était pour lui, si plus tard, au lieu de sa langue sublime et de sa voix retentissante, ses paroles divinement sages et sa capacité à défendre la vérité ne nous étaient pas restées. Tous ceux qui habitaient alors le saint Au Mont Athos, et surtout ceux dont l'esprit, malgré l'âge avancé et les cheveux gris, était encore florissant, voyant et entendant tout cela, tous, dis-je, voyaient en lui quelque chose de divin et de surnaturel, et s'émerveillaient du trésor de grâce caché au fond de son âme. On parlait beaucoup de lui, chaque jour, et on lui appliquait, entre autres, les paroles de saint Isaac qui lui allaient le mieux : « Un

homme resplendissant de vertus, et pourtant d'apparence misérable, rayonnant de vie et sage de savoir, et pourtant humble d'esprit – qui en a jamais vu un ?» On disait que ce père divin, par ces paroles, désignait prophétiquement ce Grégoire même, que tous recherchaient avec tant d'ardeur, tant de tels hommes étaient rares.

Obéissant aux visions divines et aux commandements divins significatifs qu'elles contenaient, le sage Grégoire, guidé par l'inspiration de l'Esprit qui l'habitait, prit sa plume après avoir reçu la parole et se mit à écrire. Il commença par écrire la vie de notre père Pierre, admirable parmi les saints, qui, par sa vie angélique et ascétique exemplaire, celui qui travailla sur le mont Athos fut appelé l'Athonite. Son second ouvrage fut un «Discours sur l'entrée au Saint des Saints et sur la vie divine qui s'y trouve de Notre Souveraine, l'Enfantrice de Dieu et Vierge Marie». La raison pour laquelle il écrivit et prononça ce discours était que de nombreux ignorants, ennemis de la vraie piété, osaient proférer leurs abominables blasphèmes contre cet événement de l'Évangile. Cela marque le début de toute une série de ses œuvres morales et dogmatiques empreintes de sagesse divine. Mais comme il aurait été injuste qu'un si grand homme, resplendissant en paroles et en actes, doté des dons surnaturels sublimes du saint Esprit, qui émerveillait et attirait à lui tous les êtres par toutes ses vertus, demeure dans la solitude, caché dans un coin reculé, qu'un tel phare de parole et de vertu reste longtemps voilé par le silence (car cela, comme indiqué plus haut, n'était pas approuvé par la révélation divine), c'est ce qui arriva. Grégoire fut élu abbé d'un monastère à l'unanimité. L'abbé le plus ancien du Mont Athos et d'autres moines, hommes distingués par leurs vertus et vénérables par leur âge, l'exhortèrent à le devenir. Il accepta cette élection, cependant, davantage par inspiration divine que par soumission à des décisions humaines, à savoir la décision des deux cents ascètes monastiques. C'est ainsi que saint Grégoire arriva au monastère et y assumait son ministère pastoral. Que ceux qui ont bénéficié de sa règle et de son accompagnement spirituel témoignent maintenant de la personne qu'il était, soucieux du bien-être de leurs âmes, en paroles et en actes : simple de nature, agréable en conversation, accessible et humble envers les pieux et les austères, exigeant et inaccessible envers les négligents et les insouciantes, compatissant envers ceux qui se repentaient sincèrement. Il amenait chaque jour de nombreuses personnes à la repentance, les guidant tous vers la vertu par son propre exemple, en paroles et en actes. Ceci, je le répète, est connu et confessé par tous ceux qui furent libérés inopinément des passions les plus oppressives, des chaînes du péché qui les tenaillaient depuis longtemps, ainsi que des multiples actions et... Les ruses des démons, uniquement par ses enseignements divins et ses prières. Oui, ils le savent, car eux-mêmes ont servi plus tard, à leur tour, comme un nouvel exemple de repentance pour les autres. Ils connaissent aussi ses discours incessants et variés, ce flot intarissable de paroles. Et ce zèle, ces soins inlassables qu'il a toujours et de toutes les manières consacrés à la splendeur de l'Église – tant à l'égard de ceux qui y servaient et y chantaient, qu'à l'égard de ceux qui accomplissaient les sacrifices divins sans effusion de sang – où il est lui-même apparu.

Il se dressait comme un exemple sublime, digne d'être imité, faut-il en dire plus ? Après tout, à son départ de ce monastère, au terme d'un ministère si fructueux, les moines ne souhaitèrent pas y demeurer sans lui et se dispersèrent : certains se retirèrent dans la solitude de l'ermitage, d'autres dans une ascèse pieuse, et d'autres encore, finalement, s'éparpillèrent dans les déserts les plus reculés – précisément parce qu'il n'était plus possible de vivre ensemble sous la direction et l'enseignement d'un tel maître, qu'ils aimaient tant et dont ils avaient constamment besoin. Mais tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne sont, pour ainsi dire, que des généralités, témoignant du gouvernement apostolique de son monastère. Il convient également de mentionner certains de ses actes privés, dans lesquels Dieu manifesta, une fois encore par son intermédiaire, ses miracles. Le saint monastère dont Grégoire fut choisi abbé s'appelait Esphigmenou. Qu'il tire son nom de son bâtisseur, du lieu ou d'une autre source, je l'ignore. Il y avait dans ce monastère un moine pieux, curieux et zélé pour la vertu, un serviteur de l'Église nommé Eudocyte. Il se consacrait pleinement à la prière et à la méditation. Cependant, l'ennemi commun du salut, par une négligence, le trompa en lui montrant des fantômes et des images trompeuses, et en le persuadant de croire que ces images illusoire étaient sacrées et divines. En somme, il le trompa tellement qu'il faillit le rendre fou et le séparer définitivement de Dieu, si Grégoire n'était pas venu à son secours à temps avec sa sagesse divine et sa guérison spirituelle. Mais le Malin devança cette guérison spirituelle par ses ruses, car il persuada, entre autres, Eudocime de croire et de dire que Grégoire était certes réputé pour son érudition et sa sagesse mondaine, mais qu'il était un

parfait ignorant en matière de vertu et de contemplation secrète; c'est pourquoi il ne voulait ni écouter ses enseignements divins, ni se soumettre à ses conseils paternels. Mais le sage Grégoire chassa de l'âme d'Eudocime, égaré, cette erreur et toutes celles qui l'avaient auparavant tourmenté, se révélant de multiples manières un adversaire à l'inventeur du mal : tantôt par les enseignements sacrés et les lois patristiques, leurs interprétations et explications, tantôt par des prières secrètes et des larmes, et enfin par les prières unies de tous les frères pour les malades à l'église et les supplications, offertes à son initiative et auxquelles il participa activement. Finalement, il exorcisa complètement l'obsession démoniaque et rendit à Eudocime non seulement sa pleine santé morale, mais aussi toute sa dignité, par la puissante et miséricordieuse action du saint Esprit.

Un jour, les frères manquèrent d'huile. Apprenant cela des moines et considérant la gravité de la pénurie et le grand besoin de cette substance, il ordonna à tous les frères de le suivre à la réserve. Arrivé sur place, Grégoire se tint près du vase où était conservée l'huile et, avec foi, il invoqua Dieu, le seul capable de créer miraculeusement toute chose à partir du néant. Il traça de la main le signe de la croix sur le vase et apparut véritablement aux moines comme un autre Élie, faisant de ce vase une nouvelle offrande votive pour la veuve de Sarepta. Dès lors, l'huile du vase du trésor du monastère ne manqua jamais pendant une année entière, malgré la générosité avec laquelle les moines puisaient, sur l'ordre du saint, pour les besoins du monastère et ceux d'autrui. De plus, apprenant que les oliviers du monastère ne portaient pas de fruits, cause de la pénurie d'huile, il se rendit à l'olivieraie avec les prêtres et les moines, et bénit toute l'olivieraie par des prières de supplication, marquant les arbres du signe de la croix et les aspergeant d'eau bénite. Après avoir prononcé le sermon habituel devant l'assemblée, où il les exhorta à fuir par-dessus tout la stérilité spirituelle, particulièrement sujette à la destruction, selon les paroles du grand Baptiste et Précurseur, il retourna au monastère. Lorsque vint le temps des fruits, miracle ! Ces mêmes arbres qui, depuis plusieurs années, comme frappés d'une malédiction, étaient restés complètement stériles, se couvrirent, à la surprise générale, de fruits. Et pour que ce miracle et la puissance du Christ agissant par l'intermédiaire de Grégoire soient encore plus manifestes, les oliviers que Grégoire toucha en passant ou à l'ombre desquels il se reposa furent les plus chargés de fruits. Mais il est temps, enfin, de passer à une exposition, aussi fidèle que possible, de son combat contre les nouvelles hérésies, ces grands et longs combats pour la défense de la piété et de la grâce divine, connus de tous et dont la rumeur court partout – aussi bien parmi ses proches parents que parmi ceux qui lui étaient totalement étrangers, aussi bien parmi ceux qui le connaissaient intimement que parmi ceux qui vivaient loin des lieux où saint Grégoire a vécu et œuvré, et enfin, tous ceux, et même beaucoup, que la puissance de sa parole a touchés et touche encore, que ses écrits sacrés et divinement inspirés ont également touchés. Cependant, dans nos paroles

Nous nous limiterons à présenter les points essentiels. Nous prions et invoquons dans cet ouvrage la puissante intercession de l'auteur de ce discours lui-même, son aide et son soutien sacrés, afin qu'il nous guide dans la présentation des faits selon son propre jugement, de peur que nous ne péchions contre la mesure et la vérité.

Ainsi, le grand Grégoire, quittant sa primauté au monastère d'Esphigmenou, s'installa de nouveau à la Grande Laure. Mais de là aussi, il retourna bientôt à sa chère solitude, séduit par l'amour d'une vie paisible et sereine et par les travaux de son ancien ermite, et, avec l'aide de Dieu, il guérit d'une maladie du foie.

À cette époque, Barlaam, un moine calabrais de l'Ordre de Saint-Basile-le-Grand, instrument habile de la soif de pouvoir du pape et de son désir de dominer l'Église grecque, arriva en Orient et s'installa à Thessalonique. Pour parvenir à ses fins personnelles, Barlaam chercha à gagner la confiance de tous. À cette fin, il feignit de privilégier la foi orthodoxe, souhaitant embrasser la vie monastique selon le rite de l'Église d'Orient. Pour prouver sa justesse, il entreprit même de rédiger des traités dogmatiques contre les erreurs des Latins, défendant la procession du saint Esprit venant exclusivement du Père. Il voulait ainsi démontrer son rejet sincère des dogmes latins et son adhésion totale aux dogmes de l'Église d'Orient, défendant le Credo adopté par cette dernière. Mais tout cela n'était qu'une supercherie, manifestement destinée à tromper l'Église orthodoxe et à duper les naïfs. Cependant, toutes ces ruses complexes, tous ces stratagèmes sophistiqués, n'échappèrent pas à l'attention du véritable pilier de la théologie, le voyant de la sagesse suprême, le divinement sage Grégoire. Ce dernier, après avoir examiné les écrits de

Barlaam, les réfuta point par point et démontra que ses prétendues critiques de l'erreur des Latins étaient mensongères et entièrement contraires à la vérité de l'Évangile. Les Latins, comme chacun sait, ajoutent «et du Fils» à leur enseignement sur la procession du saint Esprit, introduisant ainsi nécessairement deux principes de la Divinité. Or, Barlaam, prétendant vouloir réfuter les Latins et démontrer l'incohérence de leur enseignement sur la procession du saint Esprit, souffre lui-même de ce même mal, cherchant à guérir le mal par le mal. Car, déformant délibérément, et omettant parfois complètement, les véritables réfutations des hérésies que l'on trouve dans les écrits des pères de l'Église, il privilégie la sagesse des philosophes grecs, tels qu'Aristote, Platon et autres semblables; seuls ceux-là, selon lui, sont divinement inspirés et véritablement éclairés par Dieu. Grégoire s'opposa à ces fausses philosophies de Barlaam par ses entretiens oraux et ses lettres, visant à défendre la vérité, à dénoncer les mensonges et à exposer la perfidie de Barlaam. Cela servit de prétexte à ces derniers pour attaquer Grégoire, qu'ils accusèrent d'hérésie. En se défendant contre ces accusations, Grégoire s'imposa par la suite comme un grand et admirable champion de la piété et de la véritable foi du Christ.

Quelque temps plus tard, Barlaam de Thessalonique partit pour Constantinople et y recommença à mettre en œuvre ses plans perfides. Sous prétexte d'humilité, il s'adressa à des moines parmi les plus simples et les moins instruits, dont la seule occupation était la prière et la sobriété, et, feignant d'ignorer la vie ascétique, il sollicita leurs conseils. Ayant appris d'eux certaines règles d'ascétisme extérieures et entièrement privées, qu'ils avaient eux-mêmes conçues et pratiquées, il s'en prit avec impétuosité à ses maîtres, rédigeant des dénonciations contre la prière et la contemplation secrètes, et traitant ses propres maîtres d'hérétiques. Mais avant que ses calomnies contre les moines ne soient rendues publiques, accusé devant le patriarche d'actes honteux et inexprimables, il fut contraint de quitter Constantinople en disgrâce. Il retourna à Thessalonique, où il poursuivit ses attaques contre les moines et les accusa d'hérésie. Non seulement il calomnia les moines de son temps, mais il étendit aussi sa langue impie et sa main criminelle jusqu'aux pères et docteurs de l'Église, les accusant d'être les principaux responsables de l'erreur des moines et de leur engouement pour une sagesse hérétique concernant la vie contemplative.

En apprenant cela, Grégoire, homme sage et pieux qui vivait alors dans un ermitage solitaire près de la Laure, réunit les moines, ses disciples, et leur adressa ce discours prophétique : «Je sais depuis longtemps, par nos saints pères, que l'hérésie s'introduira de nouveau, sournoisement et sans y être invitée, dans l'Église du Christ, précisément à notre époque. Et maintenant, à mon grand regret, je vois que la prophétie de ces saints hommes se réalise; outre cet instrument, si propice à la malice, le maître du mal et l'auteur de telles tentations – le serpent – n'aurait pu en trouver d'autre. Cela est encore plus manifeste aujourd'hui dans le cas d'Akindinos, qui périt de la manière la plus abominable, ayant accepté la destruction de Barlaam, tout comme Eunome accepta jadis l'impiété d'Arias ou l'erreur d'Eutychès et de Dioscore – le Sévère décapité.» Depuis que Barlaam s'était attaqué de toutes ses forces aux moines et à leur vie ascétique, tant verbalement que par écrit, convaincus par ses paroles et ses écrits, non seulement des laïcs mais aussi des moines encore peu versés dans l'ascétisme, les moines de Thessalonique commencèrent à se réunir et à délibérer sur la conduite à tenir. Parmi ces discussions, le plus actif et le plus influent fut le divin Isidore, disciple et ami proche de Grégoire, et le premier à subir la malice de Barlaam. Il s'était procuré les écrits de Barlaam, rédigés contre eux. Aussi, après plusieurs consultations, les moines décidèrent d'inviter le sage Grégoire du Mont Athos, dont la langue théologique et la grande force d'âme les rendaient vulnérables, car lui seul, par ses capacités, son habileté et la puissance de la grâce divine, pouvait dignement mettre fin à une si grave tentation au sein de l'Église. Ils écrivirent à Grégoire, le priant instamment d'accéder à leur requête commune, car un grand besoin se faisait sentir. Ils l'implorèrent de venir en aide à la piété, menacée, et de défendre leur Mère commune, l'Église, assaillie d'attaques de toutes sortes et de guerres incessantes. Grégoire, sensible aux supplications de ses compagnons et aux paroles du sage Salomon, qui disait qu'il y a un temps pour tout – un temps de paix et un temps de guerre –, quitta sa solitude et le Mont Athos pour se rendre à Thessalonique, où faisait rage une guerre de religion. Les moines l'accueillirent, lui, leur bien-aimé, avec une joie immense et une allégresse indescriptible. Ils lui montrèrent quelques écrits de Barlaam qu'ils purent se procurer, lui expliquèrent les agissements de ce persécuteur de la piété et de la vraie foi, et le supplièrent de nouveau de les défendre, eux et toute la communauté de l'Église du Christ. Accablé d'une tristesse

indicible jusqu'au plus profond de son âme, témoin du tumulte présent et, par la grâce divine, pressentant l'avenir, Grégoire hésita d'abord à abandonner sa solitude et son ascétisme, et ne manifesta aucune empressement à se mettre immédiatement à écrire contre Barlaam. Il s'efforça, du mieux qu'il put, en fils de paix, de réconcilier Barlaam avec les moines, employant tous les moyens possibles – douces instructions et exhortations par l'intermédiaire d'amis – pour l'amener à un accord avec l'Église. Mais Barlaam, entièrement consumé par une obsession satanique, non seulement refusa de s'incliner vers la paix, mais il proféra ses blasphèmes avec une férocité accrue et attisa les flammes de l'hostilité avec encore plus de violence qu'auparavant, ignorant qu'il incitait un lion à se battre contre lui. Cependant, l'âme merveilleuse et d'une sagesse véritablement divine du grand Grégoire ne désespéra pas immédiatement de ramener cet homme rebelle à la raison. Lorsqu'il constata enfin que tous les efforts déployés à distance étaient vains, il résolut de tenter un dernier recours : le ramener lui-même à la raison. Un jour, en présence de nombreuses personnes – moines et étrangers, et des hommes éminents de surcroît –, il commença à le conseiller et à le persuader de s'abstenir de se quereller avec les moines et de cesser d'écrire contre eux, contre la prière et l'ascétisme, et surtout de s'abstenir d'attaquer, verbalement ou par écrit, les pères porteurs de Dieu qui avaient été les maîtres de ces ascètes monastiques. «De cette lutte, dit Grégoire à Barlaam, non seulement tu ne gagneras pas la faveur des sages, comme tu peux l'imaginer, mais sois assuré que tous tes efforts et tes stratagèmes auront l'effet inverse, car à présent presque tout le monde te considère comme un homme sage et important, et il semble n'y avoir personne qui ne te loue. Par conséquent, poursuis ton travail, parle et écris, philosophe et enseigne ces sciences que tu maîtrises depuis longtemps et dans lesquelles tu excelles sans aucun doute. En cela, tu ne trouveras aucun rival, personne ne te contredira, mais tu gagneras de nombreux auditeurs et disciples dignes, et tu amélioreras considérablement la piètre réputation dont tu jouis actuellement, puisque chacun commencera à te louer, outre ton éloquence, pour la justesse de ta pensée. Mais si vous, ayant laissé de côté votre propre domaine, dans lequel, comme je l'ai déjà dit, vous avez fait des progrès significatifs, vous commencez à enseigner, à écrire et à parler de sujets qui vous sont étrangers, dont vous n'avez aucune idée, c'est-à-dire du silence sacré, de la prière mentale et autres, et qu'en même temps vous ne cessez de calomnier.»

«Si tu devais enseigner aux moines, d'abord, personne de sensé ne t'écouterait, car tu te mettrais à écrire et à discuter de choses que tu ignores. Après tout, mon sage philosophe Isaac le Syrien dit aussi : «Ne choisis pas un philosophe pour maître dans le silence sacré.» De plus, c'est précisément pour cette raison que tu perdrais tout respect et toute réputation parmi nous, Orientaux, et que tu serais finalement contraint de partir d'ici dans le déshonneur, je le pense. Plus tard, tu te repentiras amèrement, mais en vain.»

Tels furent les mots inspirés et prophétiques du sage Grégoire à Barlaam; et tout cela, selon sa parole, s'accomplit par la suite. Mais malgré cela, Barlaam demeura Barlaam, car il poursuivit ses attaques contre l'Église et ses institutions sacrées et sacramentelles avec la même impudence, voire plus grande encore, tant par ses paroles que par ses écrits. Désespérant désormais de la conversion de Barlaam et de son retour au sein de l'Église du Christ, Grégoire entreprit lui-même de rédiger des réfutations convaincantes et percutantes de toutes les spéculations impies de Barlaam, de peur que la contagion pernicieuse de cette hérésie pernicieuse ne devienne, en se propageant de bouche à oreille, un mal difficile à guérir, voire incurable. À cette nouvelle, Barlaam fut profondément troublé et effrayé. Après cela, il vint trouver Grégoire et, avec la plus grande flatterie et la plus grande hypocrisie, lui dit : «Et moi, cher Grégoire, voyant en vous un homme sage, grand et remarquable à tous égards, je ne cesse de le proclamer chaque jour et haut et fort devant tous, désirant sincèrement vous rendre hommage. Mais vous – j'ignore pour quelle raison ou quelles considérations vous y poussent – vous agissez contre moi, verbalement et par écrit, de façon tout à fait contraire : Bien que je n'aie fait aucun mal à la société, comme d'autres ont pu le faire parfois, et que je ne vous aie pas attaqué personnellement (sinon comment concilier mes innombrables éloges à votre égard avec cela ?), j'ai à l'esprit certaines autres personnes, et c'est contre elles que mes paroles et mes écrits sont dirigés.» Ainsi parla Barlaam avec son hypocrisie et son mensonge habituels. Comment ce zélateur et disciple de la vérité répondit-il à cela en présence de tant de partisans des deux camps ? Écoutons encore les paroles merveilleuses de cette belle langue, de ces lèvres gracieuses. «C'est faux, et même complètement faux.» Il est inutile, voire très nuisible pour tous, dans les conversations ordinaires et les discussions avec les étudiants, de tenter d'explorer et d'expliquer en termes humains ce qui

dépasse les mots, d'offrir au commun des choses mystérieuses et ineffables, de les exposer à la raillerie d'enfants dont l'esprit n'est pas encore mûr, d'inciter et d'irriter la foule des laïcs contre les moines, de saper le bien de l'Église du Christ en matière de confession de foi, et ce, particulièrement en ce moment où règne déjà une grande confusion au sein de l'Église. Cela, je n'en doute pas, vous vaudra la censure, la haine de tous et vous causera une tentation insupportable – j'en suis convaincu et je vous l'ai déjà dit. Je ne parle même pas du mal insidieux qui tend à la destruction de l'âme. Quant à ce que vous dites, à savoir que vos reproches, verbaux et écrits, sont dirigés contre autrui et non contre moi, puisque nous partageons tous la même piété que notre mère, est-il possible que, tandis que l'un est réprimandé, l'autre demeure en paix ? Cela n'est possible que si l'on méprise les dogmes divins et que l'on s'efforce d'établir ses propres dogmes. Il ne voudrait évidemment déranger personne par ses propos, même s'il s'agissait de défendre la piété, de peur de s'attirer les foudres d'autrui et de celui qui le contredit. Je sais pertinemment que beaucoup me reprocheront et me calomnieront, chacun davantage selon ses propres intérêts que selon sa propre compréhension, ou plutôt selon sa véritable compréhension. Et vous-même, qui avez attisé cette tempête, vous vous efforcerez de ternir ma réputation. «Mais cela m'importe peu, car je sais et suis convaincu, par la grâce du Christ, que mon combat et mon zèle sont pour la défense de la vérité divine; je préfère être injurié pour cela, avec les pauvres pour Dieu et mes frères malheureux, plutôt que de rechercher la gloire et l'approbation éphémères des hommes. J'estime plus honorable et plus profitable d'être injurié avec ceux qui vivent en Christ que les trésors du monde entier.» Suite à cela, Grégoire écrivit neuf discours, ou cercles, contre les fausses positions de Barlaam et ses enseignements pervers, ou, plus précisément, en défense de la vérité pieuse et de ses véritables disciples. Il divisa ces neuf discours en trois sections, ou triades.

Cependant, ces neuf discours ne furent pas écrits simultanément et n'avaient pas le même but. Les trois premiers livres, appelés «précédents», traitent, premièrement, du silence sacré des ascètes et de la mesure dans laquelle la pratique des sciences est bénéfique en général; deuxièmement, que l'esprit, en paix et en silence, peut maintenir la pensée sans distraction; troisièmement, de la lumière divine et de l'illumination divine, de la prospérité et de la perfection sacrées en Jésus Christ. Ces trois passages furent écrits par le saint avant qu'il ne lise et ne prenne connaissance des discours de Barlaam traitent des mêmes sujets. Les trois discours suivants sont intitulés «discours suivants», bien qu'ils soient les seconds dans l'ordre. Ces trois ouvrages contiennent des réfutations des philosophies exacerbées de Barlaam, exposées dans ses premiers discours, et furent écrits par Grégoire au moment où Barlaam quitta l'Orient pour l'Italie.

Dans ces derniers discours, Grégoire, inspiré par Dieu, explique ce qu'est la connaissance véritablement salvatrice; ce que sont la prière intérieure secrète et le service spirituel rendu à Dieu, quelles en sont les propriétés et les caractéristiques; et ce qu'est la contemplation divine et ineffable de la lumière sacrée; cette dernière n'étant accessible à l'entendement qu'à ceux qui, par la grâce divine, y ont été particulièrement initiés. Lorsque Barlaam revint de sa mission en Orient et apprit que tous ses écrits hérétiques avaient été réfutés et définitivement détruits par saint Grégoire sur tous les points, alors, souhaitant éviter la dénonciation et la honte qu'il méritait, il entreprit de remanier ses écrits, en changea la plupart des points principaux et intitula ce nouvel enseignement erroné «Contre les Messaliens», afin de tromper ainsi un grand nombre de personnes, les plus crédules par ignorance. Ce nouveau mensonge et cette ruse audacieuse irritèrent saint Grégoire et le poussèrent à écrire les trois derniers livres, ou paroles, dans lesquels, après avoir réfuté toutes les positions de Barlaam, exposé toutes ses conclusions et toute la multitude d'incohérences qui en découlaient, il présenta l'enseignement sur la lumière divine pour l'édification de ceux qui pouvaient écouter avec foi ce haut enseignement et le comprendre. Jésus Christ lui-même, appelant dans les temps anciens à écouter les vérités divines et suprêmes, disait : «Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende» et «Que celui qui peut recevoir, reçoive». Quant aux autres, dit-il, «ils ne voient pas, ils n'entendent pas et ils ne comprennent pas», conformément à la parole prophétique, proclamant clairement : «Vous entendrez en entendant, et vous ne comprendrez pas; vous verrez en regardant, et vous ne verrez pas».

Trois années s'écoulèrent depuis lors. Durant cette période, saint Grégoire s'occupait d'exposer les principes de l'orthodoxie, défendant avec ferveur sa pureté. C'est là, dans sa cellule, que ses pleurs habituels, sa solitude absolue et le silence occupaient ses moments de loisir. Ne pouvant goûter aux plaisirs du silence du désert au milieu de la foule, il s'efforçait au moins

d'éviter tout contact avec le monde. Aussi, s'étant aménagé une petite cellule à l'écart de la maison où il vivait, il y menait une vie aussi silencieuse que possible, jeûnant et priant jour et nuit. Un jour, jour de la fête du grand Antoine, ses disciples étaient tous réunis auprès du merveilleux ermite Isidore pour célébrer la veillée funèbre en l'honneur du divin Antoine, tandis que saint Grégoire demeurait dans sa retraite. Soudain, pendant la prière, la cellule de Grégoire fut illuminée d'une lumière extraordinaire, et dans cette lumière, le grand Antoine apparut à Grégoire et dit : «Le silence parfait est bon, mais la communication avec les frères est parfois nécessaire, surtout les jours de prière publique et de psalmodie. C'est pourquoi, toi aussi, tu dois maintenant être avec les frères à la veillée, car ils ont besoin de ta présence et de ton intercession.» Après ces mots, le grand Antoine s'en alla; le divin Grégoire, convaincu par cette vision, apparut aussitôt aux frères, qui le saluèrent et l'accueillirent avec joie, et leur veillée nocturne fut célébrée avec une solennité particulière. Ayant achevé son œuvre écrite en défense des moines et en réfutation de la sagesse hérétique de Barlaam, saint Grégoire retourna au Mont Athos avec Isidore et montra aux ermites et aux abbés des monastères, en particulier à l'abbé supérieur du Mont Athos, tout ce qu'il avait écrit sur le silence sacré et la contemplation divine. Il leur exposa les méthodes et les efforts qu'il avait déployés pour vaincre ses adversaires, et sollicita enfin leur approbation et leur décision. Après avoir soigneusement considéré tous ses actes, dont nous n'avons jamais douté de la justesse, nous avons approuvé ses écrits et reconnu et confirmé la vérité de ses pensées divines.

Nous ajoutons ce qui suit. Au moment du départ de saint Grégoire de Thessalonique pour le Mont Athos, sa sœur Théodotie tomba gravement malade et se trouvait à l'article de la mort. Ses disciples et amis lui demandèrent ce qu'il convenait de faire si sa sœur venait à mourir, pensant qu'il serait absent à ce moment-là et que la malade ne le reverrait jamais. Saint Grégoire, pressentant l'avenir par l'inspiration du saint Esprit, leur répondit calmement et fermement : «Inutile de poser cette question; par la volonté de Dieu, nous viendrons la voir avant sa mort.» Ainsi parla-t-il, et sa parole fut tenue. Cela se produisit la nuit précédant la Dormition de la très sainte Mère de Dieu. À l'heure de sa mort, Théodotie s'enquit de son frère, de savoir où se trouvait Grégoire. Apprenant qu'il s'était retiré sur la Montagne Sainte, elle eut le cœur brisé et se dit malheureuse de n'avoir pu le revoir une dernière fois. Elle tomba alors en transe, perdit connaissance et ne répondit pas aux questions de ceux qui l'entouraient. Huit jours s'écoulèrent dans cet état d'inconscience. Seuls sa faible respiration et le mouvement de ses yeux indiquaient qu'elle était encore en vie et semblait attendre son frère. Enfin, le soir du huitième jour, Grégoire arriva de la Montagne Sainte et, se tenant près de sa sœur,

Il l'appela par son nom. La mourante, privée de parole, tourna son regard déclinant vers la douce voix de son frère bien-aimé, leva les mains en signe de gratitude envers Dieu dans un dernier effort et murmura : «Gloire à Toi, ô Dieu !» Quelques minutes plus tard, elle remit son âme entre les mains de Dieu.

Après l'enterrement de sa sœur, saint Grégoire se consacra de nouveau à ses activités habituelles : le silence sacré, la sobriété, la prière intérieure et la contemplation incessante du Divin. Entre-temps, Barlaam, l'ennemi de la vérité, arrivé de Thessalonique à Constantinople, parvint, par la force envoûtante de ses paroles et sa sagesse apparente, et plus encore grâce à l'aide de Belzébuth, à persuader et à influencer totalement le patriarche et son entourage. Un bouillonnement d'opinions s'éleva, des doutes surgirent, et la situation en arriva au point où le patriarche adressa une lettre à Grégoire, le convoquant à comparaître devant l'Église comme coupable, avec ses compagnons. Grégoire, cependant, ne s'en laissa pas perturber et, accompagné de ses amis et compagnons sincèrement dévoués – Isidore, Marc et Dorothee<sup>51</sup> –, il arriva aussitôt à Constantinople. Au lieu de s'engager dans des querelles personnelles avec Barlaam, il soumit ses écrits ascétiques et ses réponses aux propos futiles de ce dernier à l'examen et au jugement rigoureux de l'Église. Le patriarche et l'ensemble des évêques présents à Constantinople, après avoir examiné et discuté tous les écrits majeurs de Grégoire, jugèrent cette œuvre hautement satisfaisante pour justifier et défendre les croyances orthodoxes et les règles de l'ascétisme athonite. Aussi, tous proclamèrent-ils unanimement et publiquement Grégoire maître de piété, en parfait accord avec les docteurs généraux et les Pères de l'Église, et pourfendeur de l'erreur. De plus, le patriarche déclara qu'il devait une immense gratitude à Grégoire, car, par ses paroles inspirantes, lui et ses proches l'avaient délivré, ainsi que tous ses proches, de l'erreur et de la tromperie du mensonge. Cependant, malgré cela, l'affaire de Barlaam avec saint Grégoire revêtant une importance dogmatique extraordinaire, le patriarche jugea nécessaire de convoquer

un concile afin que Dieu soit glorifié «dans la grande Église et parmi le peuple oppressif», selon les paroles de David, que le saint de Dieu soit glorifié et, de plus, que le souvenir même de l'erreur disparaisse à jamais. Il fut décrété que le concile se réunirait dès le retour de l'empereur Andronicus dans la capitale. Mais avant de décrire les travaux de ce concile, nous allons relater un événement significatif qui l'a précédé.

De Thessalonique, Grégoire, accompagné de ses compagnons mentionnés plus haut, partit pour Constantinople. Parvenu en Thrace, il fit halte pour se reposer près d'Odryes et d'Orestida et, par lettre, invita David, cet homme d'une grâce intérieure, d'une sagesse et d'une éloquence remarquables, son ami de longue date, à devenir son plus proche compagnon dans l'ascétisme et l'unanimité. David luttait alors en solitaire dans les montagnes entre la Thrace et la Scythie, où, soit dit en passant, un autre Grégoire, tout aussi remarquable, avait fondé, à son retour du Sinai, un skite, appelé depuis le skite du Sinai. David, cependant, devança l'invitation du saint et partit de son plein gré pour Constantinople; ou, plus exactement, Dieu l'appela du désert et de sa cellule et, contre toute attente, fit de lui un compagnon prompt et zélé de Grégoire dans le grand combat pour la piété. Le troisième jour de l'arrivée de Grégoire à Constantinople, David était déjà là, à la joie indicible du maître. Avec David, de nombreux autres ermites renommés de l'époque affluèrent à Constantinople. Parmi eux, après David, le plus remarquable était Denys, lui aussi natif de Constantinople, issu d'une famille noble et ermite hors du commun.

Ce Denys, qui n'avait jamais vu le sage Grégoire, eut la vision suivante en songe, la nuit même de son arrivée à Constantinople. «Il me sembla», raconte Denys lui-même, «que nous tous, arrivés à Constantinople, nous rendions au temple divin de Notre-Souveraine des Blachernes pour vénérer la Vierge; saint Grégoire était parmi nous. Arrivés au temple, nous accomplissions la vénération coutumière et nous nous arrêtâmes tous devant les portes royales, qui étaient ouvertes.» Et nous vîmes alors des hommes, resplendissants de beauté et de splendeur, sortir de l'autel. Ils s'approchèrent de nous, entourèrent Grégoire, le revêtirent d'habits resplendissants et placèrent dans sa main un bâton, lui aussi resplendissant. Prenant le bâton, Grégoire se mit à parcourir l'église, et nous le suivions tous. Et il nous sembla que Grégoire, avec son bâton, chassait des recoins cachés de l'église une foule de petits hommes hideux au visage noir. Puis, revenant à l'endroit où nous nous étions arrêtés après la vénération, il recommença, scrutant attentivement tous les recoins obscurs pour voir si ces monstres hideux avaient disparu dans les ténèbres. Et en effet, il en trouva quelques-uns qui s'étaient cachés et les chassa également loin des lieux saints. S'enfuyant, ne pouvant même pas regarder Grégoire en face, ils le menacèrent, dans une colère impuissante, de se venger de lui par leurs actes et leurs paroles pour une telle persécution et de ne jamais cesser de le calomnier et blasphémer. Mais Grégoire, sans prêter attention à leurs menaces, s'écria en pleurant et en sanglotant, puis il revint par les portes d'entrée et se tint à sa place. Et de nouveau, ces hommes rayonnants émergèrent de l'autel, firent asseoir Grégoire sur le trône et, d'une voix extraordinairement merveilleuse, proclamèrent trois fois le traditionnel «Axios !»

Cette vision de Denys l'Ancien, de façon claire et précise, préfigurait les événements ultérieurs de l'Église et ne requiert ni explication ni interprétation. Ici, chacun peut aisément discerner les agents rusés de Satan, complotant contre l'Église du Christ, à savoir Barlaam et Akindynos, et dans la foule d'hommes hideux au visage sombre – l'armée perverse et maudite de leurs disciples et adeptes, ou l'armée des démons elle-même, cause première de toutes les hérésies, ou, finalement, les deux à la fois, que Grégoire a tous si miraculeusement chassés de l'Église à plusieurs reprises, tant par des conversations orales que par des écrits, publiquement et en privé, et par la puissance de la grâce divine, ayant obtenu sur eux un pouvoir tel que nul autre, il a laissé de glorieux signes de victoire pour tous les pieux. Cette vision divine signifiait aussi que Grégoire était destiné à combattre les hérétiques deux fois, et les deux fois devant l'Église; La première fois, et surtout avant son accession au siège épiscopal – c'est-à-dire avec Barlaam contre les principes initiaux de l'hérésie et ses écrits hérétiques – et la seconde fois – contre l'hérésie du perfide confident et disciple de Barlaam, le traître Akindynos, et contre ses disciples impies, lors de sa consécration et de son entrée dans le troupeau. Enfin, la vision signifiait que la solennité sacrée de la consécration de Grégoire devait avoir lieu dans l'église Notre-Souveraine de Blachernae, et que là toute l'Église devait proclamer les exclamations : «Axios, axios, axios !» – ce qui s'est effectivement accompli peu après, en pleine conformité avec cette révélation divine. Bien que la défaite finale d'Akindynos fût antérieure à l'ordination de Grégoire, son hérésie, telle l'Hydre

mythologique, détruite d'un côté et dont les têtes repoussaient aussitôt de l'autre, persista jusqu'à ce que Grégoire, cet Hercule des temps modernes, fort de l'immense puissance de l'Esprit divin déversée sur lui après son ordination, l'anéantisse complètement, en lui arrachant, pour ainsi dire, les racines mêmes.

Que se passa-t-il ensuite, après cette vision prodigieuse ? Je voudrais relater en détail les hauts faits accomplis par ce héros véritablement exceptionnel, afin d'embellir mes propos et, en quelque sorte, de savourer mon récit. Mais la longueur de ce récit, qui dépasserait alors nécessairement les limites de la modération, m'oblige à passer sous silence les détails. Je renvoie tous ceux qui désirent les connaître aux paroles et aux discours de saint Grégoire, aux actes conciles de l'Église, et à tous les ouvrages écrits à cette occasion. Je conclurai mon discours ainsi.

Ainsi, l'empereur tant attendu, le très pieux, arrive enfin avec ses dignitaires et apprend toute la vérité du patriarche, bien qu'il en eût déjà quelques bribes. Un concile est alors réuni dans le grand et célèbre temple de la Sagesse divine, et presque toute la ville s'est rassemblée pour ce grand et capital débat. Barlaam est également amené pour présenter publiquement ses accusations antérieures contre les moines; mais ce dernier refuse de jouer le rôle d'accusateur et, rejetant ses opinions et convictions passées, cherche à détourner l'attention, à déformer la vérité. Cette ruse, cependant, ne lui sert à rien : ses mensonges et sa duplicité sont immédiatement démasqués. Car, contre son gré, tous ses écrits antérieurs, qu'il avait récemment, dans son orgueil arrogant, confiés au patriarche, sont révélés. Ces écrits furent lus en public, longuement débattus, condamnés comme hérétiques par tous, ridiculisés et anathématisés, ainsi que leur auteur lui-même. Barlaam, incapable de s'y opposer, de se défendre ou d'échapper aux reproches et accusations mérités de toute la communauté des croyants et à la juste colère du peuple rassemblé, qui, animé d'un zèle pieux, commença à exiger un châtement exemplaire pour les auteurs d'hérésie et leur extermination totale, fut contraint de présenter, de son propre aveu, un repentir feint pour son erreur et une confession apparemment complète de la vérité. Ainsi, complètement déshonoré, après le concile, après avoir demandé pardon à tous, en particulier à ceux qu'il avait accusés, et l'ayant obtenu, il retourna en disgrâce auprès de ses amis latins. L'Église du Christ reconnut et proclama à l'unanimité Grégoire le Grand comme son protecteur et son patron; elle l'applaudit publiquement et le couronna de couronnes dignes de toutes les louanges. Et l'empereur lui-même, ainsi que ses plus proches parents et les plus éminents dignitaires de l'État, reconnurent en Grégoire un maître de piété, un gardien des dogmes sacrés, un pilier de la vraie foi, un champion de l'Église et un louangeur de la piété.

Mais l'envie et la ruse de celui qui hait le bien et le père du mensonge – Satan – sont puissantes ! Bientôt, et de façon tout à fait inattendue, Archélaüs réapparaît après Hérode, puis Caïphe, témoignant contre le Christ après son beau-père Anne, prophétisant pour le peuple et défendant la vérité qu'ils foulent aux pieds, ainsi que tout ce que les prophètes ont proclamé et les théologiens ont écrit à son sujet – le perfide et malfaisant Akindinos, cet Occidental, successeur et héritier de la plus perverse erreur de Barlaam. Celui-ci, après s'être habilement fait passer pour l'hérétique de Barlaam et avoir ainsi rassemblé ses disciples dispersés, et s'être constitué avec eux de nombreux autres adeptes partageant les mêmes idées, rétablit l'hérésie et devint le protecteur et le maître de l'impiété. Il commença à attaquer, avec une audace croissante, la piété et son champion, Grégoire, tout comme l'ancien Samaritain Simon et Nicolas, un prosélyte syrien, s'étaient progressivement attaqués à l'Évangile du Christ, aux premiers disciples de Jésus Christ et à ses apôtres. D'abord, sans y être incité ni sollicité, il dénonça Barlaam lui-même avec les pires injures, à l'instar des successeurs des anciens hérétiques, afin que l'erreur, sous ce prétexte, se propage et se multiplie. En réalité, il était toujours le même Barlaam, tant dans ses paroles et ses écrits que dans sa persécution de la piété. Ainsi recommencèrent les difficiles combats, les épreuves et les dangers pour l'avant-garde, le défenseur de la vérité et de la piété, le maître des mots : Grégoire. Au début, Grégoire prit la parole seul et, en présence de nombreux hommes distingués, il dénonça hardiment Akindinos, exposant son hérésie, la condamnant, ainsi que sa dévotion feinte à la vérité, et démontrant que tout en lui n'était qu'adhésion au mensonge. Akindinos, incapable de se défendre dignement, feignit de nouveau de professer la vérité, attestant par des écrits, signés de sa main, qu'il avait toujours été en accord avec les saints pères, citant notamment les paroles et les écrits de Grégoire. Les écrits d'Akindinos sont encore disponibles et révèlent son impiété et ses mensonges. Mais comme, peu de temps après, Akindinos, abandonnant tout prétexte, renia ses propres œuvres manuscrites et signées et, parcourant les rues de la ville

avec ses partisans, commença à proclamer publiquement ses anciennes convictions, attirant dans ses mensonges ceux qui avaient des convictions incertaines – car un Éthiopien ne peut devenir blanc et un crabe ne peut ramper droit devant –, un concile ecclésiastique fut de nouveau convoqué, pas moins important que le premier qui s'était tenu le jour de Varlaam. Et une fois encore, le merveilleux Grégoire apparaît comme un grand ascète et un glorieux combattant de la vérité : il expose, sur la base des paroles des Saintes Écritures et des enseignements sacrés des théologiens, l'erreur nouvellement apparue et organise brillamment la victoire de la vérité selon la piété, en présence, soit dit en passant, du pieux roi<sup>59</sup>, qui, bien qu'il fût alors déjà revêtu du pouvoir royal et gérât les affaires de l'État, n'était pas encore couronné roi, mais n'était que, pour ainsi dire, le vice-roi du glorieux roi, son frère, qui était déjà parti vers le Seigneur après de nombreux actes grands et pieux. Ce pieux vice-roi, ayant dénoncé Akindios lors de ce second grand concile pour sa fausse sagesse barlamite, le qualifiant de juge injuste et malveillant, et s'opposant ouvertement aux convictions et croyances générales de toute l'Église, ainsi que le primat, le patriarche et le clergé, confirmèrent la véracité des enseignements du sage Grégoire et de ses compagnons, ainsi que leurs dogmes pieux, tout comme au premier concile. Dans le même temps, contre l'hérésie et ses chefs, et pour la défense de la piété, un acte (tomos) fut rédigé par décret général de l'Église, certifié par les signatures des primats suprêmes de l'Église, et surtout par celle de celui qui présidait le concile et occupait alors le trône patriarcal.

Mais même pas deux mois ne s'étaient écoulés depuis ce deuxième concile, que de longs et graves troubles commencèrent parmi nous, et qu'une guerre civile destructrice éclata<sup>60</sup>; et le patriarche, qui à cette époque était le pasteur commun et le chef de l'Église et de l'État et qui, par conséquent, était obligé de contenir la confusion générale et l'agitation déraisonnable et inconsciente de certains, l'envie et la calomnie, et de s'efforcer de toutes ses forces d'amener tout le monde à la paix et à l'harmonie, en tant qu'enseignant et évangéliste de la paix, non seulement ne fit rien de tel, mais au contraire, comme s'il essayait délibérément de faire le contraire, attisant et irritant constamment les querelles et les divisions, et provoquant la rébellion de son propre côté. Et comme, dans ces actions, il ne put rallier à sa cause le grand Grégoire (et ce dernier le réprimandait très souvent, lui conseillant la paix et l'unanimité en tout et avec tous les croyants, et exigeant de lui des actions conformes à son rang et à sa dignité, car cela est tout aussi utile à l'État qu'à toute la société chrétienne; tandis que tout le contraire, lui disait Grégoire, outre le fait de causer de nombreux maux et désastres aux deux camps, est aussi la cause de l'indignation divine et, comme chose contre nature, entraînera très facilement et de soi-même la destruction et la défaite universelles), ainsi, je le répète, incapable de rallier Grégoire à sa cause, mais au contraire, constatant que le grand homme pensait différemment de lui et lui donnait des conseils qui ne correspondaient pas à ses pensées et à ses convictions, non pas une fois, ni deux fois, et non pas seulement seul, mais très souvent en présence de personnes importantes, à l'assemblée du synclute, et parfois en présence de la reine, ce qui aurait dû ramener le patriarche à la raison et le faire admirer la bienveillance de Grégoire, louer son audace opportune, et lui être reconnaissant de sa Il lui témoignerait bienveillance et amour, ainsi qu'à son souci du bien commun, car il aurait ainsi démontré par ses actes qu'il est véritablement le père et le protecteur de son peuple et que ce titre prestigieux n'est pas usurpé. Or, il est de plus en plus en proie à la colère, s'en prend à un ami, s'attaque à un doux exhortateur et cherche de toutes ses forces à se venger d'un homme, sans tenir compte des honneurs qu'il lui avait rendus auparavant, ni des louanges qu'il lui avait prodiguées en public comme en privé, avant et après les conciles; il oublie même qu'il considérait Grégoire comme l'un de ses premiers amis. En bref, il ne tient compte ni du passé ni du présent, bien que tous deux aient été bénéfiques et salutaires pour Grégoire, pour tous en général et pour chacun individuellement, et surtout pour lui-même, car il avait assumé l'intercession et la sollicitude générales pour tous et devait en répondre devant le Maître commun de tous.

Ainsi, le sage Grégoire, convaincu que tous ses efforts étaient vains, se retira de la capitale et, s'installant non loin de la ville, se consacra à son silence habituel, ne conversant qu'en prière constante avec Dieu et déplorant, à l'instar du prophète Jérémie, la désobéissance du peuple et sa ruine totale. Et le berger – hélas ! – calomniant quotidiennement son troupeau, se mit à attaquer les brebis avec toujours plus de vigueur et de férocité, afin de parvenir à ses fins. Que ne conçut-il pas, que ne complota-t-il pas, nuit et jour, pour anéantir cet agneau prééminent du grand troupeau du Christ, avec tant d'autres, voire avant tous les autres ! Mais, dans son hostilité envers Grégoire, ne trouvant aucun prétexte à une persécution ouverte, incapable de le discréditer le

moins du monde, il se mit donc, avec une impudence méprisante, à faire la guerre à la piété, déclenchant une guerre nouvelle et tout à fait inhabituelle contre l'Église, et à comploter pour détruire les dogmes divins. Et ceci – hélas ! – est ourdi par le primat, le chef du clergé et des docteurs. Car en détruisant les dogmes, il espérait anéantir à la fois leur champion et prédicateur, c'est-à-dire le sage et glorieux Grégoire, et ériger des symboles de victoire sur sa philosophie divinement sage. À cette fin, le nouveau combattant de Dieu<sup>62</sup> introduit dans l'Église, au lieu d'un disciple, un traître, au lieu d'un sage apôtre, un faux apôtre, c'est-à-dire, au lieu de Grégoire, un apostat et un ennemi de la vérité (je parle du faux Akindios, d'abord progressivement, discrètement, puis au grand jour, comme on dit : d'une part, il commença, par la parole et par l'action, à dénoncer et à exalter Akindios, et à persécuter et à chasser Grégoire et sa sainte communauté (bien que ces derniers fussent absents), les condamnant sans procès, arbitrairement; D'un autre côté, il passait des jours et des nuits entières avec le maître de l'hérésie, conversant avec lui et déversant ensemble toute sa pensée contre la piété et ses défenseurs – tout cela est gravé dans la mémoire de chacun et consigné dans les livres. Le résultat de ces conversations secrètes et de ces consultations perverses du patriarche avec le chef de l'hérésie fut que Grégoire, ce fils de lumière et brillant prédicateur, après une longue période de calomnies et d'accusations sans fondement – car ses ennemis, eux-mêmes responsables des désastres nationaux, cherchaient à le faire disparaître par honte –, fut couvert de tous les maux.

Les véritables causes de ces calamités, entre autres, cherchaient à condamner Grégoire comme l'unique responsable des troubles au sein de l'Église et de la guerre civile. Grégoire, dis-je, est finalement enfermé dans une sombre prison, tel un scélérat, de sorte que même là, il ne s'écarte pas de l'image du vénérable Jérémie et de son imitation : tout comme celui-ci fut jadis jeté dans une fosse nauséabonde pour avoir défendu les paroles divines et la vérité, de même il est condamné à la prison pour la même raison. De plus, Dorothee, le meilleur disciple et ami de Grégoire, partage la longue incarcération de son mentor divin, tout comme, dans d'autres épreuves, il avait toujours partagé avec joie toutes ses peines et ses chagrins.

Pendant ce temps, celui qui se tient à la tête de l'Église en ces heures sombres, après avoir enchaîné ce lion qu'il désirait ardemment, commença sans vergogne à s'imaginer avoir déjà tout accompli. Et puisque le véritable chef et défenseur de l'Église, celui qui aurait pu intervenir, était en exil lointain, il s'efforça de nommer à la tête de l'Église... qui donc ? (Ô terre et soleil ! Ô lois divines ! Ô labeurs et exploits des martyrs, des confesseurs et des saints pères, qui, après le Christ, après le sang qu'il a versé, avez constitué et établi l'Église elle-même !) Akindios, un vagabond et un traître à l'Église, le chef et le gardien de l'hérésie après le premier hérétique, Barlaam ! C'est comme confier l'enfer au guide des enfants et la mort à leur éducatrice, lâcher un loup dans un troupeau d'agneaux, diriger la force fulgurante d'un tourbillon contre le feu ! Et qui, dites-moi, cherchez-vous à faire maître et père de l'Église ? L'insolent calomniateur et garant de la Divinité ! Le destructeur de la gloire du Fils unique ! Persécuteur du saint Esprit, plus grand que tous les Macédoniens ! Ennemi de la Grande Trinité ! Réceptacle de l'hérésie ! Nommer pasteur et docteur de l'Église celui qui, plus que quiconque, la blasphème et la persécute ?! Que pourrait-il bien lui enseigner ? Des divinités créées, dont il serait lui-même le seul créateur ? Ou les idées platoniciennes et ces bavardages stériles, empestant la vie mortelle, et tout ce qui n'est pas véritablement bon et bénéfique ? Et, enfin, ce qui constitue l'objet et l'essence même de la tromperie et de l'illusion mythiques grecques ?

Que dire ? Quand, voyez-vous, vous avez rejeté jusqu'à la glorification surnaturelle et ineffable de la nature humaine, pour laquelle vous avez rejeté chaque œuvre du Christ et chaque sacrement, vous enseignant à l'honorer seulement en apparence, mais en réalité – vous vous êtes moqués de lui de la manière la plus effrontée, la plus déplacée – en le comptant parmi les créatures ! Vous n'avez pas honoré ce nouveau miracle avec révérence, vous n'avez pas eu honte devant le mystère surnaturel de ce phénomène, car ce n'était ni un ange ni un prêtre, mais le Fils unique lui-même, qui était dans le sein du Père, qui l'a expliqué en paroles et en actes : avant de monter sur la montagne avec les disciples choisis, il l'a appelée (la transfiguration) le royaume de Dieu et la gloire commune à lui et au Père, et, étant monté là-haut et ayant révélé la lumière cachée dans la chair, comme signe de la beauté et de la dignité divines essentielles, il a montré par là, selon la parole de Basile le Grand, qu'il est la vraie lumière, éclairant tout homme venant au monde, autant que pouvaient voir ceux qui étaient dotés d'yeux corporels. D'où la préfiguration d'une communion future et plus parfaite avec Dieu et de la déification, selon laquelle les justes

seront illuminés comme le soleil dans le royaume de leur Père, égaux aux anges et fils de Dieu, selon la parole du Soleil de Gloire lui-même.

Ainsi, le patriarche, cet indigne et cruel pasteur du troupeau qui lui avait été confié, s'efforça, avec une audace et une autorité considérables, d'ordonner prêtre Akindynos, son confident et compagnon hérétique, étranger à la foi pieuse. Mais l'impératrice, fervente croyante, ayant appris cela, ainsi que le fait qu'Akindinos avait déjà été anathématisé par deux conciles et que, malgré cela, il avait été ordonné diacre, dans son ardent zèle pour la piété – un zèle non moins vif que celui constamment manifesté par le défunt empereur, son époux – tenta de contrecarrer la mise en œuvre de ce projet impie par les douces admonestations du patriarche. Mais, finalement convaincue de la futilité de telles mesures, puisque le patriarche restait sourd et muet à ses paroles, elle ordonna sans tarder l'expulsion immédiate du lieu saint de celui qui l'avait envahi injustement et avec tant de violence, ainsi que de tous ses compagnons. Et il ne fait aucun doute que le faux Akindinos, pour son impudence et son orgueil démesuré, aurait inévitablement été emprisonné avec ses disciples. Vu la colère générale suscitée par lui, il aurait peut-être même subi des châtements corporels s'il n'avait réussi à se cacher à temps dans quelque bas-fonds inconnu.

Un fort murmure s'éleva au sein de la pieuse communauté des croyants, si bien que des gens de tous rangs et de tous âges se mirent à la recherche des intrus pour les éliminer. Mais écoutons plutôt ce que Grégoire, dans sa belle et sage lettre à l'un de ses proches amis, a à dire à ce sujet : «Je pense que chacun comprendra par là, et avec une grande stupéfaction, la puissance de la vérité que nous prêchons; car ce n'est pas cela lorsque le peuple était apaisé que cette vérité, examinée lors de deux conciles, triompha pleinement. Mais même au moment de la guerre civile, alors que nous étions haïs jusque dans les rois et que nos calomniateurs et ennemis, de plus en plus nombreux, parlaient et agissaient contre nous avec une impudence sans bornes, au point que nous fûmes jetés en prison, nous avons néanmoins, par la puissance des dogmes divins, non moins qu'auparavant, pris le dessus. Tout cela, bien sûr, fut l'œuvre de la puissance divine qui, selon la parole de l'Apôtre, se perfectionne dans la faiblesse; car c'est alors qu'elle est véritablement parfaite, persécutée et accablée, et que, vaincue, elle triomphe. Et lorsqu'elle semble au bord du précipice, prête à y basculer à cause des dangers qui menacent ses défenseurs, elle demeure au-dessus de ses persécuteurs, libre de ses ennemis. Il en fut de même ici. Si, par exemple, quelqu'un, ayant lié la langue et les mains d'une autre personne, la défiait ensuite à un concours de mots ou de lettres, sans pour autant la surpasser ni en paroles ni en actes, alors réfléchissez bien et vous comprendrez pourquoi les rois nous considéraient comme leurs ennemis. Car tous ceux qui les flattaient nous désignaient constamment comme des rebelles, nous accusant d'être les instigateurs du soulèvement général; et tout cela en représailles de notre refus d'exprimer une opinion conforme à leurs objectifs et aux exigences du contexte de l'époque, contribuant ainsi, à notre manière, à la ruine générale. Si tous les autres agissaient ainsi contre nous, combien plus amèrement et vigoureusement nos ennemis déclarés et implacables, dont le seul but a toujours été et est de nous persécuter, s'enflammaient-ils et nous attaquaient-ils ? C'est ainsi que nous sommes ouvertement condamnés et emprisonnés pour avoir soi-disant pensé différemment et prêché de nouveaux dogmes, car la honte empêchait néanmoins ceux qui nous condamnaient de révéler la véritable raison de notre condamnation et de notre emprisonnement. Voyant cela – c'est-à-dire le Face à l'hostilité des tsars et des autres puissances en place, les Barlaamites reprirent courage, notamment Akindynos, le véritable disciple de Varlaam et son successeur. Ils entreprirent de flatter le patriarche par tous les moyens, alors que celui-ci était consumé par la haine à notre égard. Ils feignirent sa loyauté envers lui et les tsars, et usèrent de nombreux stratagèmes pour persuader le patriarche de les aider en cette occasion propice, afin de pouvoir se concentrer sur nous et, par cette lutte renouvelée, effacer la honte de sa condamnation précédente. Le patriarche s'en réjouit; il leur dit même qu'il leur serait très reconnaissant s'ils parvenaient à se faire des ennemis de tous, en particulier des courtisans proches des tsars. Aussi chercha-t-il à nous faire emprisonner, afin d'être lui-même à l'abri. Dès lors, il devint tout pour les hérétiques : un chef, un allié et un témoin de la justesse de leurs enseignements, un témoin digne de confiance de par son rang patriarcal; il devint leur garant, tel un juge investi d'une autorité suprême. Autorité au sein de l'Église; intercesseur auprès des empereurs, dont il recevait des décrets qu'il transmettait aux hérétiques, y ajoutant quelques éléments de sa propre main, afin qu'ils les présentent à tous et contraignent par la peur tous ceux qui leur désobéissaient à adhérer

à leur faux enseignement. Mais la persécution contre nous ne s'arrête pas là; des conciles sont même convoqués, ou, plus exactement, de faux conciles, où tout est mis en œuvre : menaces, promesses, dons et privations. En un mot, tout ce qui est à la fois terrible et bon n'est pas seulement dit, mais aussi accompli par le patriarche, ce chef universel et défenseur de l'Église. Et toutes les choses terribles sont arrivées à nos amis et à nos défenseurs; et ce qui est considéré comme bon est laissé à ceux qui nous ont attaqués et calomniés. Mais cette monstrueuse malice contre nous ne s'est pas élevée à des sommets tels qu'elle demeure à jamais glorieuse et évidente pour tous, mais s'est effondrée avec plus de rapidité et a plongé bruyamment dans la ruine, de sorte que dans sa chute, elle n'échappe même pas aux terres les plus lointaines et à la postérité la plus lointaine. Car comme Dès qu'ils s'imaginèrent la victoire acquise et que tout se déroulait comme ils le souhaitaient, ils commencèrent à songer à parachever leur méfait par une couronne digne de leur rang. Et ils y parvinrent – par l'ordination illégitime d'Acindynos. Mais à ce moment-là, le Roi des rois – Dieu – incita les rois à se soulever, éveillant la ferveur des plus hauts dignitaires de l'État, puis celle des autres commandants, militaires et civils – en un mot, de toute l'armée royale. Et là, un phénomène extraordinaire se produisit : les tsars, irrités contre nous, tournèrent aussitôt leur colère contre ceux qui s'étaient déchaînés contre nous, et tous les autres, après les tsars, se disputèrent le droit d'être les premiers à nous secourir, et ce, alors même que la terreur intestinale non seulement n'avait pas cessé, mais était à son comble, dans toute sa violence; et c'est précisément à cause de ces luttes intestines que tous nous traitèrent avec hostilité. Nous allons tenter de vous exposer les faits.

Prenons une analogie : si quelqu'un se présentait devant deux personnes en conflit et exigeait que l'une d'elles tranche son différend, la personne sollicitée fournirait-elle une réponse plus ou moins satisfaisante, surtout si elle est encore en plein conflit avec son adversaire ? Si, en revanche, la personne qui exige une réponse a elle-même des adversaires, combien plus difficile d'atteindre le résultat escompté ? Et si, par-dessus le marché, elle soupçonnait que la personne désignée pour juger n'était pas son amie, mais un ennemi, voire un ami de son adversaire, alors toute issue favorable de cette affaire deviendrait tout simplement impossible. Mais ce qui était impossible à deux hommes en guerre, Dieu l'a rendu possible pour nous, prétendus ennemis, et nous a accordé l'aide d'un peuple, d'une armée, de commandants et de gouverneurs, afin de démontrer clairement à tous la puissance invincible de la vérité. C'est ce que cette langue sainte a exposé, souhaitant, d'une part, esquisser brièvement la fureur des adversaires de la piété, dont le chef et ardent défenseur, le commandant de leurs semblables, était l'infâme primat de l'Église; et, d'autre part, démontrer la puissance invincible de la Providence et l'omnipotence de Dieu, agissant de façon merveilleuse et surnaturelle en de telles matières à travers des adversaires et des ennemis apparents. Nous laissons à notre plus grand philosophe, conteur et orateur, Grégoire, le soin de relater les détails et les particularités des événements qui suivirent, si merveilleusement orchestrés par la providence divine. Il les a tous habilement décrits, tant dans ses paroles et conversations inimitables que dans ses lettres à ses amis, écrites à différentes époques. Je mentionnerai ici un ou deux faits marquants, puis reprenons le récit interrompu.

Par décret royal, un homme de grande valeur fut nommé gouverneur et commandant du Péloponnèse – un ami, certes, des hérétiques, mais non moins un ami de la piété et un fervent défenseur de l'orthodoxie. Parmi la suite de ce nouveau gouverneur et commandant figurait un ami de longue date et disciple dévoué d'Acindynos. Admirable, il est vrai, et beau de par son origine noble, mais hideux et repoussant intérieurement, et d'une impétuosité de parole extrême, bien que la main droite du Tout-Puissant l'ait bientôt corrigé sur ce point. À cet homme, quelque temps avant son départ de Constantinople, l'hérétique Acindynos confia un rouleau contenant les principaux préceptes de la doctrine hérétique, écrits en vers iambiques contre la piété, afin qu'il puisse répandre ces faux enseignements parmi les Péloponnésiens. Il accepta le rouleau avec joie et, le gardant précieusement comme un talisman, l'étudia assidûment chaque jour. Après l'avoir étudié, il se mit à débattre et à polémiquer avec tous au sujet des enseignements qu'il contenait, notamment avec Grégoire, le véritable et unique champion de la piété, qu'il calomnia et injuria plus que tous les autres fervents croyants. Il se querella également avec son nouveau maître, le gouverneur et général, défendant avec véhémence Acindynos et le présentant, contre toute attente, comme le seul maître de la vraie piété. Mais, soucieux du salut de tous, Dieu, par une simple vision une nuit, libéra miraculeusement tous les Péloponnésiens de la contagion dévastatrice, ainsi que le détenteur du rouleau hérétique lui-même, confirmant ainsi la piété des

vrais croyants. Un jour, alors que ce dernier dormait dans son lit, portant, comme à son habitude, ces lettres impies sur sa poitrine, il vit en songe les écuyers du tsar lui apparaître et lui ordonner de se lever immédiatement et de les suivre en prison : tel était, disaient-ils, l'ordre du tsar. Il bondit aussitôt de son lit, saisi d'une peur inexplicable. Mais, reprenant peu à peu ses esprits et attribuant ce rêve à son imagination, qui reproduit souvent même l'inimaginable, il se recoucha et se rendormit. Mais de nouveau, les mêmes écuyers du tsar, semblèrent-ils, apparurent et répétèrent leurs ordres de les suivre en prison. Il bondit de nouveau de son lit, encore plus effrayé et profondément troublé (car peu de temps auparavant, il avait été incarcéré dans une prison d'État, et toutes les horreurs et mésaventures qu'il avait vécues et dont il avait été témoin dans les cachots lui revenaient en mémoire avec une grande netteté). Longtemps, il lutta contre les pensées obscures qui l'assaillaient soudain, repassant avec perplexité toutes les horreurs que son imagination avait engendrées. Finalement, attribuant ce rêve étrange à son imagination débridée, il se rendormit. Les mêmes serviteurs royaux lui apparurent une troisième fois, cette fois avec insistance, colère et menace, annonçant la venue du tsar. Il semblait encore ensommeillé, et, paraissant perplexe, leur demanda la raison de la colère royale. Aussitôt, les serviteurs désignèrent du doigt les œuvres hérétiques qu'il portait sur sa poitrine, révélant ainsi clairement le motif de la fureur du roi.

«Le roi, dirent-ils, est en colère car tu possèdes la sagesse blasphématoire de l'impie Akindynos et tu comptes l'emporter avec toi dans le Péloponnèse pour corrompre et ruiner nombre d'âmes. Si tu ne les abandonnes pas sur-le-champ, si tu ne les détruis pas et si tu ne renie pas la dévotion que ton cœur leur porte, tu n'échapperas certainement pas à la colère du roi.» Et lui, comme il le crut en songe, fut convaincu par leurs paroles et promit d'accomplir la volonté du roi. À son réveil, il jura effectivement de tenir la promesse faite en rêve, car il ne doutait plus que cette vision fût l'œuvre de la Divine Providence. Après cela, il se rendormit et dormit l'esprit léger et la conscience tranquille jusqu'au matin. Dès l'aube, il se rendit, comme à son habitude, chez le gouverneur et là, devant tous les présents, il se repentit ouvertement de sa folie passée et implora en larmes le pardon de Dieu et de tous les présents, tout en prêchant à l'assemblée les merveilles divines. Alors, le fils aîné du gouverneur s'empara de cet ouvrage impie d'Akindinos et se hâta de le porter au palais royal auprès du grand Grégoire, qui, comme on le disait, y était emprisonné. Il raconta à ses confidents, tels qu'il les avait lui-même entendus, l'hérésie pernicieuse et comment la puissance divine l'avait miraculeusement réduite à néant; et, pour preuve, il sortit et leur présenta le rouleau le plus hérétique et impie. Finalement, par l'intermédiaire de proches, le maître lui-même apprit tout cela. Et comme il ne subsistait plus le moindre doute – le vil rouleau de l'hérétique était sous ses yeux, et jusqu'alors Akindinos l'avait soigneusement caché, craignant la lumière de la vérité et les dénonciations du langage glorieux de Grégoire – alors, avec des larmes brûlantes et une joie inexplicable, il rendit grâce à Dieu, qui, invisiblement et visiblement, arrête la progression de la plus perverse des hérésies et arrange miraculeusement et infiniment sagement le salut de beaucoup. Car non seulement maintenant, mais pour la première fois, la puissance miraculeuse de Dieu se manifestait en cette matière pour le salut des croyants, mais autrefois, la terre et la mer – presque tout, îles et villes – étaient remplies de miracles semblables, et surtout la grande Thessalonique, où commença l'œuvre de l'hérésie : des écrits hérétiques pervers étaient secrètement envoyés partout, car ici (à Constantinople), ils avaient déjà été exposés et discrédités plus d'une fois; mais partout et presque tout tombait miraculeusement entre les mains des pieux et, avant d'exercer un effet néfaste sur autrui, était remis à Grégoire, que Dieu, le Maître unique du monde, avait miraculeusement désigné comme dieu et seul administrateur de telles choses.

Et la vision du grand et merveilleux Savva était aussi l'œuvre de cette même providence miraculeuse : je parle de Savva, notre figure emblématique des luttes ascétiques de l'ermite, dans le silence sacré et la contemplation, ce réceptacle d'humilité et d'amour, ce temple de la sagesse divine, un autre soleil incarné, rayonnant de la lumière divine. Ce Savva, un jour en prière, eut une vision terrifiante d'Akindynos et de la foule de ses complices et disciples, une vision qui stupéfie toute oreille et toute pensée, et que nous avons relatée dans l'histoire de Savva.

Ainsi, le sage Grégoire languit en prison pendant quatre longues années, alors même que son corps malade et fragile exigeait des soins et un traitement quasi quotidiens. Même un isolement prolongé a naturellement un effet néfaste, même sur les personnes en parfaite santé. Mais ce n'était pas là ce qui tourmentait Grégoire : il était profondément affligé et blessé par la double destruction du peuple, qui, à présent, prenait les armes les uns contre les autres et, dans

une grande colère, fomentait la rébellion et la guerre contre lui-même, et qui, à présent, rejetait honteusement la révérence patristique et apostolique envers Dieu et les traditions communes à tous les théologiens. Ce qui lui paraissait le plus terrible et le plus impie, c'était que tous étaient poussés vers ces deux maux par ceux-là mêmes qui étaient considérés comme les représentants et les défenseurs de l'Église, alors qu'eux, au contraire, étaient tenus de retenir et d'éloigner quiconque de telles choses par tous les moyens possibles. Cependant, s'en remettant à Dieu, Grégoire, dans sa prison, s'écriait avec David : «Que ta miséricorde, Seigneur, soit sur nous, car nous avons mis notre confiance en toi !» ou répétait souvent avec la même sagesse et la même gratitude les paroles de Chrysostome : «Gloire à toi, Seigneur, pour tout !» Cette âme inoubliable proclama ces deux paroles tout au long de sa vie, comme une salutation reconnaissante à la Divinité. Surtout lors des épreuves les plus difficiles et des plus grandes souffrances, il demeurait toujours inébranlable, demeurant insensible au milieu de la fournaise ardente de ces diverses tentations, glorifiant Dieu, à l'instar des trois jeunes gens bienheureux, tissant sensuellement et mentalement, de la manière la plus belle, la louange du Très-Haut, en paroles et en écrits, et consumant ainsi par l'esprit ses adversaires, les serviteurs et les chefs de l'erreur, appelant par ses actes et ses paroles toute la création à rendre grâce et à apaiser le Créateur. Il passait des jours et des nuits dans une telle

Dans ses études, il semblait détaché du monde, ne ressentant ni effort ni fatigue. Parallèlement à cette activité intellectuelle et spirituelle, il se consacrait intensément à l'étude des ouvrages théologiques, rédigeant et composant ses œuvres remarquables sur la foi pieuse, en opposition à l'impiété du pervers Akindynos. Toutes ces œuvres anti-hérétiques, qui nous sont parvenues, furent écrites par lui durant son emprisonnement.

Et à ce moment précis, le faux chef de l'Église, Jean, soudainement et complètement devenu fou, comme si son cerveau tout entier avait été secoué, ou, plus exactement, entièrement possédé par l'esprit d'erreur et menant une guerre ouverte contre Dieu lui-même, reprit son entreprise antérieure : il nomma à l'évêché de Thessalonique un disciple et zéléte d'Akindynos, moine et diacre de même rang; je ne mentionnerai pas encore son véritable nom. En bref, il préparait sans aucun doute à la consécration comme évêque de la glorieuse Église de Thessalonique un nouvel Akindynos, ou Barlaam, un homme qui se distinguait non seulement par son impiété mais aussi par son grand zèle pour la piété. Mais Dieu détruisit ce plan beaucoup plus rapidement qu'auparavant, et non seulement il le détruisit, mais il le retourna aussi contre son instigateur. Dès que la reine, figure admirable et vénérable championne de la piété, apprit cela, elle envoya aussitôt un message à Jean, ce champion de l'hérésie, lui conseillant de se tenir à l'écart des Barlaamites et des Akindinites, car tous deux s'étaient révélés hérétiques devant deux conciles et, avec leurs maîtres, Barlaam et Akindinos, avaient été excommuniés de l'Église du Christ par des actes synodaux et de terribles malédictions. Mais lui, comble d'impudence, envoya à la reine, fervente croyante, un ouvrage entier exposant ses propres innovations et philosophies, pour justifier ses agissements étranges. Ce livre même contribua à sa juste perte et fut la cause de sa destitution, car il contenait une série de calomnies et d'accusations dirigées contre le saint tomos (acte conciliaire) de l'Église, réfutant, sous prétexte d'interprétation, ce même tomos dont il avait lui-même, et de surcroît devant tous, confirmé la vérité en tant qu'acte désignant et définissant la piété, par des louanges verbales et sa propre signature, alors qu'il était encore sain d'esprit et que son cerveau n'était pas encore altéré. De plus, ce livre hérétique contenait les passages les plus importants et, pour ainsi dire, les plus sensibles quant au danger, tirés des écrits impies, excommuniant de l'Église presque tous les saints et théologiens chrétiens, les jugeant égarés par leurs propres écrits. Et le célèbre ennemi de la vérité fut pris à son propre piège et reçut un juste châtiment : la reine, amoureuse du Christ et plus que jamais animée d'un zèle sacré pour la piété, convoque en concile les évêques et les dignitaires élus de l'Église, ainsi que tous les responsables de l'État, et destitue aussitôt de leur titre sacré le principal champion de l'hérésie et tous ses représentants complices, les excommuniant tous de l'Église. Après cette glorieuse, juste et digne confirmation de la véritable piété par l'impératrice (et la défaite de l'hérésie et de ses défenseurs confirmant la piété et soutenant l'Église du Christ), ce jour même, les troubles populaires et les horreurs de la guerre civile cessèrent immédiatement : le royaume, divisé, retrouva l'unité, et ses membres, apprenant à se connaître, fusionnèrent en une harmonie naturelle grâce à l'aide miraculeuse du Père Très-Haut de tous – Dieu –, qui montra clairement à

tous les fruits de l'hérésie et du blasphème contre le Christ, les conséquences de ce blasphème, et les conséquences de la foi orthodoxe et de la véritable piété.

Avec le retour de la paix, après un long exil, le grand Grégoire fut le premier libéré de prison et rejoignit la communauté des croyants, auréolé d'une gloire nouvelle pour ses actes de piété et pour les jours de son emprisonnement vain. Alors le divin Isidore prend la tête de toute l'Église, et en sa place et par son intermédiaire, la tête de la grande Église de Thessalonique est assumée par notre grand Grégoire, à la demande pressante de l'Empereur lui-même et du nouveau patriarche, un homme admirable.

Et recommencent les luttes et les épreuves difficiles du hiérarque de Dieu, comme s'il était destiné d'en haut à lutter et à souffrir tout au long de sa vie plus que quiconque. Grégoire arrive de Byzance à Thessalonique auprès du troupeau qui lui a été confié, mais celui-ci refuse d'accepter son pasteur et s'enfuit loin de lui, car la sève fétide de l'ancienne contagion destructrice de la rébellion n'a pas encore séché en lui, et cette douloureuse condition n'a pas encore été entièrement guérie par le parfum de la myrrhe. De nouvelles spéculations perverses sur les dogmes divins, répandues par les impies, sont parvenues jusqu'ici, et le doute s'est installé chez certains, servant de prétexte à une agitation déprimante et à un désordre pernicieux. Mais Dieu, par miracle, exalta le berger persécuté et montra aux habitants de Thessalonique combien ce berger lui était proche et quelle audace il avait devant lui.

Il y avait à Thessalonique un homme vénérable et pieux, prêtre de rang et tuteur d'orphelin. Sa fille était atteinte d'une grave maladie : la paralysie des quatre membres. Elle resta alitée pendant trois années entières, sans pouvoir bouger. L'expulsion de Grégoire de Thessalonique eut lieu le huitième jour des Horpya, jour où l'Église célèbre la fête de la Nativité de la Mère de Dieu. Voici que le prêtre-tuteur demande aux autres prêtres qui doivent célébrer la liturgie avec lui de prier ensemble, pendant la transsubstantiation des saints Dons, à Dieu, le Maître de tous, afin qu'Il leur montre par un signe quelle part de la vie du Seigneur a été accordée à l'évêque si injustement chassé de Thessalonique, en guise de réprimande et de mépris pour ceux qui commettent volontairement le mal et de confirmation de la vraie foi pour ceux qui doutent par ignorance. Les prêtres concélébrants offrent des prières à cette fin pendant la célébration des Mystères, et le prêtre-tuteur des orphelins prie en secret pour que Dieu manifeste le signe demandé à sa fille paralytique par une guérison miraculeuse. Et Dieu, à la gloire de son saint, pour qui la prière a été offerte, relève soudain la fillette paralytique de son lit de malade : l'enfant se lève d'un bond et se met à courir dans toutes les pièces de la maison. Apprenant cela, les prêtres qui officiaient auprès de lui, et qui connaissaient la grave et longue maladie de l'enfant, glorifièrent tendrement Dieu, dont les actions dépassent les mots et la raison, avant même la fin de la liturgie. Ils reconnurent eux-mêmes Grégoire, son saint, comme un évêque de Dieu, égal aux apôtres, et commencèrent à le prêcher ouvertement.

De Thessalonique, le divin évêque partit pour le mont Athos. Cependant, ayant été malade avant et après son voyage à Constantinople, il n'arriva pas immédiatement sur la Sainte Montagne, mais plusieurs jours plus tard. Les pères athonites accueillirent avec joie celui qu'ils désiraient tant et recommencèrent à étancher chaque jour leur soif à ses lèvres, comme à un nectar divin. Ils souhaitaient ardemment le garder, tout comme lui le souhaitait, au moins jusqu'à ce que la tempête de la rébellion à Thessalonique s'apaise et que le chaos général retrouve son état antérieur. Mais pendant cet intervalle, Étienne, le chef des Triballes, arriva sur le Mont Athos, car la rébellion destructrice et les troubles civils l'avaient élu roi d'une partie importante du royaume romain (byzantin) de l'époque. Arrivé au Mont Athos en souverain autocratique, Étienne, ayant trouvé sur place ce grand évêque, et après de multiples conversations avec lui – car il avait déjà beaucoup entendu parler de Grégoire –, tenta de le séduire par diverses promesses alléchantes : lui octroyer des villes, voire des régions entières, ainsi que des richesses. Mais l'homme de Dieu, après avoir longtemps refusé les faveurs du roi, finit par déclarer : « Nous n'avons nul besoin de pouvoir temporel, de régions ni de villes, de grandes richesses ni de grands trésors. Car, de même que l'on prend une éponge ne pouvant contenir qu'une tasse d'eau et qu'on la plonge dans la mer Égée, cette éponge ne pourrait absorber toute l'eau de la mer, et même retirée du fond, elle ne contiendrait toujours que cette même tasse d'humidité; toute l'eau restante demeurerait dans la mer. De même, nous aussi, habitués depuis longtemps à nous contenter de ce que nous pouvons naturellement contenir, ne pouvons absorber plus que ce qui est nécessaire à notre subsistance quotidienne. Par conséquent, nous n'en avons nul besoin, et vos promesses de tous ces dons

somptueux ne nous conviennent pas.» Après ce refus catégorique de Grégoire, le roi Étienne demande à l'évêque, ou plutôt le contraint, à se rendre à Constantinople comme ambassadeur et médiateur entre lui et la cour byzantine, car il était, de par sa vie vertueuse et son éloquence, le seul homme apte à remplir cette fonction. L'évêque de Dieu fut donc contraint de retourner à Constantinople avec un message du roi aux rois. Après un bref séjour, il retourna à Thessalonique, auprès de son Église, en partie par devoir de pasteur principal, en partie à la demande insistante des rois et du grand patriarche, car il semblait que les troubles au sein de l'Église thessalonique s'étaient apaisés. Mais de nouvelles agitations et de nouveaux troubles surgirent, et l'évêque se vit de nouveau interdire de voir ses fidèles et d'entrer dans la ville. Les instigateurs de la précédente rébellion, comme en guise de compensation pour les troubles antérieurs, exigèrent du gouvernement de tels avantages et privilèges étaient si importants qu'ils étaient non seulement incapables de les obtenir, mais, au contraire, les instigateurs de cette rébellion auraient dû être soumis au jugement le plus sévère. Aussi, ayant reçu un refus, les Thessaloniciens offrirent à l'évêque le choix entre deux options : soit rester et ne plus commémorer les rois à l'église par des exclamations pendant l'office, soit, s'il se rangeait du côté des rois et ne pouvait les priver de leur commémoration coutumière, quitter Thessalonique et s'allier aux rois. Grégoire choisit le moindre mal : il préféra l'exil et, sur ordre de la Grande Église, il s'installa dans la capitale de l'île dédiée à Vulcain; ainsi, la prospérité de la grande ville passa avec lui à une petite bourgade insignifiante et sans nom : par son séjour, Grégoire rendit cette bourgade grande, importante et peuplée. Arrivé à Lemnos, le grand Grégoire, par ses paroles et ses actes, et par ses enseignements quotidiens lors des offices divins, commença à corriger les coutumes barbares et brutales des habitants. et a adouci les cœurs endurcis des gens et les a rendus réceptifs aux bonnes actions, de sorte que les traditions établies de longue date

De son temps, le proverbe «mauvais Lemniens» se transforma grâce à lui en «bons Lemniens» ! Peu après l'arrivée de Grégoire sur l'île, une épidémie mortelle – la peste – se propagea dans les villes et les villages. Les malades invitèrent alors leur archevêque à venir les reconforter et les secourir; et le bon pasteur, sans hésiter, répondit à l'appel partout, même dans les villages et les bourgs les plus reculés. Tandis que ses serviteurs, par crainte de la contagion, n'osaient pas le suivre, à l'exception de quelques-uns animés d'une foi inébranlable, il menait des processions religieuses à travers la ville et, par ses prières ferventes, tant avec le peuple qu'en privé, il enraya la propagation de la maladie et chassa la mort. En entendant cela, Thessalonique, la ville natale du saint, ne put supporter de voir des étrangers piller ses richesses à cause de quelques rebelles, de vils corrupteurs, indignes du nom de citoyens thessaloniciens. Animée d'un zèle légitime pour sa gloire et ses droits, la ville de Thessalonique expulsa certains, les jugeant incorrigibles, et contraignit d'autres à la raison. Une fois tous les obstacles levés, les Thessaloniciens décidèrent à l'unanimité de rétablir le bon pasteur. Aussitôt, un navire fut préparé à cet effet : les citoyens les plus éminents, ainsi que le clergé, embarquèrent pour Lemnos et ramenèrent bientôt le grand prêtre. Ce fut, d'une part, un motif de deuil et de lamentation pour les Lemniens, qui pleuraient la perte de leur pasteur, et d'autre part, une source de joie et d'extase indicibles pour leurs concitoyens, à l'occasion de son retour. Qui pourrait décrire cette fête nationale et cette joie universelle ? Ce jour fut véritablement une fête parmi les fêtes, une célébration des célébrations. Lorsque l'évêque, revêtu des ornements épiscopaux selon l'ancienne coutume, entra dans la ville, sa procession se déroula avec une grande pompe et une solennité extraordinaire. Tous, comme s'ils s'étaient concertés à l'avance, chantèrent des chants pascaux à son arrivée. Revenant d'exil et de prison, tel le Christ ressuscité des enfers et du tombeau, ils chantaient à haute voix et avec joie : «Purifions nos sens et contemplons le Christ resplendissant de la lumière inaccessible de la résurrection...» et «Venez, buvons le breuvage nouvelle... car la source d'incorruptibilité du Christ est descendue du tombeau», ainsi que le cantique du divin Isaïe : «Resplendit, Resplendit, nouvelle Jérusalem, car ta lumière est venue et la gloire du Seigneur a resplendi sur toi...», et d'autres hymnes semblables. Le plus étonnant est que, malgré les enquêtes les plus approfondies, on ne put découvrir qui avait conçu et inspiré ces chants. De même, l'identité de celui qui les chanta en premier demeura inconnue. Aussi, les gens intelligents et les vrais croyants comprirent-ils que tout cela était d'inspiration divine, une œuvre de grâce qui, simultanément, éveillait les esprits et incitait les langues de tous les chanteurs à entonner ces hymnes sacrés à l'unisson.

Telle fut l'entrée mystérieuse et glorieuse du saint dans sa ville natale. Le troisième jour, l'évêque proclama une fête générale : une procession à travers la ville, avec des icônes saintes et des psaumes. Et toute la ville se rassembla à l'appel de l'évêque – jeunes et vieux, en somme, des gens de tous rangs et de toutes conditions, désireux de voir leur pasteur, d'écouter ses paroles édifiantes, de lui demander de prier pour le bien-être de la ville et le salut de tous. Et le bon pasteur parcourut presque toute la vaste cité, offrant des prières, prodiguant ses bénédictions, rendant grâce à Dieu pour le passé et priant pour l'avenir. Enfin, après avoir adressé à chacun des paroles chaleureuses d'unanimité et de paix, il les attira à lui d'une manière indescriptible. Que dire de plus quand, par cette conversation, il fit de ses calomniateurs, autrefois ses ennemis jurés qui avaient soulevé le peuple contre lui, ses amis – ou, plus exactement, non seulement des amis, mais aussi des serviteurs obéissants ? Ils se prosternèrent à ses pieds, baisèrent la plante de ses pieds et, les larmes aux yeux, implorèrent son pardon pour tous les outrages et les outrages qu'ils avaient, par folie et insensibilité, infligés à cette âme sainte. Et le bon berger non seulement accorda généreusement son pardon à tous, mais il y ajouta une générosité encore plus grande, inscrivant ses ennemis parmi ses amis et confidents, et, dès lors, les soutenant sans cesse en paroles et en actes jusqu'à la fin de sa vie. Le lendemain de la procession, le nouvel évêque célébra la première liturgie selon le rite conciliaire, afin de purifier et de sanctifier davantage son peuple par l'offrande du sacrifice sans effusion de sang. Et durant cette liturgie, Dieu, accomplissant des miracles par l'intermédiaire de son élu, le glorifia de nouveau de la manière suivante. Parmi les prêtres servant auprès de l'évêque se trouvait le prêtre orphelin mentionné précédemment. Ce dernier avait un autre fils, qui souffrait lui aussi depuis longtemps d'une terrible maladie : l'épipédie. Cette maladie ne le frappait pas périodiquement, chaque mois, comme c'est généralement le cas pour ceux qui souffrent de la même affliction, mais survenait soudainement, à tout moment, et avec une grande douleur.

Le pauvre enfant souffrait d'une maladie terrible. Pendant la liturgie, un prêtre, le père de l'enfant, s'approcha de l'évêque et, avec une grande foi en sa sainteté, le pria d'administrer personnellement les Mystères vivifiants à l'enfant malade. Il accepta, et lorsque vint le moment de la communion, le père amena son fils à l'évêque. L'évêque donna la sainte communion au garçon, et dès cet instant, la terrible maladie et l'esprit malin qui l'habitait disparurent, libérant ainsi l'enfant du prêtre pour toujours. Le prêtre, avec son fils guéri, continua de glorifier Dieu et son saint élu jusqu'à la fin de sa vie.

Quelques jours plus tard, l'évêque convoqua chez lui tous ceux qui avaient reçu le sacerdoce. Car, voulant établir l'Église dès le départ sur des fondements solides et inébranlables, il reconnut la nécessité de se préparer avant tout des collaborateurs dignes de confiance, bâtisseurs de l'Église, à l'image du Premier et Unique Fondateur et Bâtitteur de l'Église, Jésus Christ, officiants des Mystères redoutables et de tous les autres rites spirituels. Aussi, ayant réuni chaque membre du clergé, il leur prononça un sermon remarquable sur l'importance et la grandeur du sacerdoce, leur expliquant combien est sublime le but du sacerdoce en tant que ministère des Mystères, ineffable et redoutable non seulement pour les hommes, mais aussi pour les êtres célestes et incorporels eux-mêmes; ceux qui, par la grâce de Dieu, ont reçu ce rang élevé, sont tenus de s'efforcer de toutes leurs forces de suivre fidèlement, autant que faire se peut, les pas du Christ qui les a ordonnés, se souvenant qu'un véritable bâtisseur ne peut ni ne doit poser d'autre fondement que celui qui est déjà là, selon la parole du divin Paul : «Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est, à savoir Jésus Christ.» Par de tels entretiens et enseignements, et par son propre exemple, tant dans la célébration de la divine liturgie que dans sa vie quotidienne, il a grandement contribué à l'élévation morale de tout son clergé.

Quant au zèle constant et infatigable avec lequel le saint de Thessalonique, même dans les circonstances les plus défavorables, a défendu la vérité de l'Orthodoxie par écrit et en chaire, il force l'admiration. Mais je crois que nul n'est capable de décrire ou de rendre justice à son œuvre féconde. Pendant ce temps, les disciples des faux enseignements de Barlaam et d'Akindynos continuaient de troubler l'Église orthodoxe et, irrités par leurs précédents échecs lors de leurs débats avec le sage et grand Grégoire, réclamaient avec insistance la convocation d'un nouveau concile. Le tsar et le patriarche décidèrent donc de convoquer un nouveau concile à Constantinople afin d'examiner et d'enquêter à nouveau sur les enseignements prêchés par ces hérétiques, qui avaient stupéfié et bouleversé tant de personnes. Et comme les débats publics du concile exigeaient avant tout un orateur habile, le héros de Thessalonique, qui s'était déjà illustré dans ce

domaine à trois reprises, voire quatre, repartit pour Constantinople, obéissant aux lettres pressantes et suppliantes du tsar et du patriarche. Ce concile fut d'une importance capitale et d'une grande ampleur, surpassant tous les conciles précédents, non seulement par le nombre et, pour ainsi dire, la qualité des évêques – tous animés d'un zèle égal pour le saint Esprit et l'Orthodoxie de l'Église, prêts, s'il le fallait, à combattre jusqu'à l'effusion de sang – mais aussi par la présence des plus proches parents du tsar, ainsi que de l'ensemble du synode dirigeant. De plus, de nombreux érudits remarquables, laïcs et particulièrement éminents membres de la hiérarchie ecclésiastique, de nombreux moines et ermites – sans parler des pieux laïcs venus en si grand nombre pour écouter les débats sur la foi que les vastes appartements royaux où se tenait le concile ne pouvaient accueillir tous les participants – même la cour extérieure était devenue exiguë. Lorsque le roi et le patriarche, qui présidaient le conseil, s'assirent sur des trônes spéciaux, et qu'après eux nous prenions chacun nos places selon la dignité de notre rang, furent amenés les représentants des adversaires, une petite partie méprisée, non pas celle de Jacob ni le peuple du Seigneur et son nouvel héritage, mais des Cananéens, des Hittites et des Amorites, indignes même d'être comptés parmi ces Gabaonites que Josué, jadis, avait faits porteurs d'eau et bûcherons du peuple de Dieu, car par une bonne dissimulation et une ruse louable, ils s'étaient préservés de la corruption et de la destruction de leurs plus proches voisins. Lorsque les adversaires entrèrent dans le conseil, l'un des évêques, distingué tant par la chaire qu'il occupait que par son intelligence, dit, s'adressant au saint conseil : «À l'expression de leurs visages, il est évident qu'ils sont parmi ceux dont les images sont suspendues ici au-dessus de nous». Dans le même temps, il désigna du doigt les anciens hérétiques, couverts de honte et condamnés par les conciles œcuméniques, et dont les portraits trônaient dans la salle du palais royal.

Je laisse le soin à ceux qui, témoins oculaires, le savent avec certitude, et ce, avant tout, grâce à l'acte conciliaire rédigé et ratifié, de décrire et de relater les détails des travaux du concile, qui durèrent cinq jours consécutifs.

Signé des signatures personnelles du roi, du patriarche et de tous les pères présents au concile, par la bouche desquels le saint Esprit a parlé. Pour notre Église, cet acte conciliaire est le pilier et la confirmation de l'Orthodoxie, un signe de la victoire de la piété sur l'impiété et un rempart de théologie inébranlable, soigneusement défendu de toutes parts par les saintes Écritures, les écrits des saints pères et les décrets des conciles œcuméniques précédents.

Puisque toute la lutte s'est concentrée exclusivement sur Grégoire, et que les ennemis communs de l'Église ont dirigé toutes leurs attaques contre lui, comme s'il s'agissait d'une cible prédéterminée, Grégoire, approuvé et soutenu par le roi et le Concile, s'est révélé un combattant inimitable, pleinement digne de triompher dans un combat aussi glorieux. Que des témoins oculaires attestent comment il a humilié par deux fois ces ennemis impies, comment ils ont échoué dès leur première attaque, dirigée contre la lumière divine qui brillait dans ses discours admirables. Ils se vantaient de participer à nouveau au concours, mais leur retour au combat n'avait pas encore eu lieu. Même si Clément, copiste et interprète de tout cela, a contribué à cette glorieuse lutte, aux côtés de Pierre, prédicateur de piété, tant par la parole que par l'écrit, la victoire finale revient entièrement à Pierre. Tel fut le résultat de ce dernier concile.

Comme il était nécessaire de retourner à Thessalonique pour ne pas s'éloigner trop longtemps de ses fidèles, le saint, dès la fin du concile, prit la mer avec toute son équipe. Mais durant leur voyage, ils rencontrèrent une si terrible tempête en mer, un tel tumulte terrifiant, que leur navire était tantôt ballotté vers les côtes de Thessalonique, tantôt repoussé au large, si bien que non seulement les passagers oisifs, mais aussi les marins servant à bord, et même le capitaine lui-même, en un mot, tous désespérèrent d'être sauvés : ils se dirent adieu et, après une confession générale, comme cela arrive à l'agonie, ils s'en remirent à la volonté de Dieu. De plus, le grand hiérarque de Dieu non seulement les encouragea et les exhorta à se tourner vers Dieu avec ferveur, mais lui-même, en véritable intercesseur entre Dieu et les hommes, offrit continuellement des prières silencieuses et intérieures. Par elles, et par son audace habituelle devant Dieu, il calma la mer déchaînée et, contre toute espérance, sauva de la noyade tous ceux qui naviguaient avec lui. Ainsi, miraculeusement, la tempête en mer s'apaisa.

Mais la tempête des tentations sur terre, elle, ne s'apaisa pas. Lorsque le navire entra enfin en toute sécurité dans le port de Thessalonique et que les arrivants s'apprêtaient à pénétrer dans la ville, l'empereur leur interdit de débarquer. En effet, il complotait déjà pour trahir son tuteur, beau-père et empereur, et avait conclu – je ne sais quelles – des conditions avec Étienne, le chef

des Triballes, conditions qui avaient récemment été communiquées à l'empereur. Il interdit donc à l'évêque d'entrer dans la ville, prouvant ainsi sa loyauté envers Étienne et affirmant ne pas le tromper par son alliance – ce qui, comme on le découvrit plus tard, était faux : l'empereur avait bel et bien trompé son allié. Grégoire fut donc contraint de quitter Thessalonique et, par nécessité, de retourner à son cher Mont Athos. Et comme sa famille et ses amis étaient profondément indignés par un tel acte envers l'évêque et commençaient à se décourager face aux nombreuses tentations qui s'étaient abattues sur lui, il les consolait sans cesse, leur disant qu'au contraire, ils devaient se réjouir de tout cela et rendre grâce à Dieu car «Il nous a aussi accordé une communication honorable avec les grands docteurs de l'Église, ses évêques, qui, bien qu'étant des pères spirituels et des bienfaiteurs des tsars de l'époque, ont néanmoins subi de cruelles persécutions tout au long de leur vie, comme des scélérats rejetés et des ennemis déclarés du tsar, et qui, finalement, dans la plupart des cas, ont été mis à mort.» Ce faisant, il prouvait aussi par ses propres actes qu'il était bien au-dessus de toutes ces tentations et persécutions imméritées. Mais le Dieu tout-puissant, qui, selon le bienheureux Paul, mesure toujours les tentations selon notre capacité et notre force intérieure à les supporter, mit fin à cette épreuve en très peu de temps. À peine trois mois plus tard, la reine, merveilleuse et pieuse, arriva de Constantinople à Thessalonique et annula toutes les conditions – ou plutôt, les chimères – qu'Étienne avait posées. Aussitôt après, la reine mère et le roi envoyèrent une ambassade au Mont Athos et rétablirent le saint hiérarque dans son église. Ainsi, l'archipasteur retourna auprès de ses fidèles, qu'il accueillit avec son amour paternel d'antan, et qui l'accueillirent avec une immense joie filiale. Dès lors, par leur obéissance et leur dévotion, ils recommencèrent à goûter aux fruits salvatrices de ses paroles et de ses actes sacrés, comme en témoigne, entre autres, ce qui suit.

À Thessalonique, il y avait un couvent, grand et peuplé, et donc, je crois, appelé le monastère royal. Dans ce monastère vivait une humble et pieuse nonne nommée Héliodora, qui souffrait d'une terrible douleur du côté gauche de la tête, due à une accumulation de liquide malin; la douleur était particulièrement insupportable à l'œil. Après quarante jours, la douleur s'apaisa spontanément, sans aucune aide extérieure, mais une cataracte se forma dans son œil, obscurcissant complètement sa pupille. La malheureuse nonne était profondément affligée, moins par la blessure à son œil que par la perte de sa plus grande consolation : la liberté de lire sans entrave à l'église pendant les offices. Presque un an après cette affliction, au début du mois de Gorpyia, une veillée fut célébrée toute la nuit au monastère pour la fête de la Nativité de la Mère de Dieu. À la fin des grandes vêpres, le saint évêque, qui célébrait l'office, prononça un sermon qui captiva tous les fidèles, y compris la nonne aveugle Héliodora. Les larmes aux yeux, elle remercia Dieu d'avoir, dans son amour pour l'humanité, envoyé un maître si angélique et de lui avoir accordé la grâce de recevoir ses paroles merveilleuses. Elle s'indignait profondément que certains citoyens de Constantinople, insensés, impudents et pervers, aient osé diffamer une si grande figure de l'Église et, par des calomnies éhontées, aient cherché à pervertir et à détruire son enseignement. Tout en prononçant ces mots en silence, elle leva les mains vers Dieu et pria ardemment pour que le Miséricordieux, par l'intercession de cette grande sainte, lui rende la vue. Lorsque la divine liturgie commença et que vint le moment de la célébration des saints Mystères, la religieuse, avec plusieurs autres, s'approcha de l'évêque qui venait d'apparaître avec les saints Dons. À l'instar de la femme atteinte d'hémorragie dans l'Évangile, elle saisit en secret le bord des vêtements liturgiques de l'évêque et s'en frotta l'œil douloureux, puisant ainsi en elle la force et la guérison qui émanaient de ce lieu. De retour dans sa cellule, elle passa le reste de la journée en larmes et en prière pour sa guérison, et à la tombée de la nuit, elle s'endormit les yeux embués de larmes et les lèvres murmurant des prières. À son réveil le lendemain, alors – ô Seigneur, tes œuvres sont merveilleuses ! – la cataracte avait disparu : son œil était parfaitement clair et sain. Une année s'était écoulée depuis le dernier retour de Grégoire de Byzance à son siège métropolitain, et le saint évêque, à force de fréquents voyages, de multiples tentations et de labeurs incessants, était gravement malade. Son corps exténué inspirait de vives craintes, et la mort de Grégoire était considérée par tous comme inévitable. Mais Dieu, contre toute attente, le releva de son lit de malade et lui rendit la vie, préparant en lui un champion pour de nouveaux exploits et un nouveau combat.

Pas encore complètement remis de sa maladie, le courageux Grégoire fut contraint, suite aux demandes pressantes de l'empereur, de se rendre de nouveau à Constantinople comme ambassadeur et médiateur auprès du beau-père de l'empereur, l'empereur lui-même, afin de

négoier la paix entre eux, qui étaient encore en conflit. Mais le Roi des rois et Seigneur des seigneurs, du haut des cieux, désapprouvait cette réconciliation, la jugeant inutile à ce moment précis. Il envoya donc Grégoire auprès des Achéménides, qui s'étaient trop éloignés de lui dans la parole de foi, et auprès des chrétiens captifs que ce peuple impie détenait – l'envoyant d'une manière étrange, sous les traits d'un captif, mais comme un messenger de paix et un prédicateur de la vraie foi et de la piété. Ainsi, Grégoire, qui par son enseignement avait rendu nombre d'âmes dignes de la liberté céleste et du Royaume, est conduit par les Achéménides en Asie comme captif, simple homme du peuple, afin que, par sa propre captivité, il puisse aussi libérer beaucoup d'autres de l'esclavage spirituel.

Saint Grégoire passa une année entière en captivité parmi les impies, endurant avec courage toutes les épreuves de la captivité, sans jamais cesser ni se lasser d'accomplir sa mission. Il enseigna aux pieux captifs chrétiens la patience et le courage face aux maux de la captivité, les encourageant à ne pas négliger la culture de la vertu et leur insufflant l'espérance des bénédictions futures par son propre exemple : le jeûne et la prière constants. Il dénonça aussi les méchants, exposant leurs erreurs par des discours fréquents et éloquents. Pour cette liberté de parole, pour cette audace, il subit à maintes reprises calomnies, injures et coups. Saint Grégoire a relaté les détails de sa captivité dans une épître à son Église.

Entre-temps, la situation, tant au niveau de l'État que de l'Église, avait radicalement changé. Ceux qui s'étaient tant souciés de la libération de Grégoire, à savoir l'empereur et le patriarche, furent déposés et destitués. Pourtant, Grégoire fut miraculeusement libéré : Dieu, qui, selon l'Écriture, crée et transforme toute chose par sa seule volonté, inspira des Triballiens, ou plus précisément des Dalmates, venus de contrées lointaines, à accomplir cet acte. Ils libérèrent le saint, payant avec joie une rançon importante aux barbares.

À son retour de captivité à Constantinople, saint Grégoire reprit ses dénonciations des hérétiques et, entre autres, écrivit et publia un ouvrage en deux volumes, «Sur la procession du saint Esprit», contre les Latins. Par cet ouvrage, il infligea une défaite définitive aux partisans et disciples de Barlaam et d'Akindynos. Après cela, il retourna en paix à Thessalonique, prodiguant ses paroles vivifiantes à ses fidèles, qui avaient longtemps soif d'instruction, et, comme à son habitude, guérissant les maux physiques autant que spirituels. Par exemple, il guérit, entre autres, un certain Porphyre, hiéromoine du monastère d'Ipomimniscondas – une fois d'une pneumonie, une autre fois d'une strangulation, et dans les deux cas, par la seule prière et l'imposition des mains sur les zones affectées. Il guérit ensuite la fille adoptive d'une religieuse du monastère Sainte-Théodora d'une longue et terrible diarrhée sanglante. Finalement, un vénérable citoyen de Thessalonique, un certain Palat, orfèvre de métier, décorait d'or de nouveaux vêtements liturgiques pour le grand Grégoire. L'évêque, sous prétexte d'inspecter l'ouvrage, mais surtout poussé par la divine Providence à accomplir un miracle, se rendit chez Palat. Le fils de ce dernier, un garçonnet de cinq ans souffrant de sécheresse depuis quinze mois, gisait immobile et si amaigri que seuls quelques gémissements indistincts témoignaient de sa vie. Voyant le pauvre enfant, saint Grégoire, pris de compassion, s'enquit de la cause de son mal. Le père, accablé de chagrin, raconta tout en détail au grand Grégoire, dans un sanglot déchirant. Au même instant, il se leva, prit dans ses bras le garçonnet à demi mort et, le plaçant sous les bras de l'évêque, s'écria, comme le père de l'Évangile, implorant Jésus Christ : «Ayez pitié de mon fils ! J'ai consulté tous les médecins, essayé tous les remèdes possibles, mais rien n'y a fait, et j'ai perdu tout espoir de sa guérison.» Saint Grégoire fit d'abord le signe de la croix sur le malade, puis posa la main sur la tête de l'enfant et, murmurant une prière, le rendit aussitôt à ses parents, guéri. L'enfant non seulement se leva immédiatement et se mit à marcher librement, mais il sauta aussi avec l'agilité propre à l'enfance, témoignant de ses propres yeux, à la stupéfaction indicible de tous les présents, du grand miracle qui venait de se produire. Mais, comme je l'ai dit d'emblée, il est absolument impossible, dans ce cas précis, de relater en détail tous les actes significatifs et miraculeux de saint Grégoire, tant pour les individus que, surtout, pour le bien de l'Église tout entière. Aussi, pour abrégé mon récit, je décrirai quelques détails concernant la fin de sa vie terrestre et les événements qui suivirent immédiatement.

Cela faisait maintenant trois ans que saint Grégoire était revenu de son dernier voyage à Byzance. Durant ces trois années, parmi de nombreuses autres entreprises spirituellement bénéfiques pour le troupeau de Thessalonique, il écrivit, à la demande du patriarche œcuménique, un livre contre le philosophe et prétendu moine Nicéphore (Grégoras), cet extrême et audacieux

profanateur de la Divinité et de ses théologiens, anciens et modernes. Ce livre contient quatre longs discours irréfutables et constitue, en un sens, le point final de l'œuvre sacrée du grand Grégoire. Au début de sa quatrième année, le grand Grégoire tomba gravement malade. Une affection du foie l'emporta brièvement de cette vie à la vie éternelle le 14 novembre 1360, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir passé douze ans et six mois comme saint, à la tête de l'Église du Christ. Lorsque l'âme bienheureuse quitta le corps mortel mais saint du grand évêque Grégoire, la grâce miraculeuse du saint Esprit qui planait en lui se manifesta d'une manière extraordinaire : une lumière éclatante et extraordinaire emplit la pièce où reposait le corps de Grégoire, et cette lumière merveilleuse fut vue par tous ceux qui s'étaient réunis pour contempler une dernière fois l'évêque humble et aimant. Toute la ville se rassembla pour les funérailles de l'évêque, à tel point que non seulement la vaste cathédrale où se déroulaient les obsèques, mais même le cimetière ne pouvaient contenir tous les fidèles. Le visage du défunt Grégoire, émacié et complètement desséché avant sa mort, rayonnait d'une joie céleste, semblable à celle du protomartyr Étienne. Car c'était là qu'agissait la même puissance de l'Esprit qui avait inspiré le protomartyr : alors les persécuteurs et les meurtriers étaient les Juifs insensés, et maintenant, les Barlaamites orgueilleux et exaltés. Les reliques incorruptibles de saint Grégoire<sup>69</sup> devinrent, peu après sa mort bienheureuse, une source abondante de miracles et de guérisons, comme en témoignent les cas suivants, parmi tant d'autres.

Un moine, en attente d'ordination dans un monastère de Thessalonique, fut atteint d'une violente céphalée. La maladie était si persistante qu'elle menaçait sa vie. Grâce à des soins thérapeutiques et aux moyens médicaux de l'époque, il survécut. Mais la terrible migraine ne s'apaisa pas, revenant périodiquement : d'abord une fois par mois, puis deux, souvent trois, et finalement, avec le temps, elle devint...

Les maux de tête, de plus en plus fréquents et aigus, s'intensifièrent progressivement. Six années s'écoulèrent ainsi. La septième année, ils devinrent si violents qu'ils plongèrent le malade dans la folie : il poussait des cris étranges et inhabituels et devint totalement insensible à tout ce qui l'entourait. La mort, une fois de plus, méprisant la médecine, l'emporta. Que se passa-t-il alors ? Le moine, désespéré de la vie terrestre, se consacra entièrement à la contemplation de l'au-delà, dont il voyait la transition planer, pour ainsi dire, au-dessus de sa tête. Pressentant sa fin, il se mit à sangloter et à confesser à Dieu ses péchés, implorant le pardon de son âme. Il déplorait aussi profondément qu'à la fin de cette vie éphémère, il ne trouvât personne pour partager son deuil ni pour le reconforter. Finalement, il évoqua le grand pasteur, sa sainteté et l'intercession de tous ses proches (le moine était de ceux qui avaient bien connu le saint), déplorant de n'avoir même pas été présent lors du dernier voyage du bienheureux vers Dieu. «Car, répéta-t-il, si j'avais été présent à la mort du saint, si j'avais entendu ses dernières paroles divines et reçu sa bénédiction, alors, en ces instants, cela aurait sans aucun doute été ma plus puissante protection et mon arme salvatrice.» Répétant cela, empli d'une profonde tristesse, le moine s'endormit un jour d'un sommeil profond et fit le rêve suivant. «Il me sembla, dit-il, que je me tenais devant l'autel de l'église du merveilleux thaumaturge Démétrius, et je vis le grand évêque debout devant le trône sacré, accomplissant, comme à son habitude, le sacrifice sans effusion de sang. Je m'inclinai devant lui avec dévotion, lui demandant de prier pour moi; mais le saint parut d'abord indifférent à ma prière, entièrement absorbé par le rite sacré. Au bout d'un moment, il se tourna vers moi et, posant sa main droite sur la partie de ma tête où semblait se concentrer toute ma souffrance, il traça le signe de la croix divine du bout des doigts. Et aussitôt, l'huile qui coulait de ses doigts humidifia tout mon visage. Telle fut ma vision en rêve. À mon réveil, je repris immédiatement mes esprits, et non seulement la peur de la mort, mais même la moindre trace de mon violent mal de tête précédent avait disparu, et, les larmes aux yeux, je me mis à louer et à remercier Dieu et son saint serviteur.» Un autre habitant de Thessalonique, un noble distingué, père de famille avec une épouse et des enfants et un vaste domaine, souffrait depuis longtemps d'une maladie chronique, médicalement appelée colique. Cette affection, s'aggravant sans cesse, finit par se révéler incurable; tous les traitements médicaux semblaient totalement inefficaces, car les pores naturels s'étaient immédiatement fermés, bloquant l'évacuation des excès gastriques. Les médecins renommés réunis pour la consultation déclarèrent que des matières accumulées s'étaient durcies comme de la pierre et bloquaient le passage de l'évacuation naturelle. Six jours s'étaient déjà écoulés depuis que la terrible colique du patient avait provoqué des spasmes intestinaux généralisés; le soir venu, les spasmes étaient devenus si violents qu'il n'y avait plus le moindre

espoir qu'il survive ne serait-ce qu'une partie de la nuit. Le patient était entouré de parents et de proches; leurs conversations sombres, comme c'est souvent le cas en de telles circonstances, tournaient sans cesse autour d'un seul sujet, dont un triste exemple se trouvait sous leurs yeux. Et, entre autres choses, la conversation s'orienta vers saint Grégoire, la grande puissance divine à l'origine des miracles accomplis par son intermédiaire, et sur le nombre de personnes venues avec foi se recueillir sur sa tombe et qui, souvent, étaient miraculeusement guéries des maladies les plus terribles et les plus tenaces. À ces mots, le malade, les larmes aux yeux, implora la miséricorde du thaumaturge : «Toi, serviteur de Dieu, toi qui es l'infatigable imitateur du Christ, bien que moi-même, comme tant d'autres, ne puisse me rendre sur ta tombe, tant à cause de la maladie que parce que le moment n'est pas venu, peux-tu, je t'en prie, me visiter, me guérir de ce mal cruel et me délivrer de cette mort inéluctable !» Proclamant ces paroles et d'autres semblables, le malade s'assoupit, comme s'il s'endormait. Et soudain, le grand Grégoire lui apparut sous les traits d'un prêtre, un moine et parent, également nommé Grégoire, accompagné d'un hiérodiaque, lui aussi un proche du malade. Alors, Grégoire, avec bienveillance et compassion, demanda au malade : «Quelle est la cause de votre chagrin ? Pourquoi êtes-vous si troublé et agité ?» «Ne voyez-vous pas, répondit le malade, combien je souffre, quelles cruelles souffrances j'endure ? À cause d'elles, je vais sans doute perdre la vie et – malheur ! – je laisserai mes chers enfants orphelins, sans aucune protection ni mécène.» «N'ayez pas peur, mon ami, dit saint Grégoire, vous êtes certes malade en ce moment, mais cela est temporaire : bientôt vous irez mieux et, par votre prière, vous obtiendrez ce que vous désirez. Prenez ceci et appliquez-le sur l'endroit douloureux.» Sur ces mots, et prenant, comme il lui sembla, de sa poitrine un morceau d'un vêtement neuf, qu'il avait brodé lui-même de neuf croix d'or, comme mentionné plus haut, il le posa sur la plaie. De plus, il lui sembla que le diacre qui accompagnait Grégoire tenait une croix entre ses mains.

Fabriqués en cire, il l'appliqua sur l'os du malade, que les médecins appellent le sacrum. Après cela, Grégoire et le diacre disparurent de la vue du malade. Ce dernier, cependant, se réveilla avec une forte douleur à l'estomac, et aussitôt toute la matière maligne fut expulsée, à la grande stupéfaction des personnes présentes. La maladie disparut instantanément, et le malade, retrouvant des forces, se précipita vers le tombeau du grand thaumaturge et raconta à haute voix ce miracle surnaturel à tous, rendant grâce à Dieu et à son saint patron. Le protopsautier de la métropole de Thessalonique, c'est-à-dire de la cathédrale, était un homme versé dans la psalmodie, maître de chœur et premier chanteur, et professeur de musique expérimenté – un «domestikos», comme on appelait généralement les personnes exerçant cette profession – qui jouissait de grands privilèges et d'une estime particulière. Il tomba malade d'une étrange et aiguë affection, semblable à l'érysipèle ou à un érysipèle errant, et resta alité pendant près d'un an. Malgré un régime strict et diverses interventions médicales, une partie des matières accumulées dans son corps disparut, tandis que le reste se concentrait aux extrémités, entraînant la paralysie des bras et des jambes. De nombreux jours s'écoulèrent ainsi. Finalement, la substance maligne fut retirée médicalement de toutes les zones, mais elle demeura logée, comme enracinée, dans trois doigts de sa main droite : le pouce, l'index et le majeur. Ses doigts étaient devenus complètement insensibles, au point qu'il lui était impossible de les plier ou de les bouger. Cette situation affligea doublement l'archiprêtre : d'une part, la soudaineté de la maladie et son incurabilité, puisque les médecins avaient refusé de le soigner; d'autre part, l'impossibilité de poursuivre sa profession, c'est-à-dire de diriger une chorale ou de composer des hymnes. Désespérant de toute aide de la médecine, le malade se tourna vers Dieu et implora son intercession, cherchant la guérison par celle des grands saints du Christ, des hiérarques, des martyrs et des autres saints. Une nuit, après sa prière – car il faisait nuit –, le grand Grégoire lui apparut en songe, devant tous et pour tous, et lui annonça la visite imminente de Dieu et sa guérison. Il lui sembla en effet se trouver dans le grand temple de la Sagesse Divine (Sophia), quelque part à droite, auprès du grand évêque, là où se trouvait le reliquaire du saint. Et il lui sembla alors que le saint, posant la main sur sa tête, lui disait d'une voix douce et paternelle : «Rentrez, ami archevêque, chez vous, et vous serez guéri désormais.» À l'aube, le malade se rendit péniblement à l'église, s'inclina devant le reliquaire du saint et se mit à verser des larmes de tendresse et de repentir pour sa vie passée, car il lui était parfois arrivé de tenir des propos insolents à l'égard du saint. Confessant avec tendresse et humilité ses fautes et ses péchés, il implora le saint de lui pardonner, de le guérir et de lui accorder sa miséricorde, frottant sans cesse

sa main malade contre la pierre du reliquaire. Après cette longue prière, il rentra chez lui et – miracle ! – sa main paralysée se remit à fonctionner : ses doigts retrouvèrent leur mobilité et purent accomplir n'importe quel travail – tenir une plume, écrire, etc. Et l'archiprêtre glorifia Dieu et son grand saint.

Un homme, tisserand de métier, l'un de ceux qui tissaient la pourpre royale, souffrait depuis longtemps d'indigestion. Il avait complètement perdu l'appétit et ne pouvait ni manger ni boire, si bien que sa maladie l'avait finalement privé de tout moyen de subsistance. Il fit donc venir l'un des médecins du roi et implora son aide. Le médecin lui prescrivit un laxatif. Le patient, pour une raison inconnue, prit le médicament contrairement aux instructions du médecin, n'en avalant pas la totalité en une seule fois, mais seulement la moitié, dans l'intention d'en tester l'effet avant de boire le reste. Mais le laxatif se révéla si puissant qu'il provoqua une diarrhée sanglante incontrôlable. Le médecin, réalisant son erreur, fut désemparé et tenta par tous les moyens d'arrêter la diarrhée; mais en vain : l'épuisement extrême menaçait de tuer le patient. Ayant ainsi perdu espoir en la compétence du médecin, le patient implora l'aide de Dieu et l'intercession de son grand saint. «Je sais», prie le malheureux, «je sais que toi, homme de Dieu, ici-bas et maintenant, après ta mort, au ciel, tu as un grand pouvoir auprès de Dieu en toutes choses. Sois mon secours en cette heure, et par ta puissante intercession auprès de Dieu, délivre-moi du danger qui me menace et d'une mort impudente !» Après cette prière fervente, le malade s'endort et rêve d'un moine qui, jadis, avait servi l'évêque et qui lui dit maintenant : «Va sans tarder chez l'évêque, prends son omophorion sacré et pose-le sur le bas de ton dos, et ton vœu sera exaucé.»

Le malade, encore à demi conscient, se hâte, du moins le croit-il, vers la maison de l'évêque et cherche le vêtement sacré, comme le moine le lui avait ordonné; mais il ne le trouve nulle part. Aussi, il retourne, comme il le pensait, chez le moine et lui annonce son échec. Ce dernier prend le malade par la main et le conduit non pas à la maison de l'évêque, mais au tombeau du saint. Là, prenant l'omophorion, il le pose de ses propres mains sur le bas du dos du malade et disparaît soudainement. Après quoi, le malade, se réveillant, comprend aussitôt que la maison de l'évêque était son tombeau sacré et l'omophorion, la dalle de pierre du reliquaire. Il se rend donc au tombeau et, effleurant la dalle de pierre du bas du dos, rentre chez lui complètement guéri, délivré de sa maladie et de la mort.

Ce grand médecin des âmes et des corps guérit aussi les médecins. Un médecin était alité depuis très longtemps, souffrant de divers maux. Son alitement prolongé lui avait causé des escarres, et ces plaies s'étaient infestées de vers. Non seulement lui-même était malade, mais aussi sa femme et ses enfants, si bien que la maison du médecin n'était pas un hôpital, comme elle aurait dû l'être, mais plutôt un lieu de rassemblement pour les malades. C'est ainsi que le médecin compatissant, le divin Grégoire, vint auprès de ces malades. Mais comment ? L'une des filles du malade rêva que saint Grégoire était venu chez eux, accompagné de son hiérodiaque. La jeune fille tomba à genoux devant le saint et le supplia d'avoir pitié de son père souffrant. Le saint exauça sa prière et ordonna au hiérodiaque d'aller chercher aussitôt à l'église le calice dans lequel il bénissait chaque année les eaux. Le calice, rempli d'eau bénite, fut apporté immédiatement, et le hiéarque ordonna au hiérodiaque de laver les mains et les pieds du malade avec l'eau bénite. Le hiérodiaque n'hésita pas à accomplir la volonté du saint, et une fois tout fait comme ordonné, le malade, aussitôt après avoir été lavé, sembla recouvrer la santé. La jeune fille se mit alors à prier le saint pour la guérison de sa mère et pour qu'elle-même retrouve la santé. Mais alors, une voix se fit entendre, lui disant de se contenter de cela pour le moment, et qu'avec le temps, et bientôt, son vœu concernant la guérison de sa mère serait exaucé. À son réveil, la jeune fille raconta son rêve à ses parents; et son père, dès qu'il l'apprit, leur ordonna de l'emmener aux bains publics. Après avoir lavé toutes les impuretés et les vers de ses plaies, il se rendit au tombeau du saint et y pria longuement et avec ferveur. Deux jours plus tard, de retour chez lui, il ressentit une douleur soudaine à l'estomac, suivie d'une diarrhée si violente que les médecins présents furent horrifiés et pensèrent que le patient ne supporterait pas un tel épuisement et qu'il mourrait certainement. Mais grâce au pouvoir miraculeux du lavage de ses pieds et de ses mains à l'eau bénite, puis du bain aux bains publics, il vainquit sa maladie, et non seulement il retrouva bientôt ses forces, mais il devint même plus sain et plus fort qu'avant sa maladie. Après sa guérison, le médecin reprit son métier comme auparavant et guérit de nombreuses personnes. Seule son épouse, dont le mal résistait à son habileté médicale, ne put le guérir. Mais le médecin universel et père, saint Grégoire, tint sa promesse : après avoir guéri le médecin, il guérit également son épouse, donnant

ainsi la priorité, en l'occurrence, au chef de famille – le mari. Une femme de noble famille souffrait d'une longue et grave maladie, à la suite de laquelle une substance maligne se forma dans tout son bras droit, le desséchant et le paralysant. De plus, devenu insensible, le bras resta horizontal, et grogna, saillante comme un bâton, ce qui non seulement lui pesait lourdement, mais suscitait aussi le dégoût de son entourage. Les médecins jugèrent nécessaire d'appliquer des frictions chauffantes aux remèdes très puissants et âcres. Mais la patiente prêta peu d'attention à ces pommades, préférant s'oindre la main d'huile de lampes sacrées et de myrrhe provenant des reliques des saints, espérant ainsi guérir. Avant de tomber malade, elle avait entendu parler des miracles du prodigieux Grégoire à maintes reprises, presque quotidiennement, mais elle avait d'abord refusé d'y croire et, dans sa sottise et sa frivolité féminines – une qualité si souvent, hélas, caractéristique des femmes de la haute société, tant dans la capitale royale de Constantine que dans d'autres grandes villes – elle proférait fréquemment des blasphèmes contre le saint. À présent, cependant, les miracles de saint Grégoire, manifestés jour après jour et célébrés dans toute Thessalonique, et la dure réalité de la vie, avaient finalement eu raison de l'esprit obstiné de cette dame, de noble naissance mais insignifiante dans sa pauvreté spirituelle. Elle se tourna donc, avec d'autres, vers le saint pour implorer son aide, mais le doute et l'incrédulité ne la quittaient pas. «Non», pensait-elle, «Grégoire ne peut pas me guérir, ou, s'il le pouvait, il ne le voudrait pas, à cause de mon manque de foi et de mes calomnies passées.» Peut-être cela lui aurait-il convenu, à elle, incrédule et frivole. Mais le saint disciple du miséricordieux Jésus Christ, qui fait briller son soleil et pleut sur les justes comme sur les injustes, imite le Christ et lui témoigne aussi sa miséricorde. Bien qu'elle soit venue trouver le saint avec des pensées sceptiques, chaque fois qu'elle frottait sa main engourdie contre la dalle du reliquaire, la femme insensée était guérie. D'abord, ses doigts morts et immobiles se remirent à bouger : elle pouvait désormais les plier pour former le signe de croix; puis, trois jours plus tard, de retour chez elle, pendant son sommeil, sa main entière fut complètement guérie. Parallèlement, la dame fut également guérie de son mal spirituel – la frivolité et l'incrédulité du monde, bien pires que ses maux physiques. Ainsi miraculeusement guérie par la grâce de saint Grégoire, elle est encore vivante aujourd'hui, et ceux qui le souhaitent, surtout ceux qui, comme elle, ne croient pas aux miracles, peuvent l'entendre glorifier Dieu et son saint miséricordieux pour ce miracle.

La veuve âgée et pauvre souffrait de rhumatismes qui avaient paralysé sa main gauche. Ce malheur était un double coup dur pour la pauvre vieille femme : d'abord, elle était tourmentée et épuisée par une douleur insupportable; ensuite, alors qu'elle vivait déjà misérablement ses jours, elle était désormais privée de son dernier moyen de gagner son pain quotidien, car sa seule source de revenus était un rouet et d'autres petits travaux manuels. La malade avait essayé divers traitements médicaux puissants et radicaux, allant jusqu'à cautériser son épaule gauche avec un fer rouge, la considérant comme la source et la cause de son mal (un rhumatisme l'avait frappée au bras, prenant naissance à son épaule gauche). Mais tout fut en vain : la douleur ne s'apaisait pas, la maladie persistait, défiant tous les traitements, et s'aggravait même. La vieille femme languit longtemps, passant ses jours et ses nuits à implorer de l'aide. Finalement, ses voisins, pris de pitié, se rassemblèrent autour d'elle et la consolèrent. Impuissants à la soulager, ils lui conseillèrent d'aller au sanctuaire du grand thaumaturge et de lui demander la guérison. La malade suivit leurs conseils compatissants, se rendit au tombeau sacré de Grégoire et, après y avoir prié longuement et avec ferveur, rentra chez elle à la tombée de la nuit, souffrant toujours de la même douleur insupportable. Après avoir prié, elle se coucha. Le grand médecin des malades, d'une certaine manière, amorça le processus de guérison, car le mal ne disparut ni soudainement ni instantanément : la douleur, qui avait cessé à son épaule et à son bras, se concentra à son coude et au reste de son bras, du coude jusqu'au bout des doigts, et s'intensifia encore. La malade se mit alors à hurler avec encore plus de fureur, reprochant au saint d'avoir concentré la maladie en un seul endroit et d'avoir ainsi aggravé ses souffrances. C'est ainsi que les malades se plaignent généralement des médecins qui, pour des raisons qui leur paraissent évidentes, localisent la maladie. De nouveau, des voisins compatissants et sages accoururent au chevet de la vieille femme malade et lui conseillèrent de retourner voir le même médecin et de prier pour la guérison du reste de sa main. La malade retourna au sanctuaire miraculeux, tomba à genoux et se mit à prier. Le saint docteur, pris de pitié, la délivra de son mal, non pas pendant son sommeil, comme cela s'était déjà produit, mais bien réel : la vieille femme vit clairement comment la maladie chronique s'était étendue du bout de ses doigts, telle une épine dans le pied, au fil du temps.

Finalement, elle rentra chez elle guérie, sa main capable de tout travail, et depuis lors, elle n'a cessé de glorifier Dieu et son saint patron avec des lèvres reconnaissantes.

Deux religieuses, l'une âgée, l'autre jeune, étaient privées depuis longtemps de leurs sens les plus essentiels : la vieille avait perdu la vue et la jeune l'ouïe. Toutes deux vinrent au tombeau du saint et prièrent, chacune pour sa propre maladie, et le saint pour la grâce du saint. Et le médecin, prompt à guérir, les guérit aussitôt tous deux. Le jeune homme recouvra une ouïe claire et parfaite, et la vieille femme recouvra la vue; les deux nonnes ne cessèrent de louer le divin médecin et leur bienfaiteur pour cette guérison si rapide et manifeste, et pour le rétablissement de leurs sens – l'ouïe et la vue – qui semblaient autrefois engourdis.

Et le grand saint de Dieu n'oublia pas les Thraces dans ses bienfaits, mais le philanthrope les compta parmi ses compatriotes, imitant le miraculeux défenseur et sauveur de la grande Thessalonique, saint Démétrius, renommé parmi les martyrs et les thaumaturges. Un certain immigrant d'Orestie, ville reconstruite plus tard par Hadrien et nommée Andrinople en l'honneur de cet empereur, homme aux cheveux blancs, empreint de sagesse, de pureté de caractère et de rang, qui devint par la suite l'un des citoyens les plus distingués de Thessalonique pour sa piété et son zèle pour tout ce qui est beau, avait été un ami de saint Grégoire avant même son entrée dans le troupeau de l'Église de Thessalonique. De simples rumeurs sur les qualités extraordinaires de cet homme divin et d'un zèle ardent pour la vérité bafouée par les ennemis de Grégoire, cet homme s'attacha tellement au grand champion de l'Orthodoxie et l'aima tellement qu'il dénonçait ouvertement avec ferveur ceux qui avaient abandonné leur évêque, irritant ainsi souvent la congrégation de ces apostats. Leur époux commença alors à comploter contre lui, le menaçant de mort, ce qu'il aurait pu faire si Dieu n'avait daigné mettre fin à la rébellion et arrêter la violence.

À l'accession de l'évêque au sein du troupeau, après que l'Église eut accepté son époux, ce citoyen distingué fut présenté à Grégoire par ses proches et se lia d'amitié avec lui, ayant déjà été son ami sincère et fidèle en son absence. Ayant goûté au courant vivifiant de son enseignement, il fut finalement conquis par l'amour du saint, s'attacha plus encore à l'objet de son amour et demeura à jamais inséparable de lui par l'esprit. Telle était sa dévotion au grand évêque. Pour sa part, l'évêque, informé de son combat ouvert contre les apostats, même au péril de sa vie, loua son zèle pour la foi orthodoxe et, entre autres, prononça la prière suivante : «Dieu seul récompensera ton zèle considérable et ton combat ouvert pour la vérité comme ils le méritent; notre rétribution, quelle qu'elle soit, sera insuffisante et inadéquate, compte tenu de la nature et de la force humaines.» Ce sont là les paroles du saint, et ce n'étaient pas de simples mots, ni une banale conversation amicale, mais une prophétie inspirée d'en haut, comme le montrera le récit qui suit. Bien des années s'écoulèrent depuis; le saint s'éteignit, et son ami fut frappé par la maladie suivante : quatre verrues monstrueusement grosses étaient apparues soudainement sur sa paume gauche. Elles étaient exceptionnellement dures et leurs extrémités très piquantes l'empêchaient de serrer le poing ou de saisir quoi que ce soit. Cela était dû autant à la taille inhabituelle des excroissances qu'à leur nature piquante. De plus, la difformité de sa main était un spectacle repoussant. Huit années s'étaient écoulées depuis que le patient était tombé malade de cette maladie inhabituelle, et il n'y avait absolument aucun espoir de guérison. Cependant, ayant lui-même été témoin des miracles extraordinaires qui se produisaient chaque jour au tombeau de saint Grégoire et en ayant entendu parler à maintes reprises, il résolut finalement de se joindre aux autres pour vénérer le reliquaire du grand thaumaturge. Après une prière fervente au pied du saint tombeau, il se tint devant le reliquaire et posa la main sur le couvercle, contemplant l'icône du saint. À cet instant, il lui sembla voir le grand Grégoire en personne. Aussi, avec une sorte d'audace amicale, encouragé par la bienveillance de l'évêque, il commença à parler à voix basse : «Véritable ami de Jésus Christ ! Tu as beaucoup acquis et une assurance devant Dieu manifeste à tous; c'est pourquoi tu as le pouvoir d'exaucer très facilement les prières de ceux qui t'invoquent, les protégeant des troubles et des maux par ton intercession directe.» Voici, le moment est venu de mettre ta force et ton courage au service de Dieu, à cause de la maladie qui affecte ma main, et de demander miséricorde à Dieu et à mon Sauveur, en me souvenant, en son temps, de tes paroles et de la promesse que tu nous as faite, à nous qui sommes indignes, lorsque tu vivais sur terre, en disant : «Dieu te récompensera dignement pour ton zèle pour la vérité et ta lutte acharnée contre son piétinement.» C'est ainsi que ce véritable chrétien exprima avec audace sa prière, animé par sa dévotion envers le saint et sa foi inébranlable en lui. Au même moment, un homme venu de loin, moine en habit et étranger par sa langue et ses mœurs, mais bon et

vertueux, voyant et entendant cette prière si extraordinaire, lui demanda d'abord de quoi il souffrait. Mais lorsqu'il tendit la main et lui montra sa maladie, le moine étranger dit : «Frère, si tu souffres d'une maladie si terrible, pourquoi ne pleures-tu pas, pourquoi ne t'afflige-t-il pas en priant le saint ?» «Te précipites-tu vers lui comme si tu n'avais aucun besoin ?» L'autre homme répondit à l'étranger : «Sache, Père, qu'il (désignant le saint) sait avec quelles pensées et de quel cœur je lui demande de l'aide et la guérison.» «Après avoir dit cela,» dit le malade, «je suis rentré chez moi et, comme d'habitude, je me suis endormi, gardant constamment le saint à l'esprit et m'adressant mentalement à lui par la prière. Après minuit, à l'heure de l'office, je me suis levé, j'ai appelé le serviteur pour qu'il me laisse me laver le visage, et je me suis lavé le visage de la main droite, car ma gauche était atteinte et donc inutilisable. Et ainsi, en me lavant, j'ai touché par inadvertance ma main gauche et – miracle ! – les vilaines excroissances ont toutes disparu, sans laisser de trace : ma paume s'est fermée complètement et sans aucune entrave. Émerveillé par ce phénomène, j'ai ordonné aux serviteurs de m'apporter une bougie et, appelant tous les occupants de la maison, je leur ai montré ce miracle, et nous tous, stupéfaits, avons glorifié Dieu et son saint.» Que se passa-t-il ensuite ? L'homme se rendit une seconde fois au tombeau de saint Grégoire pour le remercier de cette grande grâce, et de nouveau le moine, le voyant, se mit à le réprimander pour son étrange prière. Le chrétien lui tendit la main et annonça silencieusement le miracle au moine. Le moine, voyant la main guérie, fut si stupéfait qu'il se mit à glorifier Dieu et à louer son saint à haute voix. Puis, se tournant vers l'icône du saint, il dit : «Apparemment, parce que je me suis tenu devant votre tombeau avec des pensées incertaines, je n'ai pas été jugé digne de recevoir de vous l'exaucement de ma demande – la guérison et votre grâce – et c'est pourquoi j'ai décidé de retourner dans ma patrie. Mais maintenant, non ! Je ne vous abandonnerai pas, je ne fuirai pas vos bénédictions. Oui, je le jure par les actes de votre vertu et ces grands miracles que vous accomplissez, je ne partirai pas, mais resterai ici, près de votre saint reliquaire, jusqu'à ce que moi aussi, je reçoive la guérison par votre intercession auprès de Dieu.» Et le moine ne fut pas déçu dans son espoir inébranlable, car bientôt, comme il le souhaitait, il fut guéri et retourna aussitôt dans sa patrie, ce qui ressort sans aucun doute de la suite. «Dès lors», dit l'homme guéri, «je me rendais chaque jour au tombeau du grand médecin, je m'inclinai devant lui et lui offrais des prières d'action de grâce, mais je n'y revis jamais le moine. De toute évidence, guéri, il était reparti pour sa patrie; sinon, comment aurait-il pu partir, après avoir fait le serment solennel la veille de ne pas partir avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait ?» Mais est-ce seulement pour sa ville natale de Thessalonique et ses habitants, ou pour ceux qui vivent à proximité, et peut-être même pour les citoyens étrangers, que le merveilleux saint Grégoire apparaît si miraculeusement comme médecin, sauveur et secourable dans les moments de détresse, tandis qu'il traite les autres – des étrangers, comme s'ils étaient inconnus et lointains – avec une certaine légèreté, voire un certain dédain ? Oh non, loin de là ! Mais sachant que l'Église du Christ est une partout, dont il fut lui-même un digne chef durant sa vie et pour laquelle, à l'exemple du Christ, il donna volontairement sa vie, il apparaît aussi comme un sauveur, un libérateur et un guérisseur des maladies incurables pour ceux qui l'invoquent de partout. Les Thessaliens et les Illyriens en sont de véritables témoins, ainsi que tous ceux qui, ayant expérimenté ici la puissance des miracles du saint et ayant été témoins de sa grande audace devant Dieu, le glorifient là-bas, parmi ces étrangers, prêchant partout ses grands miracles. Car eux aussi font reproduire ses icônes, et célèbrent fréquemment des fêtes en sa mémoire avec une grande foi et un amour profond et sincère, et érigent des églises en son nom, comme s'il s'agissait de l'un des apôtres et des pères de l'Église, le louant comme un prédicateur de piété, un père-représentant de l'Église, un maître et un gardien de ses vrais dogmes, et un grand faiseur de miracles. En un mot, ils agissent à l'opposé de ce que fait sa propre patrie. Ils imitent les Samaritains, cette poignée d'étrangers, la Cananéenne croyante et tous ceux qui, par leur foi inébranlable en Christ, ont dénoncé la grande Jérusalem elle-même, les ténèbres, la vanité et l'envie de ses scribes et de ses pharisiens. Et je crains, je crains fort, que ces paroles terribles prononcées par le Maître du monde aux derniers jours de sa vie terrestre ne se limitent pas à Constantinople : «Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés !» et que «beaucoup, venus de l'Orient et de l'Occident, viendront s'asseoir à table avec Abraham, Isaac et Jacob... mais les fils du royaume seront chassés.» C'est pourquoi ce disciple du Christ vient si fidèlement au secours des vrais croyants et exauce promptement leurs prières, comme nous l'avons déjà mentionné, et comme preuve, nous citerons deux ou trois cas plus récents. Une femme de très haute naissance, originaire de Kastoria, nommée Zoé, tomba

atteinte d'une maladie très aiguë qui se manifesta par d'intenses douleurs intestinales. La maladie la tourmentait si cruellement et lui tordait les entrailles à tel point que le sang coulait d'elle à flots chaque jour de la semaine. Pendant cinq ans, la malheureuse femme souffrit ainsi, et la médecine ne put même pas trouver un remède qui puisse au moins la soulager; la souffrance était si intense que la patiente avait déjà perdu tout espoir en la médecine. Heureusement, sa force de caractère l'emporta, et ce fut la seule raison pour laquelle la pauvre femme ne succomba pas à l'épuisement. Néanmoins, elle finit par se coucher et resta immobile pendant deux longues années, s'ajoutant aux cinq années de ses cruelles souffrances précédentes. Mais à mesure que la renommée des miracles extraordinaires du grand Grégoire grandissait et se répandait de jour en jour – leurs bienfaits étaient connus non seulement à Thessalonique, mais aussi jusqu'aux confins les plus reculés –, la malade Zoé, l'apprenant, s'en remit avec foi à la puissance divine si miraculeusement manifestée par le grand évêque. Elle invita des prêtres chez elle pour qu'ils lui administrent d'abord le sacrement de l'onction des malades, puis qu'ils récitent une prière à saint Grégoire en sa faveur. Et ainsi, pendant la prière des prêtres, sous les yeux de tous, la femme, immobilisée depuis tant d'années, se leva soudain de son lit et se tint debout, en pleine santé et pleine de vigueur. Il ne restait plus aucune trace de son amaigrissement passé, si bien que les personnes présentes furent immensément stupéfaites par ce miracle rapide et extraordinaire, semblable à celui que Jésus Christ avait accompli sur le paralytique à Capharnaüm et à la piscine des Brebis. La seule différence résidait dans le fait que, là-bas, il avait agi par lui-même, tandis qu'ici, par l'intermédiaire de saint Grégoire, son disciple et ami, il avait relevé la malade de son lit et l'avait délivrée de sa maladie chronique. En conséquence, les citoyens les plus pieux et les plus éminents de Kastoria, et en particulier le conseil du clergé tout entier, s'étant réunis, décidèrent d'ériger immédiatement une icône de saint Grégoire et de célébrer solennellement pour tout le peuple le jour de la mort du saint (le 14 novembre), puis d'édifier une église en son nom, en tant que glorieux saint du Christ.

Un moine de cette même ville, nommé Éphraïm, un homme doux et déjà grisonnant, récemment arrivé à Thessalonique, raconta l'histoire suivante devant une foule immense : «Il y a deux ans, alors que j'étais en Thessalie pour affaires, voici ce qui m'est arrivé sur le chemin du retour. Je me suis piqué le pied droit avec une petite épine; pendant plusieurs jours, j'ai ressenti une douleur intense, puis, je ne saurais dire comment, toute la douleur de mon pied droit s'est déplacée vers mon pied gauche et y est devenue insupportable : outre d'autres sensations désagréables, elle m'empêchait de dormir et de manger, et après quelques jours, mon pied a commencé à me démanger, a terriblement enflé et a pris la forme d'un épais pelage de bœuf; puis des trous et des plaies sont apparus sur tout le gonflement – plus de quarante, dont les cicatrices sont encore visibles pour attester mes dires. De ces plaies, comme d'une source inépuisable, coulait une substance abondante et nauséabonde. Un an et demi s'est écoulé, mais l'inflammation n'a pas diminué.» La douleur persistait : ni les médicaments ni les herbes ne me soulageaient, se révélant totalement inefficaces. Je désespérai donc, et cette vie si douloureuse me devint insupportable; souvent, je souhaitais mourir. Mais alors, j'entendis parler par mes compatriotes revenus de Thessalonique des innombrables et glorieux miracles du thaumaturge Grégoire. Je crois sans le moindre doute tout ce que j'ai entendu; j'ai publiquement reconnu saint Grégoire comme un pilier de l'Église, un maître de piété, un modèle de vertu et de sainteté, et, de plus, un artisan de signes et de miracles divins, richement doté d'une vie apostolique et de grâce. Je me tournai alors vers lui avec une prière fervente pour moi-même et ma souffrance, le suppliant avec des larmes de tendresse de guérir ma jambe, jurant que si je recouvrais la santé et pouvais marcher sans entrave, j'irais certainement à Thessalonique vénérer son tombeau sacré et prêcher ouvertement les grands miracles que Jésus Christ accomplit pour nous par son intercession. Après avoir récité cette prière avec ferveur, je me suis rendu à Thessalonique pour vénérer son tombeau sacré et prêcher ouvertement les grands miracles que Jésus Christ accomplit pour nous par son intercession. Le cœur contrit et plein de remords, l'heure du sommeil sonna et je m'endormis. Soudain, un moine en habits d'évêque, coiffé d'une mitre ornée d'une croix et portant un omophorion, entra dans ma chambre, m'appela par mon nom, s'assit sur mon lit et commença à me demander ce qui n'allait pas. Je lui montrai le gonflement de ma jambe et mes plaies, lui parlai de la douleur intense qu'elles me causaient et lui dévoilai mon triste sort. Prenant ma jambe à deux mains, il commença à presser la tumeur et à en extraire la matière impure. «Maintenant, dit-il, n'ayez plus peur; «Il n'y a plus rien de malin en toi.» Sur ces mots, le moine s'en alla.

Même après cette vision, je continuai de dormir, d'un sommeil si doux et si paisible que je n'en avais jamais connu. Au matin, à l'heure de la prière matinale qui appelait les moines à la psalmodie, je me rendis moi aussi à l'église, appuyé sur ma canne. C'était un miracle pour tous les moines, un miracle auquel aucun d'eux ne s'attendait. À leurs questions curieuses, j'expliquai la cause de cette nouvelle guérison miraculeuse, ce qui les laissa encore plus stupéfaits.

Huit jours s'étaient écoulés depuis cet événement, et comme j'avais complètement recouvré la santé, je me rendis à l'église où se trouve la sainte icône du merveilleux Grégoire. Après avoir récité une prière d'action de grâce pour la guérison, je retournai au monastère. Il était temps maintenant d'accomplir le vœu que j'avais fait et de respecter, pour ainsi dire, l'accord que j'avais passé avec mon divin médecin. Mais, me dis-je, l'hiver approche, une période difficile pour voyager, surtout pour un vieil homme comme moi. Reportons le voyage à... Thessalonique jusqu'à un moment plus propice, mais le temps ne le permet pas. Il existe un autre moyen d'accomplir le vœu que j'ai fait au saint sans rompre l'accord : je convoquerai les prêtres de l'Église et les moines de notre monastère, et nous célébrerons ensemble la fête du saint avec toute la solennité et la splendeur requises. Ainsi, nous accomplirons notre devoir envers Dieu et rendrons en même temps l'action de grâce et l'honneur dus à son saint.

Telles furent les pensées d'Éphraïm, qu'il communiqua à ses confrères. Il commença donc à réfléchir à la fête; ils ordonnèrent aux serviteurs de tout préparer pour la célébration, avec faste et magnificence. Mais il ne semblait ni convenable ni convenable au héros de l'événement, le grand Grégoire, que ce miracle reste uniquement parmi les frères du monastère; il souhaitait au contraire que sa nouvelle se répande au loin, pour la gloire de Dieu. Et ainsi, avant même que le soir ne soit tombé, une grande frayeur s'empara du moine : il fut de nouveau frappé d'une terrible inflammation, et le gonflement précédent... La douleur réapparut à sa jambe, accompagnée d'insupportables; et le malade, comprenant la cause de cette soudaine affliction, confessa avoir péché contre le saint, l'ayant trompé par frivolité dans son vœu, et se remit à implorer son pardon avec des prières ferventes, promettant de tenir son vœu sans délai. Après cela, le même jour, la jambe fut de nouveau miraculeusement guérie. Sans plus tarder, le moine partit pour Thessalonique, se prosterna devant le tombeau sacré et baisa le couvercle du saint.

Puis, debout au centre de l'église, comme inspiré par une grâce divine, il raconta, comme mentionné précédemment, à la vue et à l'ouïe de tous, les grands miracles du grand thaumaturge.

Mais notre discours serait incomplet si nous passions sous silence les miracles accomplis par Tzimiskès de Vera, qui, d'abord ennemi de l'Église, devint son ami et disciple grâce à ces mêmes miracles, et qui, après avoir vécu en véritable fils de l'Église, rejoignit le Seigneur.

Aussi les relaterons-nous brièvement et les présenterons-nous, en quelque sorte, aux croyants et aux non-croyants (surtout à ces derniers) de nos contemporains. Cet homme était de noble naissance et d'une intelligence naturelle remarquable; il ne commit qu'une seule erreur impardonnable et indigne : dans sa propre patrie, Vera, il choisit pour mentor le pernicieux Akindynos. Il acquit de son maître des connaissances rudimentaires en grammaire, mais il but jusqu'à la lie la coupe immonde et sordide de l'hérésie qu'il lui enseigna, et devint par la suite un second Akindynos dans l'impiété. À Thessalonique, il avait souvent entendu des enseignements instructifs et salutaires du remarquable Grégoire, même du vivant de ce saint, et ici, dans la ville de Constantin, nous et d'autres Pères l'avions instruit à maintes reprises de la grâce divine agissant dans les hommes par l'intermédiaire des saints. Pourtant, malgré tout cela, il demeura longtemps insensible à ces paroles sacrées, s'opposant délibérément à la vérité avec une hostilité et un mensonge irréconciliables, si ouvertement qu'il alla jusqu'à écrire des discours et composer des livres entiers contre la piété, ne sachant ni ne comprenant – pour reprendre les mots de l'apôtre – lui-même, comme son maître, ni ce qu'il disait ni ce qu'il cherchait à prouver et à défendre. Il était donc nécessaire que la main divine transforme enfin ce Grégoire égaré par les grands miracles de l'Église et, outre la guérison physique, guérisse son âme, ce qui se produisit précisément. Cet homme avait un fils, mais une maladie soudaine emporta rapidement l'enfant. L'enfant était à l'agonie, et tous avaient finalement décidé qu'il n'y avait plus aucun espoir de le voir revenir à la vie. Le père de l'enfant, ce même Tzimiskès, accablé de chagrin, s'éloigna du chevet du mourant, incapable de supporter d'assister à l'agonie de son cher enfant. Il se retira dans une pièce attenante à sa demeure, s'assit et, posant sa tête affaissée sur sa main droite, comme le font les personnes en deuil, se mit à murmurer : «Si Grégoire était, comme on le dit, un véritable faiseur de miracles et pouvait accorder une telle grâce, il nous l'aurait montrée en sauvant notre fils de la

mort et de la maladie.» Dans cet état de chagrin agité, plus tentant que la prière, il sombra dans un oubli complet, comme endormi, et – ô miracle ! – un bref rêve lui révéla aussitôt le divin Grégoire en habits épiscopaux. Le saint homme de Dieu lui dit avec amour, à lui qui ne l'avait ni prié ni cru auparavant en ses pouvoirs miraculeux : «Nous sommes venus, comme tu le vois, car tu nous as appelés.» Tzimiskès, se réveillant aussitôt de sa torpeur, accourut vers l'enfant mourant et le trouva non seulement hors de danger, mais complètement guéri. Cet événement extraordinaire le ramena au sein de l'Église orthodoxe : il professa de pieux dogmes et, au lieu d'être un ennemi de l'Église, il devint son ami et celui de saint Grégoire, son grand représentant. De plus, il déclencha aussitôt une persécution de ses opposants et mena une glorieuse guerre contre l'erreur pernicieuse de Barlaam et d'Akindynos. Il jeta aux flammes tout ce qu'il avait écrit contre l'Orthodoxie et ses défenseurs, et, professant une foi inébranlable jusqu'à la fin de sa vie, il s'en alla paisiblement vers le Seigneur.

Peu après la mort de cet homme, son enfant tomba gravement malade et fut de nouveau en danger de mort. N'ayant plus aucun espoir de secours, la mère se tourna de nouveau vers son médecin habituel, le suppliant en larmes et le cœur contrit de l'aider. Aussitôt, sans la moindre hésitation, il apparut en songe à la mère désespérée et lui dit : «Courage, femme : ton enfant ne mourra pas.» Et sa parole se réalisa : la mort imminente et la grave maladie furent écartées, et l'enfant malade recouvra la santé. Ajoutons un troisième miracle du grand Grégoire, accompli plus tard par lui dans la famille de ce même Tzimiskès, pour mieux comprendre comment ce saint, imitateur du Christ, récompense généreusement et abondamment ses amis, malgré le fait qu'ils aient été autrefois ses ennemis. La sœur de l'épouse de Tzimiskès tomba malade et son état s'aggrava considérablement, au point que la mort était en danger. Ayant essayé tous les remèdes médicaux et désespérée de toute aide humaine, la sœur de la malade comprit finalement qu'elle devait s'en remettre uniquement à Dieu. Aussi, au cœur de la nuit, elle sortit, complètement seule, sans se soucier de ses vêtements, mais comme enivrée d'un amour intense pour sa chère sœur malade, et traversa toute la ville en son centre, si bien que tous ceux qui la croisèrent à une heure si tardive la prirent pour une folle. Pendant ce temps, elle se rendit à ce monastère sacré, appelé depuis longtemps Chora, c'est-à-dire le réceptacle. Là, après avoir prié le Christ en pleurant abondamment pour sa sœur, elle revint. Mais comme la mort approchait indubitablement la malade, elle se remit à invoquer Grégoire, et avec lui et par lui, la puissance du Christ. Il ne tarda pas à venir, suivant Jésus Christ, et, se tenant en songe devant sa sœur malade, il dit : «Tu es venue nous appeler, et voici, nous sommes venus; sache donc que ta sœur ne mourra pas maintenant.» Et lorsque la femme demanda : «Qui est Celui que tu suivras ?», saint Grégoire lui répondit : «C'est le Seigneur commun de tous, le Christ, que tu as prié avec tant de ferveur au monastère de Chora.» À ces mots, la femme s'éveilla aussitôt, émerveillée par cette vision. Voyant alors l'accomplissement de ces paroles mystérieuses et divines, elle glorifia sans cesse Dieu et son grand saint, avec sa sœur désormais guérie. Je me souviens d'un autre miracle du grand Grégoire, et c'est par ce miracle, tel une couronne d'or posée sur ceux décrits précédemment, que je conclurai mon exposé, encore sommaire et loin d'être complet. Je laisse le soin à nos sages, qui expliquent si merveilleusement leur origine divine et savent les décrire avec justesse, et surtout à notre frère, qui les décrit avec excellence à Thessalonique, doté d'une grande éloquence et d'une profonde sagesse pour comprendre le beau. C'est de lui que nous avons emprunté ce qui précède et que nous avons, du mieux que nous avons pu, ajouté à la vie du saint, afin de ne pas attrister beaucoup de personnes en gardant le silence sur ces miracles.

#### Voici le miracle en question

Un moine de la sainte Laure de Saint Athanase, un homme parfait qui avait choisi la vie d'ermite, vivait dans la solitude, retiré du monde, ne se révélant que rarement à un ou deux frères, tout en demeurant inconnu des autres. Jour et nuit, il priait Dieu de lui révéler la vie de saint Grégoire, son état au ciel et les saints qu'il comptait parmi les siens. Après avoir longtemps prié ainsi, il reçut enfin, une nuit, la vision suivante. Il lui sembla se trouver à Constantinople, dans la merveilleuse basilique Sainte-Sophie (bien qu'il n'eût jamais mis les pieds à Constantinople et, bien sûr, n'eût jamais vu cette église). Il y vit un concile de pères assis au centre de l'édifice : Athanase le Grand, Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Jean Chrysostome, Grégoire de Nysse et le sage Cyrille étaient présents, ainsi que de nombreux autres saints théologiens. Tandis qu'ils

conversaient entre eux, le moine s'efforçait de comprendre leurs paroles, mais il n'entendait absolument rien. Lorsque la discussion sembla toucher à sa fin et que les pères, selon la coutume des conciles, s'apprêtaient à rendre leur décision, l'ermite entendit distinctement que leur décision ne pourrait être appliquée sans la présence de Grégoire, président de Thessalonique. Aussitôt, un acolyte fut dépêché pour inviter l'évêque au concile. Le messenger partit, mais revint bientôt, déclarant : «Il est impossible d'approcher Grégoire, car il est assis sur le trône devant l'empereur et s'entretient secrètement avec lui.» Les pères lui ordonnèrent de retourner auprès de Grégoire, d'attendre la fin de leur conversation et de l'informer de l'invitation. L'acolyte s'exécuta et, après avoir attendu le moment opportun, informa Grégoire de tout, affirmant qu'il était impossible pour le concile de prendre une décision sans sa présence. À cette nouvelle, Grégoire se rendit aussitôt au concile. Les saints pères, voyant son approche, se levèrent tous et, après une salutation amicale, pour ainsi dire, l'installèrent au sein de la trinité suprême et honorable des théologiens. Ainsi, s'appuyant sur l'avis de Grégoire, ils confirmèrent définitivement leur décision antérieure, pour sa gloire et celle de l'Église catholique du Christ. Car, dirent les saints pères à Grégoire avec une sainte gratitude et une joie inexprimable, tout ce qu'ils avaient théologiquement discuté en diverses occasions et sur divers sujets, il l'avait récemment rassemblé par la puissance et la grâce divines, l'avait magnifiquement distillé, l'avait justement expliqué, et avait ainsi assuré la puissance du saint Esprit à leurs enseignements. Il avait superbement réfuté et confondu avec eux les nouvelles hérésies, et par ses paroles, pour ainsi dire, avait conclu et parachevé leurs saintes réflexions théologiques. Tout cela, sembla-t-il au moine, les saints pères l'avaient dit à Grégoire, collectivement et individuellement, puis, se levant de leurs sièges avec lui, ils clôturèrent ce saint concile. Tels sont donc les grands miracles surnaturels du grand et merveilleux Grégoire, même après son départ pour Dieu, après sa mort véritablement bénie. Grands sont-ils, assurément, et pleinement dignes de sa vie angélique, de ses œuvres et de son travail admirables pour la piété. Mais nous n'avons cité que quelques-uns de ces miracles comparés à la multitude qui s'est produite, se produit et se produira. Cependant, je crois que même ce petit nombre suffit à révéler partiellement l'ensemble. Ces miracles, accomplis par la grâce divine, ne le sont pas tant pour les miracles eux-mêmes ou pour glorifier celui qui les accomplit, que pour la confirmation, le renforcement et la multiplication du message de piété, qui a toujours été persécuté, et particulièrement à l'heure actuelle, par ces hérésies si vicieuses et si nombreuses, mais qui a été confirmé par lui (Grégoire) et prêché à maintes reprises, près et loin, sur terre et sur mer, par la puissance du saint Esprit qui habitait en lui. C'est pourquoi sa prédication «s'est répandue apostoliquement sur toute la terre, et ses paroles jusqu'aux extrémités de l'univers». Cependant, cette croissance maligne, ces disciples et serviteurs de l'erreur, si obstinés et si obstinés à persévérer jusqu'à ce jour dans ce combat nocturne, marchent dans les ténèbres, tâtonnant contre le mur comme un aveugle, selon la parole du bienheureux Isaïe, incapables de voir assez clairement pour contempler la grande lumière de ces miracles et apercevoir le Soleil de Justice. À tel point, je crois, que la parole du Seigneur peut s'appliquer à eux : «Même si vous voyez des signes et des prodiges, vous ne croirez pas.» Ces nouveaux ennemis de la piété s'efforcent de surpasser l'incrédulité des Juifs. Car leurs yeux sont devenus aveugles et leurs cœurs endurcis; ils voient, mais ne voient pas, et ils entendent, mais n'entendent pas.

Mais laissons pour l'instant ces aveugles, de leur plein gré; on en a déjà assez dit à leur sujet. Peut-être qu'un jour, eux-mêmes, croiront aux grandes œuvres, s'ils n'ont jusqu'ici pas cru aux paroles. Lorsqu'ils verront ce grand Grégoire avec les anges et les saints hommes sur les nuages, selon la parole du bienheureux Paul, enlevé à la rencontre du Seigneur, resplendissant comme le soleil, selon la parole du Grand Soleil lui-même, car il est dit : «Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père», alors, sans aucun doute, ils croiront. Je suis devenu comme eux, pauvre en vertus, riche en passions, rempli de honte, privé de l'audace divine, condamné par Dieu, pleuré par les anges, moqué par les démons et haï des hommes, rongé par la culpabilité, honteux de mes mauvaises actions, mort avant la mort, condamné par moi-même avant le jugement, et tourmenté par le désespoir avant les tourments éternels. C'est pourquoi je me réfugie auprès de Toi seule, ô Souveraine Enfantrice de Dieu, redevable de nombreux talents, ayant dilapidé l'héritage de mon père dans la fornication avec des prostituées, ayant commis plus d'adultères qu'une prostituée, plus d'iniquité que Manassé, plus impitoyable qu'un riche, esclave de la gorge, avide de mauvaises pensées, trésor de paroles honteuses et obscènes, étranger à toute bonne action.

Aie pitié de mon humilité, aie compassion de ma faiblesse; Tu as une grande audace devant Celui qui est né de Toi; nul ne peut l'avoir comme Toi, Mère de Dieu. Car Tu peux tout, surpassant toute la création, et rien ne Te est impossible, sauf si Tu le veux. Ne méprise pas mes larmes, ne dédaigne pas mes soupirs, ne rejette pas mon chagrin, ne déshonore pas mon espérance en Toi, mais par Tes prières maternelles à Ton bon Fils et Dieu, ayant suscité une compassion inutile, accorde-moi, à moi, Ton misérable et indigne serviteur, de retrouver ma bonté première et originelle, de me dépouiller de la laideur des passions, d'être libéré du péché, de me soumettre à la justice, de me dépouiller de la souillure des plaisirs charnels et de me revêtir de la sainteté de la pureté spirituelle, d'être mortifié au monde et de vivre une vie vertueuse. Voyage avec moi dans mes voyages, navigue sur les mers avec moi, fortifie-moi dans ma vigilance, console-moi dans ma peine, apaise-moi dans ma faiblesse, guéris-moi dans la maladie, délivre-moi de l'injustice, révèle mon innocence face à la calomnie, sauve-moi dans ma détresse, sauve-moi à l'approche de la mort, fais-moi trembler à chaque instant devant l'ennemi invisible, afin que tous ceux qui me tourmentent injustement sachent à qui je suis fidèle.

Ô très miséricordieuse Souveraine Mère de Dieu, entends ma prière misérable et ne me déshonore pas, car après Dieu, c'est l'espérance de tous les confins de la terre. Apaise la corruption de ma chair, calme la tempête qui fait rage en mon âme, apaise ma colère, éloigne de mon esprit l'arrogance et l'orgueil des vaines opinions, diminue dans mon cœur les cauchemars nocturnes des mauvais esprits et les assauts diurnes des pensées impures. Instruis ma langue à prononcer des paroles utiles, apprends à mes yeux à discerner la vérité de la vertu, guide mes pas sans faillir sur le chemin béni des commandements de Dieu, prépare mes mains à la sanctification, afin que je puisse m'élever dignement vers le Très-Haut. Purifie mes lèvres, afin qu'avec hardiesse j'invoque le Père, le Dieu redoutable et infiniment saint. Ouvre mes oreilles, afin que j'entende avec discernement les paroles des saintes Écritures, plus douces que le miel et les rayons de miel, et que je vive par elles, fortifié par Toi. Accorde-moi le temps du repentir, le désir de conversion, libère-moi d'une mort vaine, transforme-moi, condamné par ma conscience. Et enfin, tiens-toi devant moi au moment de la séparation de mon âme et de mon corps misérable, soulageant ce besoin insupportable, apaisant la maladie indicible, consolant l'inconsolable détresse, me délivrant du regard obscur des démons, ôtant la réponse la plus amère des publicains aériens et des principes obscurs, et déchirant l'écriture de mes nombreux péchés, unis-moi à Dieu, et accorde-moi la grâce de me tenir à sa droite lors du Jugement redoutable, et fais de moi un participant aux bénédictions éternelles et incorruptibles. Je Te présente cette confession, ô Souveraine Enfantrice de Dieu, Lumière de mes yeux obscurcis, Consolation de mon âme, mon espérance et Intercesseur auprès de Dieu. Accueille-la avec bienveillance et purifie-moi de toute souillure de la chair et de l'esprit. Accorde-moi, en ce temps présent, de communier sans condamnation au Corps et au Sang très saints et très purs de Ton Fils et Dieu, et dans l'avenir, de participer au festin céleste de la douceur du Paradis, demeure de tous ceux qui se réjouissent. Ayant reçu ces grâces, moi, indigne, je glorifierai à jamais le nom très honorable et majestueux de Ton Fils et Dieu, qui accueille toutes les âmes de tous ceux qui se repentent, car Toi qui es l'Intercesseur et le Garant de tous les pécheurs. Par Toi, ô Dame Très-Bénie et Très Clémentine, tout être humain est sauvé, louant et bénissant le Père, le Fils et le saint Esprit, la sainte Trinité et l'Unique, toujours, maintenant et à jamais, et dans les siècles des siècles. Amen.